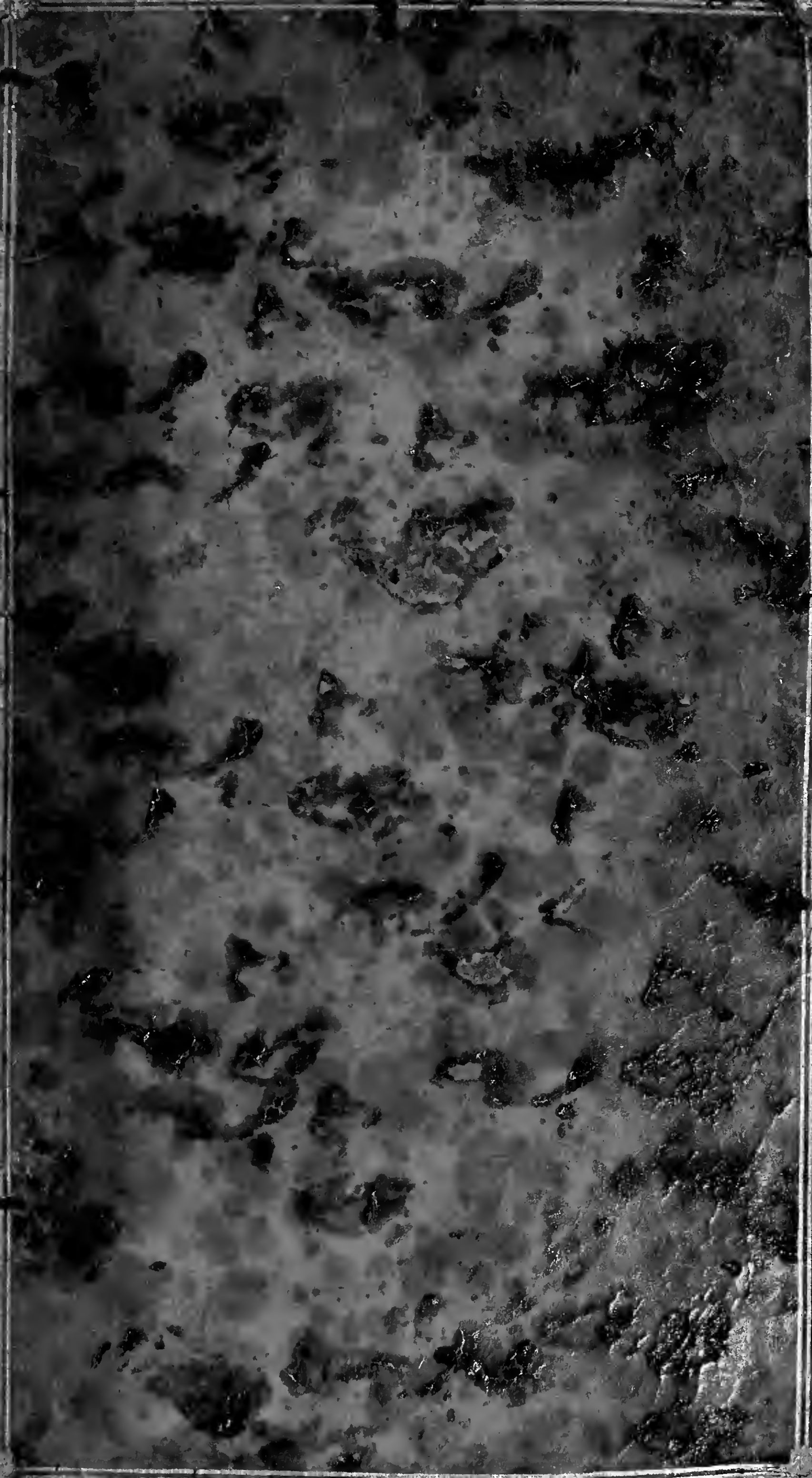
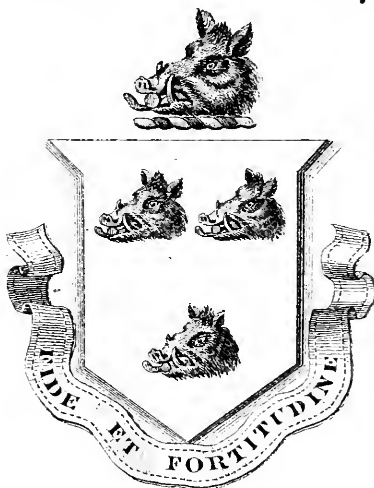



FIDE ET FORTITUDINE



LE
THEATRE
ANGLOIS.

......Non verbum reddere verbo.

TOME III.



A LONDRES,

M. DCC. XLVI.

p. 467-470 missing. pp. 471-478 duplicated and marked after Pref. etc.



PREFACE
DU
TRADUCTEUR.

LES deux premiers volumes du Théâtre Anglois ont été reçus avec trop d'indulgence, pour ne pas m'encourager à en donner la ſuite ; & je dois trop au Public pour me rallentir ſur un Ouvrage qu'il paroît avoir trouvé digne d'occuper quelque rang dans la Littérature Françoiſe.

Mais avant de rendre compte des deux nouveaux volumes que je lui préſente, je crois devoir répondre à quelques objections qui ont été faites aux deux pre-

miers, par un Journaliſte dont on ne pourroit s'empêcher de regretter les talens, s'ils avoient toujours été employés ſans partialité. J'aurois peut-être lieu de me plaindre s'il vivoit encore, de ce que quelques-unes de ces objections ſont trop vives & peu fondées; & que la plupart confondent le Traducteur avec l'Auteur que j'ai traduit, en me rendant reſponſable des défauts que j'avois moi-même cenſurés; je pourrois l'accuſer de s'être ſervi de mes réflexions mêmes ſur ce que j'ai trouvé de répréhenſible dans les Ouvrages de Shakeſpeare, & de s'en être fait des armes pour me combattre; je prouverois enfin, en rapprochant la Diſſertation du Journaliſte de mon Diſcours préliminaire, que l'une n'eſt ſouvent qu'un extrait tronqué de l'autre.

Je l'aurois ensuite sincerement remercié du zéle qu'il a marqué contre l'esprit des Novateurs, & le mauvais goût dont il paroissoit avoir peur que je ne fusse infecté. Ma reconnoissance à cet égard est d'autant plus légitime, & j'adopte d'autant plus volontiers toute la chaleur qu'il a marquée sur cela dans ses Observations, que je suis infiniment flaté de voir qu'à la réserve de quelques articles dont je parlerai dans un moment, il a presque partout été de mon avis sur ce que j'ai hazardé de critiquer dans Shakespeare.

Je l'ai dit, à la vérité, moins affirmativement que l'Auteur des Jugemens, parce qu'il ne me convenoit pas de parler avec le même ton d'autorité qu'un Critique consommé, dépositaire de toute la législation littéraire. Je ne me

suis pas crû en droit de traiter Shakespeare *d'ignorant* & *d'homme grossier*, à la vûe des Anglois qui le regardent à peu-près comme nous le grand Corneille; encore moins, d'accuser toute la Nation Angloise *de férocité*, *de barbarie*, *& de stupidité*; de la comparer à des païsans imbécilles, ou à des laquais sans éducation; & tous ses Poëmes Dramatiques à *du vin de Brie*: parce que j'ai cru ces comparaisons encore moins justes que nobles, & que c'auroit été briser moi-même l'autel auquel j'allois sacrifier.

J'ai évité aussi d'aller, à propos des défauts de Shakespeare, attaquer les ouvrages & le génie de deux Auteurs célébres de nos jours, qui n'avoient rien à démêler avec le *Théâtre Anglois*, & ses licences.

J'ai loué & blâmé, parce que

quand on parle des ouvrages, ainſi que des hommes, il y a matiere à l'un & à l'autre. Mais j'ai rendu compte des raiſons qui me portoient à le faire ; & je n'ai avancé nulle part, ſans tâcher de le prouver, que *malgré ce que j'avois dit l'éloge étoit vrai ; & que malgré la vérité de l'éloge, ce que j'avois dit étoit vrai auſſi* : parce que cette phraſe, qui eſt peut-être un Oracle, que je n'aurois ni entendu, ni pû faire entendre, ne convient qu'à un Légiſlateur.

Enfin, je n'ai mis en aucun endroit le Théâtre François en comparaiſon avec l'Anglois, parce que je n'y ai jamais penſé. Je n'ai pas non plus prétendu juſtifier le goût des Anglois, pour le ſang, & pour la multiplicité des ſpectacles & des incidens ignobles & déplacés, par la profon-

deur de leur génie;ni les écarts de leurs Auteurs, par ce goût de la Nation : mais j'ai seulement cherché la raison de l'un & de l'autre ; & je crois l'avoir trouvée en disant que les Anglois, ainsi que tous les peuples,ont un caractere particulier qui les distingue, & qui doit être étudié & suivi jusqu'à un certain point par les Auteurs qui travaillent pour eux.

Celui de la Nation Angloise, étant naturellement plus profond & plus sérieux, ou si on le veut, plus mélancolique & plus sombre, il faut des spectacles plus frappans & plus variés pour les émouvoir. Cette réflexion, qui est du sieur Riccoboni, est dans la nature, dont l'Auteur des *Jugemens* semble avoir ignoré, ou plutôt perdu de vûe les principes, quand il la traite de frivole ; & c'est par-là que j'ai crû que

l'on pouvoit, non pas justifier, mais expliquer le plaisir que les Anglois prennent aux Poëmes Dramatiques de Shakespeare, chargés d'incidens & de catastrophes, & rendre raison des motifs qu'ont eu leurs Auteurs de conserver ce ton dans leurs ouvrages. S'ils ont été trop loin, en suivant ce goût de leur Nation, ils ont du moins eu le mérite de le saisir; & s'ils ont plû, & plaisent encore par cette voye, ce seroit moins eux qu'il faudroit blâmer que la Nation-même. mais en cas qu'elle ait tort, il faut être réservé à condamner, du moins d'une façon trop dure & trop générale, un peuple entier, toujours respectable, & recommandable d'ailleurs par ses connoissances & son génie.

Quand j'aurois voulu l'attaquer directement, pour donner

la préférence à notre Nation sur les Anglois, je me serois bien gardé de les avilir comme font quelques Gazetiers & ceux qui les copient, à l'occasion de nos derniers avantages : parce que plus on releve le mérite & la gloire de son ennemi vaincu, plus on releve la sienne propre. Je ne sçai si ces raisonnemens font autant d'honneur à ma logique, que l'Auteur des *Jugemens* en a voulu faire à ma Rhétorique dans plusieurs de ses remarques, mais au moins ils sont simples & fort éloignés du ton amer & vague de la déclamation.

Au surplus, lorsqu'il attaque la Prosopopée qu'il m'accuse d'avoir faite, pour faire préférer à un Anglois les beautés de Versailles à celles des Thuilleries; & les spectacles variés aux spectacles simples; lorsqu'il traite si

mal mon Anglois ſuppoſé, ſon goût & ſes objets d'admiration, comme ſi je lui avois fait louer les choſes les plus abſurdes & les plus ridicules : il auroit falu, pour être bon Logicien, qu'il eût avancé à la ſuite de cette propoſition, que les jardins de Verſailles ſont, non ſeulement moins parfaits que ceux des Thuilleries, mais encore qu'ils n'ont nul mérite ; comme il auroit falu prouver, pour ſoutenir la ſuite de ſon raiſonnement, qu'il ne ſe rencontre nulles beautés dans tous les écarts & toutes les licences de Shakeſpeare. Car je n'ai jamais dit autre choſe, ſinon, que ces défauts, que je reconnoiſſois pour tels, étoient rachetés par de très-grandes beautés. Je dois même ajouter ici, que cette prétendue Proſopopée, ainſi que tous les raiſonnemens que j'ai

mis dans la bouche des Anglois, me viennent exactement de plusieurs personnes éclairées de cette Nation : ainsi je n'ai point le mérite de l'invention ; & j'ai mieux aimé emprunter leurs discours pour les défendre, ou du moins pour rendre compte de leurs sentimens, que de leur prêter les miens, comme a fait en quelques endroits l'Auteur des *Jugemens*, qui risquoit peut être à s'attirer plus de reproches de leur part en leur attribuant sa façon de penser, qu'en blâmant la leur.

Quoiqu'il en soit, il n'y a qu'à lire mon Discours avec impartialité, & l'on verra que sans dire d'injures aux morts ni aux vivans, j'ai pensé à peu près comme l'Auteur des *Jugemens* sur les défauts essentiels du Théâtre Anglois ; que je n'ai point cherché à justifier les indécences, les scenes bas-

ſes & puériles, ou déplacées, la complication d'action d'intérêt & d'incidens inutiles, ni applaudi aux licences exceſſives que l'on reproche en général à ce Théâtre. J'ai revêtu, à la vérité, les objections des Anglois contre l'étroite obſervation des regles, de toutes les couleurs qu'ils m'ont prêtées: mais je n'ai pas cru que l'on pût regarder comme un attentat cette diſſertation purement littéraire, & néceſſaire d'ailleurs dans la Traduction d'un Ouvrage ſi contraire à nos principes ſur cet article.

Pouroit-on me blâmer d'avoir ajouté les ſouhaits que j'ai formés, pour une plus grande perfection; & les eſpérances que j'ai conçues d'y voir un jour arriver les génies heureux de notre Nation? Mais duſſai-je encourir encor l'indignation des Rigoriſtes, je ne puis

m'empêcher de penſer que l'on trouvera quelques moyens d'étendre les limites peut-être trop bornées que l'on n'a oſé franchir juſqu'ici. Le tems, & la façon ne m'en ſont pas connus; & je n'ai garde, en formant de pareils déſirs, de m'engager à donner les moyens de les remplir! C'eſt l'héritage que j'annonce à nos neveux; & s'il m'étoit permis de faire une comparaiſon, ſans doute trop flateuſe pour moi, auroit-on été bien fondé à faire un crime à *Leibnits*, & à *Bacon*, d'avoir annoncé ou prédit, quoique très-obſcurément, la plûpart des découvertes que *Newton* & ſes contemporains, ont faites depuis en Phyſique?

On me reproche d'avoir dit, que les combats généraux & particuliers, les ſpectres, les Magiciens, & les enterremens pou-

roient paroître sur notre Théâtre? ... Je crois, de plus, qu'ils pouroient y faire un très-grand effet; & je n'ai besoin, pour le prouver, que de quelques exemples pris de Shakespeare même. L'enterrement que l'auteur des *Jugemens* critique, & avec raison, dans la Tragédie de *Richard III.* auroit pû devenir intéressant, s'il avoit été présenté dans un moment & d'une façon qui eût produit un coup de Théâtre, & du patétique digne de la Tragédie. Celui de la Maîtresse d'*Hamlet*, au retour de ce Prince dans sa Patrie, fraperoit davantage que le récit simple de la mort de cette Princesse, s'il eût été mieux manié. L'ombre du pere d'Hamlet, dans la même Tragédie, l'Apparition de *Banquo* dans celle de *Macbeth*, & les Rêves fantastiques des Ducs de

Clarence, & de *Glocestre*, sont des images frapantes qui le seroient encore davantage si elles étoient mieux amenées. Et peut-être que la plûpart des licences, que nous censurons tant aujourd'hui, pouroient devenir des chefs-d'œuvres de l'art, pourvû qu'on ne s'écartât pas des vraies regles : c'est-à dire de celles qui sont fondées sur la vérité du sentiment dans tous les genres, & la Noblesse du Poëme Dramatique.

Jen'ajouterai rien à ce que j'ai dit à ce sujet, dans le Discours sur le Theâtre Anglois, où je crois avoir suffisamment établi la pureté de mes sentimens sur les vrais principes; & je ne renouvellerai pas non plus le sermon que l'on m'accuse d'avoir fait contre l'*Amour*, parce que je ne vise ni à prêcher ni à convertir,

mais uniquement à chercher, ou à montrer le vrai. Ainsi, quoique je sois persuadé que l'amour bien amené & bien traité puisse faire un grand effet sur le Théâtre, je crois être fondé en raison, & en expérience, pour dire qu'il est très-difficile de le traiter assez bien pour qu'il n'affoiblisse pas les piéces où il se trouve, & très-possible d'en faire de bonnes sans son secours : car l'amour a peut-être réfroidi ou gâté plus de piéces qu'il n'en a embelli ; parce que malgré la distinction que l'auteur des *Jugemens* a voulu faire, entre la froide galanterie, & le violent amour, ou *l'Amour Passion*, il n'arrive que trop que les Auteurs François confondent l'un avec l'autre ; & qu'il y a peu de Sujets où l'amour puisse exciter & soutenir jusqu'à un certain point les grands mouvemens dans

les Spectateurs, ou les produire dans les interlocuteurs.

Faut-il l'imputer au genre de cette Passion, à celui de la Tragédie, ou au génie des Auteurs? c'est une question que je n'ose décider.

Après cette courte justification, que le crédit du feu Journaliste sur bien des esprits rendoit nécessaire, pour dissiper les préjugés qu'il a pû faire naître contre ma *doctrine* Théâtrale, & contre les ouvrages d'un Auteur digne de plus d'indulgence par rapport au siécle où il a vécu; je passe à mes deux nouveaux volumes, dans lesquels j'ai fait entrer, tant en Traduction qu'en Sommaires, tout ce qui nous reste des Ouvrages de Shakespeare.

Mon premier plan étoit, de ne donner qu'un certain nombre

des meilleures Piéces de chacun des Auteurs qui ont brillé le plus sur la Scene Angloise : ce que je croyois suffisant pour satisfaire le Lecteur François & pour remplir mon titre. Mais la vûë des cinq premieres Piéces de Shakespeare aïant fait naître l'envie à un grand nombre de personnes de connoître toutes les productions de ce genie aussi fécond que singulier, j'ai crû devoir me conformer à leur désir, quoique cette condescendance m'exposât à un travail de surérogation aussi long que pénible. Il est vrai cependant (& je le sens bien mieux depuis que ma tâche est remplie) que si je m'étois borné à ne faire connoître Shakespeare, que par les cinq Piéces qu'on a déja lues, & par les cinq autres que je donne aujourd'hui, plus d'un Lecteur auroit peut-être regretté de n'a-

voir vû que la moindre partie des Ouvrages de ce grand homme ; d'autres se seroient défié de la bonté de mon choix dans les Piéces que j'ai traduites ; d'autres enfin auroient pensé, que je ne leur ai montré Shakespeare que par son beau côté, & que je regarde le reste de ses Ouvrages comme peu dignes de paroître dans notre Langue.

Sans prétendre qu'aucun d'eux auroit eu tort de penser ainsi, il me suffit que ces objections eussent pû m'être faites, pour rendre grace aux personnes éclairées qui m'ont conseillé d'entreprendre ce travail.

L'analyse, ou le sommaire des vingt-six Piéces que je ne traduis point, donnera du moins une idée de ces mêmes Piéces, de leur fond historique ou fabuleux, de leur conduite, de leurs

beautés, & de leurs défauts.

Le Lecteur intelligent, déja au fait du ſtile de Shakeſpeare, & de ſa maniere de peindre les objets, ſoit dans le grand, ſoit dans le ſimple, le patétique, ou le ridicule, ſaiſira au premier coup d'œil dans ces eſquiſſes le degré du mérite du tableau, & ſera à peu près en état de l'apprécier à ſa valeur intrinſéque.

Nos Auteurs Dramatiques y trouveront peut-être le germe de quelque ſujet capable de plaire ſur la Scene Françoiſe, étant refondu & manié par une main habile. Une ſeule Scene, une ſeule ſituation ſuffit ſouvent à un génie véritablement Dramatique pour créer une intrigue théâtrale & intéreſſante. Ce n'eſt pas l'eſprit ni le goût qui manquent à notre ſiécle. Mais s'il eſt vrai qu'il n'en ſoit pas de même

de l'invention, pourquoi rougirions-nous d'y suppléer, en puisant dans des sources dont nos voisins ont fait, selon nous, si peu d'usage? Est-ce un crime de se saisir d'un bien abandonné; & ne devient-il pas propre à celui qui l'embellit? On ne niera pas, du moins, que la societé ne lui soit redevable; & c'est toujours bien mériter d'elle que de travailler à l'accroissement de ses plaisirs.

Les bornes que je me suis prescrites, dans cet ouvrage, ne m'ayant permis de traduire que dix Piéces de Shakespeare, j'ai tâché du moins de les diversifier de façon à mettre le Public en état de juger de sa maniere d'écrire dans les différens genres dont le stile Dramatique est susceptible.

L'Amour & ses fureurs sont

peintes dans *Othello*, l'ambition & la vengeance dans *Henri VI.* la politique & la ſceleratеſſe dans *Richard III.* la piété filiale dans *Hamlet*, & les remords qu'inſpirent les grands crimes dans *Macbeth*.

Ces deux nouveaux volumes vont offrir aux yeux des objets abſolument différens. La vertu triomphante, du malheur & de la calomnie, préſentera peut-être, dans *Cymbeline*, un tableau auſſi intéreſſant que varié. Cette piéce prouvera du moins, que Shakeſpeare n'a pas toujours eu beſoin d'employer le ſang & le carnage pour émouvoir & toucher ſes Spectateurs.

La Tragédie de Jules Céſar, déjà fameuſe pour avoir donné l'être à celle que nous avons vuë en François*, ſous le même titre,

* Par M. de Voltaire.

n'a pas beſoin d'autre apologie pour exciter la curioſité des amateurs du Théâtre. La vuë de l'original ne peut que faire honneur à la copie, & forcer l'envie à convenir que, *c'eſt être Créateur que d'imiter ainſi.*

On s'étonnera peut être de ce que je n'ai verſifié aucune des belles ſcenes de cette Tragédie. Je n'en cacherai pas la raiſon : la piéce Angloiſe fera ſans doute relire la Françoiſe. Je connois trop mes intérêts.

La *Cléopatre*, en général, ne m'a paru digne d'être traduite qu'à cauſe de ſa ſingularité. Le ton Bourgeois qui régne dans cette Piéce, & l'air un peu *Bourguemeſtre* * des principaux perſonnages, forment une peinture naïve des mœurs anciennes, qui relativement à celles de notre

* Expreſſion du P. Brumoy, *dans ſes Réflexions ſur l'Alceſte d'Euripide.*

ſiecle, portent une eſpéce de caractére de *nouveauté* capable d'amuſer.

Le Timon *Miſantrope*, qui ſans être Tragédie, Tragicomédie, ni Comédie, tient pourtant de toutes les trois, méritoit à ce que je crois d'être traduit, ſurtout de la maniére dont il a été refondu & remis au Théâtre par M. *Shadwell*. L'intérêt continuel, & la chaleur qui anime cette Piéce, me ſont des garants de ſa réuſſite dont j'aurois peine à me défier.

Je finis enfin par une Comédie * que Shakeſpeare a faite, par exprès commandement de la Reine Elizabeth, & qui ſe jouë encore avec ſuccès ſur le Théâtre de Londres, où cette eſpece de farce eſt regardée à peu-près du même œil que notre *Pour-*

* *Les femmes de bonne humeur de Windſor.*

ceaugnac l'eſt en France. Shakeſpeare n'a eu ici d'autre but que de faire rire la Reine & ſes ſujets, & ne comptoit peut-être pas lui-même que cette piéce dût paſſer à la poſtérité. N'importe, pour faire connoître entierement le génie & le goût de cet Auteur, il falloit un échantillon de ſon comique : j'ai choiſi, dans ce genre, celui de ſes ouvrages qu'on eſtime encore aujourd'hui le plus; & j'eſpere qu'il ſuffira pour m'acquiter de mes obligations à cet égard.

On verra peut-être enſuite avec quelque plaiſir, une Tragicomédie * en un Acte, compoſée primitivement par *Fletcher*, Auteur & Comédien contemporain de Shakeſpeare, & depuis refondue & miſe en vers rimés par le célébre *Waller*. Je comp-

* La Pucelle.

tois donner cette piéce dans mon cinquiéme volume, avec quelques autres de *Fletcher & Baumont* : mais après avoir cherché inutilement le recueil de leurs ouvrages à Paris, & déſeſpérant de l'avoir ſitôt d'Angleterre dans les circonſtances préſentes, je me ſuis déterminé à placer ce petit ouvrage à la ſuite de ceux de Shakeſpeare.

Le Lecteur s'appercevra ſans doute, que ces deux nouveaux volumes contiennent beaucoup moins d'*Extraits*, dans la traduction des piéces, que les précédens. Je me ſuis conformé en cela au goût & au ſentiment unanime d'un grand nombre de perſonnes, qui ont paru regretter pluſieurs ſcenes dont j'avois cru devoir leur épargner la lecture, & les longueurs, dans mes deux premiers Tomes. Ceux qui connoiſ-

sent à fond mon original, sentiront ceque cet acte de docilité a dû me coûter. On ne poura du moins me reprocher, après ce que j'ai dit sur ce sujet dans mon Discours préliminaire *, de n'avoir pas senti les inconvéniens d'une Traduction trop étenduë des ouvrages de cet Auteur **. Il n'en sera pas tout-à-fait de même de ceux de *Bon-johnson*, ausquels je vais passer dans le cinquiéme volume, encore moins de ceux des bons Auteurs du regne de *Charles Second*, dont le génie plus méthodique est moins susceptible des écarts & des intercadences de stile, qu'on peut avec raison reprocher souvent à Shakespeare.

* Tome premier depuis la page 108, jusqu'à 112.

** Consultez là-dessus M. *l'Abbé le Blanc*, dans ses *Lettres d'un François*, Ouvrage aussi judicieux qu'estimable.



LA VIE ET LA MORT, DE *JEAN-SANS-TERRE*, ROI D'ANGLETERRE.

APrès la mort de Richard *Cœur de Lion*, Roy d'Angleterre, & de Geoffroy Plantagenette, Duc de Bretagne, Jean-ſans-Terre, leur frere, s'étoit emparé de tous leurs Etats. Artus, fils de Godeſtoy, guidé par Conſtance ſa mere, implore l'aſſiſtance de Philippe Auguſte, Roi de France : ce qui occaſionne une guerre entre

les François & les Anglois. Les deux Armées sont prêtes à en venir aux mains, sous les murs d'Angers, lorsque le Maire de cette Ville propose, du haut de la muraille un accommodement aux deux Rois. Blanche, Princesse d'Espagne, niéce de Jean, & qui se trouve dans son Armée, est donnée en mariage à Louis Dauphin de France, auquel Jean céde l'Anjou, la Touraine, le Maine, & le Poitou. La Paix se fait à ces conditions, aux dépens du jeune Artus, à qui le Roy Jean promet de céder le Duché de Bretagne. Le Cardinal Pandolphe, Legat du Pape *, arrive en France, & menace Jean des censures de l'Eglise, s'il ne cesse de persécuter l'Archevêque de Cantorbery. L'obstination de Jean irrite le Légat, qui enfin l'excommunie. Il somme même le Roi Philippe, de renoncer à l'alliance de ce Monarque, & de le forcer par les armes de se soumettre au S. Siége. Philippe balance longtems, mais enfin attendri par les larmes de Constance, ébranlé par les menaces du Legat,

* Innocent III.

CYMBELINE,

TRAGEDIE

DE

SHAKESPEARE.

PERSONNAGES.

CYMBELINE, Roi de la Grande Bretagne.
CLOTEN, Fils de la Reine.
LEONATUS-POSTHUMUS, marié secrettement avec la fille du Roi.
GUIDERIUS } fils du Roi, mais crûs fils de Bellarius,
ARVIRAGUS } sous les noms de Polidore, & de Cadwal.
BELLARIUS, Seigneur Breton exilé, sous le nom de Morgan.
PHILARIO, Seigneur Italien, ami de Posthumus.
JACHIMO, ami de Philario.
CAIUS-LUCIUS, Ambassadeur de Rome.
PISANIO, domestique de Posthumus.
UN GENTIL'HOMME FRANÇOIS, ami de Philario.
CORNELIUS, Médecin.
DEUX SEIGNEURS BRETONS.
LA REINE.
IMOGE'NE, fille du Roi, d'un premier Mariage.
HELE'NE, suivante d'Imogéne.

COURTISANS, SUIVANTES, SENATEURS ROMAINS, TRIBUNS, UN DEVIN, OFFICIERS, SOLDATS, MESSAGERS, &c.

La Scene, dans quelques parties des trois premiers Actes, est à Rome, & dans le reste de la piéce en Bretagne.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente le Palais de Cymbeline. Deux Seigneurs paroissent.



L'Un d'eux est étonné de la tristesse dans laquelle toute la cour est plongée. L'autre lui apprend, que tous ces dehors ne sont affectés par les Courtisans que pour paroître partager le chagrin qui dévore le Roi.

Ce Prince n'avoit qu'une fille, pour heritiere apparente de ses Etats : il la destinoit à Cloten fils de la Reine. Mais on a découvert qu'un mariage secret unit cette Princesse à un Gentilhomme peu riche, & qui n'a d'autre éclat que celui qu'il tire de ses vertus. Le Monarque furieux, vient d'exiler son gendre, & de faire arrêter sa fille. Toute la Cour paroît consternée ; mais le Roi seul est sincerement touché de cet évenement ; & si la Reine & son fils y sont sensibles, c'est uniquement par le regret de voir leurs esperances trompées,

Le reste du Royaume applaudit en secret à ce mariage, parce que l'Epoux qu'a choisi la Princesse Imogene est aussi généralement estimé que Cloten est méprisé. Son nom est Posthumus, fils d'un Héros nommé Sicilius, qui s'est autrefois signalé contre les Romains, sous les ordres de Cassibellan, & qui a mérité le surnom de Leonatus. Ce Seigneur, en mourant à la guerre, avoit laissé son épouse enceinte d'un fils, que le Roi Cymbeline a fait élever soigneusement à la Cour, & auquel il a donné le nom de Leonatus-Posthumus. Son éducation a été brillante ; & ce jeune Orphelin a tellement passé l'esperance de ses maîtres, qu'il fait l'admiration de tous ceux qui le connoissent. La Princesse Imogene s'est laissé toucher, par tant de vertus ; & la crainte d'être sacrifiée à Cloten, l'a déterminée à s'assurer l'objet de sa tendresse par un hymen secret.

Celui à qui l'on fait ce récit, dit, qu'il croyoit que le Roi avoit encore d'autres enfans. Il est vrai, (répond l'autre Interlocuteur) qu'il a eu deux fils : mais ils lui ont été enlevés au berceau, sans qu'on ait jamais sçû comment ; & malgré toutes les recherches qu'on a pû faire, il y a plus de vingt ans que leur sort est ignoré. . . . . » Mais taisons-nous, j'apper» çois la Reine, avec la Princesse, & Pohstu» mus . . . .

SCENE II.

LA REINE. IMOGENE. POSTHUMUS. SUITE.

LA REINE.

VEnez, consolez-vous, ma fille. Je ne suis que votre belle-mere : mais malgré les préjugés odieux que ce titre inspire aux enfans, ne craignez rien de moi, comptez même sur ma tendresse. Si le couroux du Roi vous rend aujourd'hui ma captive, mon amitié remet en vos mains les clefs de votre prison..... Quant à vous, Posthumus, ne jugez de mes sentimens que lorsque le tems m'aura permis de travailler sur l'esprit du Roi. Je vous servirois mal aujourd'hui. Laissons calmer le feu de sa colére ; & si vous m'en croyez, obéissez au plutôt à ses ordres.

POSTHUMUS.

Quoi Madame ! faut-il partir dès aujourd'hui ?

LA REINE.

Vous voyez le danger, consultez vous..... Les mouvemens que la pitié m'inspire, pour de si malheureux Amans, vont sans doute m'exposer à la fureur du Roi. .... N'importe, je vous laisse encore pour un instant. *

IMOGENE.

Complaisance perfide! avec quel art la cruelle sçait-elle flatter les victimes qu'elle immole! ..... Ah, cher époux, je crains le couroux de mon pere, mais je frémis encor plus des maux que la rage de son épouse nous prépare! .... Il faut que vous partiez? Malheureuse! & je reste en ces lieux en bute à la fureur de mes parens, & aux regards dédaigneux d'une Cour irritée, sans appui, sans espoir, & ne tenant plus à la vie, qu'autant que je sçaurai que l'objet de mes vœux respire encore!

POSTHUMUS.

Chere épouse, ou plutôt chere amante! sois plus ferme que moi, retiens tes pleurs: cache-les-moi du

* La Reine passe dans le jardin à côté.

moins, chere Imogene, ou ma foiblesse va me rendre indigne de toi. Le sort jaloux m'arrache de tes bras, mais sa rigueur n'aura jamais persecuté d'époux ni d'amant plus fidéle !.... C'est à Rome, où je vais traîner une vie languissante. Un ami de mon pere, Philario, m'offre un azile. Adresse-lui tes lettres, chére épouse; dussent-elles m'apporter la mort, j'en dévore dès à présent les sacrés caractéres !

LA REINE *rentre.*

Hâtez-vous, Seigneur. Si le Roi vous trouvoit en ces lieux, jugez à quoi vous m'exposeriez ! .... * je ferai pourtant bientôt en sorte qu'il t'y surprendra. Je chéris trop en toi l'unique objet de ma vengeance ! **

POSTHUMUS *à Imogene.*

Hélas, dussent nos adieux durer toute la vie, le terme me paroîtroit encore trop court ! . . . . adieu, Madame ! . . . .

IMOGENE.

Ah, de grace, un instant ! dussions-nous n'être pas malheureux ; dussai-je

* A part.

** Elle sort.

esperer de te revoir ce soir, ce départ me paroîtroit encor trop précipité!... Approche, cher époux; écoute, & remplis les derniers vœux de ton Imogene. Cette bague appartint à ma mere: reçois-la de ma main; conserve-la jusqu'à ma mort; & qu'elle ne sorte jamais de ton doigt, que pour orner celui d'une autre épouse.

POSTHUMUS.

D'une autre épouse? ô Dieux! conservez, rendez-moi l'aimable Imogene! & puisse le lien qui m'attache à elle, ne se briser qu'avec le fil de mes jours! .... Cher & superbe gage de sa foi *, je ne te quitterai jamais qu'avec la vie! .... Mais que puisje à mon tour vous offrir d'aussi précieux? Mon tendre amour fait toute ma richesse, & vous la possedez! C'est mon destin d'être en reste avec Imogene, & j'y trouve mon bonheur. Ne dédaignez donc pas ce bracelet: quoique simple & peu riche, aimez-le, portez-le, conservez-le surtout comme un garant de ma flamme éternelle! Souf-

* En mettant la bague dans son doigt.

frez que je l'attache à votre bras ; & regardez-le toujours comme un lien dont notre amour vient de ſerrer les nœuds.

IMOGENE.

Dieux tout-puiſſans, hélas, quand nous rejoindrez-vous ?

SCENE III.

Cymbeline entre, avec pluſieurs Courtiſans.

CYMBELINE.

QUoi, vil mortel, je te revois encore ? Fuis, malheureux, ou l'arrêt de ta mort va ſuivre ta déſobéiſſance... fuis, dis-je ? ta ſeule préſence eſt un poiſon pour moi !

POSTHUMUS.

Que le Ciel veille toujours ſur mon Roi ; qu'il le comble de ſes bienfaits !.. adieu, Seigneur, je pars. *

IMOGENE.

O mort ! tes traits les plus aigus me ſeroient-ils plus douloureux ? ....

* Il ſort.

CYMBELINE.

Perfide! ma tendresse pour toi, me faisoit revivre. Ton ingratitude & ta honte, me précipitent dans le tombeau.

IMOGENE.

Epargnez-vous, Seigneur, des reproches inutiles. Imogene ne sçait plus craindre ; & l'excès de sa douleur la rend insensible à tout autre sentiment.

CYMBELINE.

Trop indigne de mes bontés, gémis sous mon pouvoir.

IMOGENE.

Hélas, mon désespoir ne peut que vous irriter encor davantage ! Mais, que peut-on craindre, quand on n'espére rien ?

CYMBELINE.

Toi, que je destinois au fils unique de la Reine ! ....

IMOGENE.

Je rends graces aux Dieux, de m'en avoir préservée !

Dût ma mort vous venger d'un feu qui vous irrite,
Le choix n'est point douteux entre Achille & Thersite.

CYMBELINE.

Ton Achille ne possede rien que le nom que tu lui donnes. Son indigence eût avili mon sceptre.

IMOGENE.

Dites plutôt, Seigneur, que son courage & ses vertus l'eussent illustré... hélas, si je l'aimai, vous seul en fûtes cause! Elevée avec lui, tous deux également chéris de vous, nous étions vos enfans! ... Si ses vertus ont séduit mon jeune cœur, ah, Seigneur, n'est-ce pas votre ouvrage? & si le mérite & la naissance ont droit de prétendre à tout, Posthumus étoit-il indigne d'aspirer jusqu'à moi?

CYMBELINE.

Ciel, qu'entens-je? Oses-tu sans rougir? ....

IMOGENE.

Hélas, Seigneur! je me perds, je le vois ...... soutenez-moi, grands Dieux! .... faut-il qu'un Roi m'ait donné l'être?

CYMBELINE, *à la Reine qui entre.*

J'avois confié la Princesse à vos soins, Madame; & je viens de la sur-

prendre avec Posthumus. Je vous croyois plus attentive...... Otez-la de mes yeux. Je vous la livre encore; vous m'en répondrez.

LA Reine feint de vouloir appaiser Cymbeline, & d'exciter sa pitié en faveur d'Imogene. Cet artifice acheve d'irriter le Roi, qui sort en ordonnant à la Reine d'enfermer Imogene.

Pisanio vient dire que Cloten a insulté Posthumus, & que les deux Rivaux se sont battus. La Reine marque sa crainte pour son fils, & Imogene son indignation contre Cloten. Mais on a separé les Combattans. Pisanio dit à Imogene, que son Maître l'a renvoyé, pour demeurer auprès d'elle. La Princesse lui ordonne de revenir dans une demie heure, pour recevoir les ordres qu'elle a à lui donner.

* *Ils sortent tous.*

SCENE IV.

CLOTEN *paroît avec deux Courtisans.*

CLoten échaufé du combat, vient faire des rodomontades. Les deux Courtisans le raillent, sans qu'il s'en apperçoive. Il laisse

éclater son dépit contre Imogene ; & il sort pour aller, dit-il, changer de linge.

SCENE V.

IMOGENE. PISANIO.

IMogene interroge Pisanio, & sa tendresse inquiéte veut être instruite des moindres paroles de Posthumus avant son embarquement. Le récit de ce Domestique fidéle acheve de la convaincre de la tendresse & des regrets de son époux. Elle gémit d'en être séparée ; elle apréhende que quelque beauté Romaine ne lui enleve son cœur ; & sa douleur ingénieuse lui fait craindre de n'avoir pas assez marqué son désespoir à Posthumus, en lui disant adieu.

Une suivante vient avertir Imogene, que la Reine la demande. Imogene feint d'avoir donné quelques ordres à Pisanio, qui sort pour les exécuter. Elle va trouver la Reine.

SCENE VI.

La Scene est à Rome.

PHilario, Jachimo, & un François, s'entretiennent de la prochaine arrivée de Pos-

thumus, qu'ils ont connû en Bretagne, & en France. Philario, qui a dû plus d'une fois la vie au pere de Posthumus, aspire au moment d'embrasser le fils de son bienfaiteur.

Posthumus arrive. Le François lui rappelle un service qu'il lui a rendu autrefois à Orleans. Il s'agissoit d'une querelle que Posthumus s'étoit faite, avec quelques jeunes gens, en soutenant que sa Maîtresse étoit plus belle, plus vertueuse, plus spirituelle, & d'une condition plus élevée qu'aucune Dame Françoise.

Jachimo dit, que cette femme ne vit plus sans doute, sans quoi il demanderoit à Posthumus s'il la prétend aussi supérieure aux Dames Italiennes, qu'aux Françoises ?

Posthumus répond, qu'elle est vivante ; & qu'il soutiendroit en Italie ce qu'il a soutenu en France, si quelqu'un osoit encor le pousser sur ce point avec aussi peu de ménagemens. Jachimo, jaloux de l'honneur de sa patrie, & frappé de la beauté d'une bague qu'il voit au doigt de Posthumus, dit, que s'il se peut trouver hors de la Bretagne un plus beau diamant, il peut aussi se trouver une femme plus belle & plus vertueuse que celle dont Posthumus exagére le portrait.... la dispute s'échaufe par dégrés. Jachimo offre de parier dix mille ducats contre la bague, que la vertu de la Maîtresse de Posthumus, ne tiendra point contre ses poursuites, si Posthumus veut lui confier son diamant, & lui procurer quelqu'accès auprès d'elle: »Si je succombe dans ma » gageure (dit-il) les dix mille ducats, la bague & la femme, sont à vous ; mais si je réus-

» fis ; si je parviens enfin à vous donner des » preuves convainquantes de mon triomphe, » je me contente de la bague, & de ma gloire.

Posthumus outré de la témérité de Jachimo, consent à lui prêter sa bague, que l'autre regarde comme nécessaire dans son entreprise. » Tu peux partir, ajoute-t-il, je te donnerai » toutes les facilités nécéssaires pour aborder » ma Maîtresse ; je l'estime trop pour te crain- » dre. Si tu reviens vainqueur, & que tu m'en » convainque, je cesse d'être ton ennemi, par- » ce que ma Maîtresse cesse d'être digne de » mon amour, au cas contraire, ton sang me » vengera de ton insolence.

Jachimo se soumet à tout. Philario s'éforce en vain de rompre la gageure : les Parties sont trop irritées.

Ils sortent, pour aller rédiger leurs conventions par écrit.

SCENE VII.

Le Théâtre représente le Palais de Cymbeline.

LA REINE *paroît avec sa Suite*, & CORNELIUS, *Médecin.*

ELle ordonne à ses femmes d'aller cueillir au plutot les fleurs dont elle a besoin, tandis que la rosée est encore sur la terre. La

Reine demande au Medecin, s'il a composé la drogue qu'il lui a promise ?

Cornelius la lui présente dans un flacon : mais il feint d'être inquiet de l'usage que la Reine prétend faire d'un poison aussi dangereux. Elle le rassûre, en lui disant, qu'ayant toûjours été curieuse des secrets de la Nature, & sur-tout des differentes qualités des herbes & des vegetaux, elle n'a d'autre intention que celle de faire des expériences des sucs qu'il lui a préparés, sur quelques animaux &c.

Pisanio paroît dans l'enfoncement du Théatre. » Tu seras le premier (dit-elle, à part) » qui en éprouvera la vertu. Tu est trop atta- » ché à ton maître, pour n'être pas l'ennemi » de mon fils.

La Reine appelle Pisanio, elle lui parle à l'oreille ; pendant ce tems le Médecin témoigne son mépris pour la Reine. Ce n'est pas un poison qu'il lui a donné, il la croit trop capable d'en abuser. C'est une drogue, dont l'effet est de plonger pour un tems celui qui la prend dans un sommeil létargique ressemblant à la mort.

Après avoir congédié le Médecin, elle tente de séduire Pisanio, & de l'engager par les promesses les plus flateuses à travailler de concert avec elle, pour détruire Posthumus dans l'esprit d'Imogene, & pour amener cette Princesse au point d'épouser Cloten. Tandis que la Reine parle à Pisanio, elle s'apperçoit qu'il jette les yeux sur le flacon que le Médecin a apporté.... » Cette liqueur a (dit- » elle) des vertus divines ; elle a déja sauvé

» plusieurs fois le Roi mon Epoux d'une mort » certaine. Prends-la, mon cher Pisanio, com» me un premier gage de l'amitié que je te » jure. Tu peux, avec confiance, t'en servir » au besoin.

Elle acheve d'instruire Pisanio de tout ce qu'il doit faire, pour détacher Imogene de Posthumus ; & elle se charge du soin de sa fortune.... Les femmes de la Reine rentrent chargées des fleurs qu'elles viennent de cueillir. Elle sort avec elles, en recommandant à Pisanio, de la servir promptement.

Pisanio, dit à part, en sortant :

Cher Maître ! on tente envain de corrompre
mon zèle :
Pour toi, jusqu'au tombeau, je porte un cœur
fidéle !

SCENE VIII.

IMOGENE, *seule.*

FIlle d'un Roi cruel ; & soumise au pouvoir
D'une Reine, sans foi, dont j'ai trompé l'espoir ;
Arrachée aux transports d'un époux que j'adore,
Et livrée à l'ardeur d'un mortel que j'abhore ;

Tremblante, craignant tout, ſans eſpoir, ſans ſoutien,
Grands Dieux, eſt-il un ſort plus affreux que le mien?
J'ai perdu mon époux, & quel époux?.... mon ame
A ce nom ſi chéri ne contient plus ſa flâme;
Et la crainte, ſans fruit combattant ce tranſport,
Le verroit éclater dans les bras de la mort.....
Freres infortunés! ô vous, qui dès l'Enfance
Fûtes privés des droits d'une illuſtre naiſſance;
En éprouvant peut-être un deſtin rigoureux,
Vous ignorez vos maux, vous êtes plus heureux!
Vous ne formez du moins que des vœux légitimes;
Et, ſi j'en crois le Roi, tous les miens ſont des crimes!....
Quel eſt cet Etranger?....



SCENE IX.

IMOGENE. JACHIMO. PISANIO.

PISANIO.

De la part d'un époux,
Ce Chevalier Romain, a des lettres pour vous,
Madame ....

IMOGENE.

Qu'il approche ! hélas qu'a-t-il à craindre ?

JACHIMO.

Posthumus est vivant,& ne peut être à plaindre,
Puisque de si beaux yeux daignent pleurer son sort.
Il est heureux !..... sa main * confirme mon raport ....
Juste Ciel ! ** si les traits dont brille ce visage,
Des vertus de son cœur me présentent l'image,

* *Il lui donne la lettre de Posthumus.*
** *A part, tandis qu'Imogene lit la lettre.*

Je vois sans doute en elle une Divinité !
Et que dois-je augurer de ma témérité ?
N'importe, il faut tenter son amour, ou sa haine :
Le choix n'est plus douteux, quand la perte est certaine ;
Et lorsque l'imprudence a produit le danger ;
Par l'audace, ou la ruse, il faut s'en dégager.

IMOGENE *lit :*

. . . . C'est un des principaux de Rome, tant par la naissance que par le mérite, & je lui dois beaucoup. Si vous m'aimez toujours, partagez ma reconnoissance. . . . . .

Imogene transportée du restant de la lettre qu'elle a lû bas, fait à Jachimo l'accueil le plus gracieux. Il tombe dans une espéce d'extase, à la vuë des charmes d'Imogene ; & il témoigne son admiration par les expressions les plus hyperboliques, mais dont le sens obscur échape à la Princesse, qui le croit incommodé. Il se remet de son trouble, & il écarte Pisanio, en le priant d'aller chercher son domestique. La Princesse interroge Jachimo sur tout ce qui peut regarder Posthumus, sur sa santé, sur son humeur, sur ses occupations. Jachimo lui dit, que ce Seigneur jouit d'une santé parfaite, qu'il est fort gai, & qu'il s'occupe agréablement à

fronder les amans fidéles & conſtans : il fait en un mot les délices de Rome par ſon caractére amuſant, leger & enjoué.... Imogene auſſi inquiete que ſurpriſe, a d'abord de la peine à croire Jachimo, qui paroît attendri du ſort d'une Princeſſe, qui méritoit (dit-il) d'être plus heureuſe. Ces mots augmentent les allarmes d'Imogene. Elle preſſe Jachimo de s'expliquer plus clairement. Il feint de ne vouloir point trahir ſon ami....

Je ſçai ce que je dois, Madame, à l'amitié...
Hélas, contentez-vous de ma ſeule pitié!

IMOGENE.

Vous m'effrayez, Seigneur!... Ah, calmez mes allarmes:
Vos yeux fixés ſur moi, laiſſent couler des larmes;
Vous parlez de pitié? ... Dieux, de quels nouveaux coups
Ai-je encore à gémir? Seigneur, expliquez-vous?

JACHIMO.

Je vous plains... C'eſt au Ciel à punir le coupable.

IMOGENE.

Vous augmentez encor la frayeur qui m'accable.
Le mal eſt ſans remede, ou peut en recevoir?

L'incertitude ſeule interdit tout eſpoir.
Si vous n'oſez parler, vous auriez dû vous taire....

JACHIMO, *d'un air tranſporté.*

Ce qui charme les yeux, peut-il ceſſer de plaire?
Et pourquoi l'homme aveugle, au comble du bonheur,
Ne peut-il y trouver dequoi fixer ſon cœur?
Juſte Ciel! ſi le mien plus tendre, plus fidelle,
Avoit brûlé d'un feu qu'elle eût crû digne d'elle;
Si l'eſpoir d'être heureux avoit pû m'animer;
Si, plus heureux encor j'avois pû l'enflamer;
Quel objet ſur la terre eût glacé dans mon ame
L'inaltérable ardeur d'une ſi belle flame?
Que peut-on ſouhaiter quand on a tout à ſoi?
Pourquoi l'homme inconſtant....

IMOGENE.

Arrêtez; eſt-ce à moi
Que ce diſcours s'adreſſe? .... & par l'amour liée
Au ſort de Poſthumus, en ſerois-je oubliée?
Parlez; je vous l'ordonne....

JACHIMO.

Hélas, c'eſt à regret
Que je laiſſe échaper ce funeſte ſecret !
Plus digne de mépris, que d'un amour extrême,
Votre infidéle époux s'eſt oublié lui-même.
Une autre....

IMOGENE.

Epargnez-moi ? j'en ai trop entendu !....

JACHIMO.

Votre douleur eſt juſte, & mon cœur éperdu
Eſt pénétré des maux qui déchirent le vôtre !

IMOGENE.

Après ce que j'ai fait, l'ingrat en aime une autre !
Après tant de ſermens ! ... le croirai-je, grands Dieux ?

JACHIMO.

Il en eſt mille fois plus coupable à mes yeux !...
De mon reſſentiment mon cœur n'eſt plus le maître,
Et la pitié me force à dévoiler un traître.
Oui, Madame, l'ingrat, le lâche Poſthumus,
Oubliant vos bontés, vos attraits, vos vertus,
Enyvré des faveurs d'une indigne maîtreſſe,
Signale dans ſes bras ſa honte, & ſa tendreſſe.

IMOGENE.

Dieux !...

JACHIMO.

Pouvez vous pleurer un ſi perfide époux ?
Oubliez-le, Madame, ou plutôt vengez-vous :
Votre rang mépriſé, votre flame trahie,
Son parjure odieux rompt le nœud qui vous lie.
Puniſſez un mortel par vous ſeule illuſtré,
Et qu'il rentre au néant, d'où vous l'avez tiré !

IMOGENE.

Qui moi, que je me venge, & que je le puniſſe ?
Que j'ajoute à mes maux un plus affreux ſupplice ?
Ah, duſſai-je éprouver le ſort dont je frémi,
Pourrois-je me venger d'un ſi cher ennemi ?

JACHIMO.

Qu'entens-je ? ah ſi jadis Ariane abuſée *
Victime des ſermens du parjure Theſée,

* Ceux qui ſçavent l'Anglois verront que j'ai fait ici des changemens, ainſi que dans plus d'un endroit de cette ſcene, dont le fond eſt digne de Shakeſpeare, mais dont la forme & beaucoup d'expreſſions, n'auroient pas plû en France, ſurtout en vers.

N'avoit

N'avoit montré qu'un cœur aussi foible que vous,
Se fût-elle soumis un plus illustre époux ?
Vengez-vous d'un ingrat, puisque tout le condamne :
S'il imite Thésée, imitez Ariane ;
Et qu'un plus digne Amant, en essuyant vos pleurs,
Vous offre avec sa main le plus tendre des cœurs !

IMOGENE.

O Ciel ! .... Pisanio ? ...

JACHIMO.

Si l'espoir de vous plaire,
Me flatoit un instant. ...

IMOGENE.

Arrête téméraire ! ....
Leve-toi, ... fuis perfide, ou d'un monstre odieux,
Mon courroux irrité sçaura purger ces lieux.
Ton insolent amour me dévoile ton ame ;
Et je ne vois en toi qu'un delateur infame,
Qui de la calomnie apprêtant le poison,
En déchirant mon cœur, a surpris ma raison...
Quoi je te parle envain ? quoi ta coupable audace,

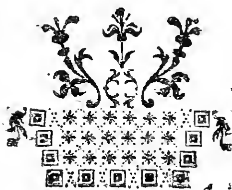
Tranquile en ſa fureur brave encor ma menace ?...
Que fais-tu, malheureux ? penſe-tu, ſans effroi,
Que je dois te punir, & que mon pere eſt Roi?
Oſe-tu te flatter, qu'un Citoyen de Rome,
S'il n'eſt pas vertueux, ſoit ici plus qu'un homme ?
Fuis, te dis-je, ou mon pere attiré par ma voix,
Lavera dans ton ſang l'affront que je reçois!..
Hola, Piſanio?....

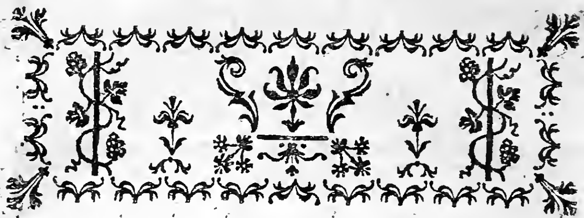
JACHIMO.

Calmez, belle Imogene ;
Un couroux que j'admire, en cauſant votre peine :
Par un zéle indiſcret, je ſervois mon ami;
Il eſt digne de vous, & vous l'êtes de lui !
Ne me refuſez pas le pardon que j'implore :
Je ſuis ſeul criminel, & votre époux l'ignore ;
Je vois trop, que le Ciel unit pour Poſthumus,
Les vertus de Diane, aux attraits de Vénus !

Jachimo continuë ; & en faiſant l'éloge de Poſthumus & de ſa vive tendreſſe pour Imogene, il parvient enfin à appaiſer cette Princeſſe, qui lui offre ſa protection à la Cour de Bretagne. Jachimo dit, qu'il a été chargé de la part de Poſthumus, & de quelques Sei-

gneurs Romains, d'acheter en France un présent considérable en argenterie & en bijoux, qu'ils destinent pour l'Empereur Auguste. Le coffre qui contient ces richesses l'inquiete, & il voudroit pouvoir les déposer en quelque lieu sûr, jusqu'à son départ. Imogene s'offre à garder le coffre. » Il suffit, dit-elle, que » mon époux y ait interêt : faites-le porter » dans mon appartement : je veux qu'il soit » sous mes yeux, jusqu'au moment de votre » départ.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLOTEN. DEUX COURTISANS.

L'Extravagant Cloten vient de jouer à la boule, où il a beaucoup perdu. Il est fâché de ce que son rang ne lui ait pas permis de se battre contre ceux qui l'ont gagné. On lui apprend l'arrivée de Jachimo, qu'on dit être ami de Posthumus. Cloten inquiet veut le voir, & se flatte de regagner avec lui ce qu'il vient de perdre. Il sort, dans ce dessein avec l'un des Courtisans. L'autre reste, pour faire un Monologue, dans lequel il s'étonne qu'une femme aussi spirituelle & aussi dangereuse que l'est la Reine, ait donné la naissance à un fils aussi ridicule que méprisable. Il plaint le sort de l'aimable Imogene, exposée au couroux d'un pere qui ne pense & n'agit que par les inspirations de sa femme, & forcée de recevoir les vœux

d'un Amant tel que Cloter. Il prie le Ciel de la réunir à Posthumus, qu'il croit digne de regner avec elle sur les Bretons.

SCENE II.

Le Théâtre représente un magnifique appartement, dans un côté duquel on apperçoit un grand coffre. On voit Imogene lisant dans son lit, & une de ses femmes dans l'éloignement.

IMogene quitte son livre, & demande l'heure qu'il est ? On lui dit qu'il est minuit passé. Le sommeil l'accable ; elle ordonne à la suivante de s'aller coucher, de laisser brûler le flambeau, & de la venir éveiller à quatre heures. La Princesse prie les Dieux d'écarter d'elle les mauvais génies qui troublent le sommeil, & s'endort. Un instant après, le coffre s'ouvre, d'où l'on voit sortir Jachimo.

Tout est ici tranquille, & le Dieu du repos
Aux humains fatigués prodigue ses pavots...
Avançons, remplissons le désir qui me presse:
Ainsi *Tarquin*, jadis, approcha de *Lucresse*...

Quels mouvemens confus m'agitent tour à
tour ?

Ciel ! eſt-ce une mortelle, ou la mere d'amour ? ....

Jamais heureux Amant vit-il plus de merveilles ?

Le Rubis brille moins que ſes lévres vermeilles,

La Roſe en ſon printems montre moins de fraîcheur,

Et ſon tein, du Lys même efface la blancheur.

Jachimo pouſſe encore plus loin la deſcription des charmes d'Imogene; cedant à l'ardeur qui le tranſporte, il lui donne un baiſer. La crainte d'éveiller cette Princeſſe l'intimide, & l'arrête. Il ſe hâte d'examiner les meubles de l'appartement, afin d'en pouvoir rendre compte à Poſthumus. Il détache & prend le bracelet qu'il voit au bras d'Imogene; & dans un mouvement qu'elle fait, en ſe retournant, il apperçoit un ſigne qu'elle a ſur la gorge... Satisfait de ces découvertes, & entendant ſonner trois heures, il ſe renferme dans ſon coffre, en diſant:

Pour un amant aimé, que ces lieux ſeroient chers !

Mais j'y vois à la fois le Ciel & les Enfers...

Sois propice à la voix du crime qui t'implore,

O nuit! hâte ton cours, & fais place à l'Aurore..

SCENE III.

La Scene change, & représente le Palais de Cymbeline.

CLoten, qui a passé la nuit au jeu, paroît avec ses deux Courtisans. Il a fait avertir des Musiciens, pour donner une serenade à Imogene. Les Musiciens arrivent, & après un morceau de symphonie, l'un d'eux chante,

Entends l'Aloüette,
Qu'éveille l'amour,
Dans sa chansonnette
Annoncer le jour.

Déja la lumiere
Fait briller nos fleurs,
Et rend à la terre
Ses vives couleurs.

La Rose naissante
Entr'ouvre son sein,
Le Rossignol chante
L'Astre du matin.

Toute la nature,
Rend homage aux Dieux
Joins à sa parure,
L'éclat de tes yeux *

Cloten renvoie les Musiciens. Le Roi & la Reine paroissent, ausquels il se plaint de l'insensibilité de la Princesse. Le Roi le console, en lui disant qu'elle est sans doute encore trop touchée de la perte de Posthumus. La Reine exhorte son fils à tâcher de mériter l'estime d'Imogene, par sa conduite & par ses assiduités.

On vient annoncer au Roi l'arrivée de *Caius Lucius* Ambassadeur de Rome. Cymbebeline a de l'estime pour lui, & se propose de le bien recevoir, quoiqu'il sçache que cet Ambassadeur ait des propositions désagréables à lui faire. Il dit à Cloten de se ren-

* Je n'ai pû qu'imiter très-imparfaitement cette chanson, dont je joins ici l'original, pour ceux qui sçavent l'Anglois.

Hark, hark thelark! at heav'n's gate sings.
And Phœbus' gins arise,
His steeds to water at those springs
On chalic'd flowers that lyes:
And Winking *Mary*-buds begin
To ope their golden eyes;
With every thing that pretty is;
My lady sweet, arise:
Arise, arise!

tre à l'audience qu'il doit donner à *Lucius*, dès que ce Prince aura rendu sa visite à Imogene.

Cloten reste seul. Il frape à l'appartement de la Princesse, & fait un monologue ridicule sur la puissance de l'or, qui fait tomber les grilles & les verroux. Une Suivante lui répond, & le raille ; enfin Imogene paroît. Elle supporte avec peine les fadeurs & les impertinences de Cloten. La vanité de ce Prince en est blessée ; il s'en venge, en parlant de Posthumus avec mépris. Imogene outrée, lui jure une haine éternelle. Elle s'apperçoit alors qu'elle a perdu son bracelet, & elle ordonne à Pisanio de le faire chercher partout. Cloten furieux, dit qu'il se plaindra au Roi, & qu'il sera vengé. » Porte aussi tes » plaintes à ta mere, (répond Imogene) » son amitié pour moi n'en sera sans doute » que plus vive... Adieu.

SCENE IV.

La Scene est à Rome.

PHILARIO. POSTHUMUS.

ILs s'entretiennent de la gageure, & du voyage de Jachimo : sur quoi Posthumus est sans inquiétude. La colere de Cymbeline, & la crainte de ne pouvoir l'appaiser l'inquiete davantage. Philario lui parle de

l'Ambaſſadeur que l'Empereur Auguſte a envoyé à Cymbeline. Poſthumus croit que cette Ambaſſade ne produira qu'une guerre entre les Bretons & les Romains. » Nos Peuples
» ſont plus diſciplinés (dit-il) qu'ils ne l'é-
» toient, lorſque Ceſar ſe moquoit de leur
» ignorance, en admirant leur courage.
» Ainſi ne comptez plus ſur le Tribut que
» l'Empereur reclame.

SCENE V.

Les mêmes Acteurs. JACHIMO.

PHILARIO.

QUe vois-je ? Jachimo !...

POSTHUMUS, *à Jachimo.*

Seigneur, j'admire votre diligence.... Vous avez ſans doute été porté ſur les aîles des vents.

PHILARIO.

Soyez le bien venu, Seigneur.

POSTHUMUS.

Ce prompt retour annonce, qu'il a peu de choſe à nous dire.

JACHIMO.

Seigneur, rien n'eſt ſi beau que votre épouſe !...

POSTH.

Ajoutez, ni si vertueux : la beauté seule ne doit tromper que des cœurs faux comme elle.

JACH.

Voilà des lettres de sa part.

POSTH.

Elles sont surement sincéres.

JACH.

A peu près.

POSTH.

Caius Lucius étoit-il arrivé en Bretagne avant votre départ ?

JACH.

Non, Seigneur, on l'attendoit.

POSTH.

A la bonne heure..... Mais ce diamant brille-t-il encore dans votre doigt comme étant à vous ? ou plutôt ne commencez-vous pas à le trouver peu digne d'être porté ?

JACH.

S'il n'étoit point à moi, j'en payerois la valeur. Mais je l'ai gagné ; & je ferois encore bien volontiers le double du chemin, pour gouter les mêmes plaisirs qu'il m'a procurés.

POSTH.

Seigneur, la raillerie n'eſt plus de ſaiſon. Vous oubliez peut-être que nous avons ceſſé d'être amis ?

JACH.

Seigneur, ou vous ne gardez pas vos promeſſes, ou nous devons encor l'être. Si j'avois échoué dans mon entrepriſe, j'avouerois mes torts : mais j'apporte des preuves de mes ſuccès, aſſez fortes pour vous convaincre que votre maîtreſſe ne m'appartient pas moins que votre bague....

POSTH.

Qu'entends-je ? . . . ſi tu prouves ce que tu oſes dire, garde ma bague, & prens encore ma main. Au cas contraire, ta mort, la mienne, ou celle de tous deux, va bientôt expier l'offenſe qui flétrit la vertu d'Imogene !

JACH.

Seigneur, les garants de ma victoire ſont ſi certains, que vous m'épargnerez ſans doute la peine de recourir à des ſermens, pour achever de vous convaincre.

POSTH.

Parle.

JACH.

D'abord, l'appartement d'Imogene est décoré d'une tapisserie tissuë de soye & argent, qui représente l'entrevue d'*Antoine & Cleopatre* sur les bords du fleuve *Cydnus* : Ouvrage aussi riche qu'admirable, où l'art humain s'est tellement épuisé que les personnages y semblent animés....

POSTH.

Cela est vrai, mais vous pouvez l'avoir oui dire. Passons....

JACH.

Le tableau de la cheminée, qui est au midi, offre aux yeux une *Diane* dans le bain. C'est un morceau fini : au mouvement près, l'artiste a surpassé la nature.

POSTH.

Cette piéce est encore si renommée, que vous pouvez en avoir entendu parler.

JACH.

Quatre Chérubins d'or paroissent soutenir le plafond de cette chambre. Deux *Cupidons* d'argent semblent en garder la cheminée, tandis qu'ayant un pied en l'air, ils y servent en même tems de chenets.

POSTH.

Qu'eſt-ce que tout cela prouve ? .... En ſuppoſant que vous l'ayez vû, j'applaudis à votre mémoire. Mais notre gageure ne dépend point d'un pareil inventaire.

JACH.

Eh bien, pâliſſez donc. Connoiſſez-vous ce bijou * .... l'avez-vous bien vû ? je le reſſerre, avec votre diamant : tous les deux ſont à moi; je les garde.

POSTH.

O Jupiter ! .... permets que je le voye de plus près ? Quoi, ſeroit-ce en effet le bracelet que je lui donnai en partant ?

JACH.

C'eſt du moins ſur ce pied que je lui en marquai ma reconnoiſſance, lorſqu'elle en dépouilla ſon bras pour l'attacher au mien. Dieux ! je la vois encore: les graces qui accompagnoient le préſent ſurpaſſoient le préſent même & l'enrichiſſoient à mes yeux : ....
» Je l'eſtimois, (dit-elle) avant que je
» te viſſe ; rien n'auroit pû me l'atta-
» cher... Je te le donne.

* Il lui montre le bracelet d'Imogene.

POSTH.

Mais.... ne pourroit-elle pas te l'avoir confié, pour me le remettre ?

JACH.

En ce cas, la lettre que vous tenez doit vous en avertir. Voyez... eh bien, en est-il question ?

POSTH.

Non, grands Dieux, non ! je commence à te croire ! .... Tiens, prens encore ceci : * je ne puis en soutenir la vûë ! .... oh ne cherchons plus la vertu, partout où nous verons la beauté ; ni l'amour véritable, dans un climat où plus d'un homme existe ! .. que les sermens des femmes ne paroissent pas plus sacrés, à l'avenir, à ceux qui les recevront, que ces mêmes sermens ne le sont à celle qui les fait ! ah Perfide !

PHILARIO.

Prenez garde Seigneur : votre bague n'est peut-être pas encore perduë. Imogene n'a-t-elle pas pû égarer le bracelet ? n'a-t'il pas pû lui être enlevé, par quelque domestique infidele ?...

POSTH.

Atends, cher ami. Oui, je le crois :

* Il lui donne la lettre d'Imogene.

oui je l'espere !... rends-moi * ma bague ; ou donne-moi d'autres preuves...! Ce bracelet a été volé.

JACH.

Par *Jupiter* c'est de son bras que je l'ai eu !

POSTH.

Ah, cher Philario, je suis perdu ! C'est *Jupiter*, qu'il atteste ! puis-je douter encor de mon malheur ?... il m'a dit vrai.... Tiens ** garde la bague.... Il m'a dit vrai. Oui, je suis certain qu'elle n'a pû le perdre ; je connois ses domestiques, incapables de se laisser corrompre, & surtout par un Etranger..... tout m'annonce mon malheur, le crime d'Imogene, & le triomphe de mon rival !.... Cruel, garde ton salaire, & va le partager avec les Enfers qui t'ont si bien servi !

Jachimo acheve de desesperer Posthumus, en lui parlant du signe qu'il a remarqué sur le sein d'Imogene. Posthumus convient d'avoir perdu la gageure. Il sort, en menaçant son épouse d'une vengeance sanglante. Philario & Jachimo suivent Posthumus, pour tâcher de le calmer.

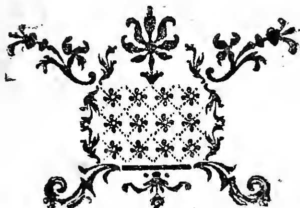
* A Jachimo.

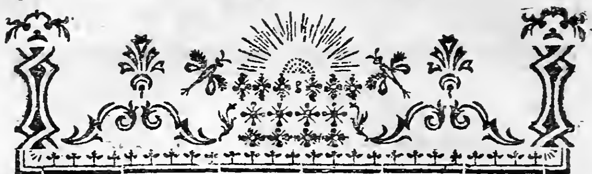
** A Jachimo.

SCENE VI.

POSTHUMUS, *rentre seul.*

IL revient exhaler ses fureurs dans un monologue, où le Sexe est extrêmement maltraité. Il en fait un portrait assez affreux, pour déplaire à tous ceux qui n'ont pas autant de raison que lui d'en être mécontens.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente le Palais de Cymbeline.

LE ROI, LA REINE, CLOTEN, *& les Courtisans arrivent d'un coté;* CAIUS LUCIUS, *& sa Suite, paroissent de l'autre.*

LE ROI.

DItes-nous maintenant, Seigneur, ce qu'Auguste César exige de nous ?

LUCIUS.

Seigneur, lorsque Jules César (dont le nom fameux vivra toujours dans la mémoire des hommes) vint en Bretagne, & la conquit, *Cassibelan* vo-

tre Oncle, qui avoit mérité par ses Exploits l'estime de ce Heros, se soumit ainsi que ses successeurs, à payer aux Romains un tribut annuel.* Vous le sçavez, Seigneur ? & vous avez négligé de vous en acquitter ?

LA REINE.

N'en soyez plus surpris, Seigneur : On le négligera toujours.

CLOTEN.

Rome aura plus d'un Cesar avant de retrouver un *Jules*. Sçachez, Seigneur, que la Bretagne, par sa situation, est un monde en elle-même ; & que nous n'avons rien à payer aux Romains, pour en respirer l'air.

LA REINE.

S'ils ont profité d'un moment favorable pour exiger ce Tribut, nous en profitons aujourd'hui pour nous en affranchir. Rapellez-vous, Sire, la gloire de vos ancêtres, la bravoure en tous tems naturelle aux peuples de cette Isle chérie de Neptune ; que ce Dieu semble avoir mise à l'abri des insultes du reste de l'univers, par les

* Three thousand pounds. 3000 l. sterlins.

rochers innacessibles & les ondes mugissantes dont il l'a environnée. . . . Votre César, * il est vrai, crut d'abord en avoir fait la conquête : mais sa fameuse bravade, *je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu*, n'a pas flatté long-tems son orgueil. Bientôt vaincu, pour la premiere fois, repoussé honteusement jusques sur ses Vaisseaux, après deux batailles perduës, les flots & les rochers ont achevé notre vengeance. Vous le sçavez, Seigneur : Et la Ville de *Lud* bâtie par le fameux *Cassibelan*, sera dans tous les tems un monument de notre gloire, & de votre défaite.

LE ROI. **

Seigneur, nous étions libres avant que l'avarice de Rome nous imposât ce Tribut déshonorant. L'audacieux César, dont la vaste ambition a fait gémir l'Univers, nous soumit à son joug : Son droit fut celui des Tyrans.

* A Lucius.

** Je supprime ici (comme en quelqu'autres endroits) deux propos de Cloten qui ne sont pas intéressans, même par leur extravagance ; son caractére est déja assez connu.

Le nôtre est naturel : Nous reclamons un bien que la force nous avoit ôté. Les Bretons ne sont point rebelles ; ils se livrent aux sentimens qu'inspire la nature à un peuple aussi guerrier que généreux. Dites donc à César, que Cymbeline descend de ce fameux *Mulmutius* premier Legislateur des Bretons ; que les Loix de ce grand Homme ont reçu plus d'une atteinte depuis l'invasion des Romains ; & que son petit-fils usera toujours de toute la puissance qu'il tient des Dieux, pour remettre ces Loix dans leur ancienne vigueur. Qu'il sçache encore, que si ce même *Mulmutius* fut aussi le premier Breton qui ceignit sa tête d'une Couronne d'or, Cymbeline son petit-fils n'en ternira pas la splendeur.

LUCIUS.

Songe bien, Cymbeline, que cet Auguste que tu braves, commande à plus de Rois que tu ne comptes d'Officiers dans tes armées. Gémis, d'être obligé de te regarder comme son ennemi!....Mais mon devoir l'exige; & puisque tu le veux, je le remplis. Je t'annonce donc, en son nom, la guerre, &

le carnage ! Tu peux t'attendre aux coups de ſa fureur, & t'apprêter à ſuccomber.... Après t'avoir ainſi défié de ſa part, reçois maintenant de la mienne les remercimens que je te dois.

LE ROI.

Soyez le bien venu, cher *Caius* ! Je dois beaucoup à Ceſar, il m'a fait chevalier ; j'ai cueilli quelques lauriers ſous lui dans ma jeuneſſe ; & ſi je ſuis ingrat, c'eſt qu'il veut les flétrir. Mais la gloire ne parle pas aux Bretons ſeuls : les *Pannoniens*, & les *Dalmatiens*, ont auſſi pris les armes pour recouvrer leur liberté. Ceſar verra bientôt, qui d'eux ou de nous, ſçavent mieux la défendre.

LUCIUS.

Seigneur, l'avenir nous l'apprendra.

Cloten invite *Lucius* à paſſer deux ou trois jours en Bretagne. L'Ambaſſadeur y conſent. Ils ſortent enſemble.



SCENE II.

PISANIO, *une lettre à la main.*

QUe vois-je ? Il l'accuſe d'adultére.... Dieux, quels ſont donc ſes accuſateurs ? Pourquoi ne pas me les nommer ? O mon cher Maître, quel dangereux poiſon vient de ſe gliſſer dans ton ame ? Quel perfide Italien s'eſt emparé de ton oreille, & de ton cœur ? Imogene infidelle ? Affreuſe calomnie, tu noircis l'innocence même ! Moins femme que Déeſſe, Imogene connut-elle jamais les foibleſſes de ſon ſexe ?... Rougis, rougis, cher Poſthumus : les idées que tu oſe concevoir de ton épouſe ſont maintenant auſſi baſſes, que ta fortune l'étoit jadis !... Mais Ciel ! qu'exige-tu de moi, en me rappellant que j'ai juré de t'obéir en tout ?.... d'immoler ?...ton épouſe ?... qui moi, je percerois ſon ſein ?...Non cruel ! non barbare ! ſi c'eſt à ce prix que tu

chéris mon zéle, je préfére ta haine; je renonce à toi!... que dis-je; qu'ai-je fait pour me croire capable de ce comble d'inhumanité?.... *Obéis* *... *ce que je lui mande, t'en procurera l'occasion*..... Exécrable papier! plus noir que l'encre même dont tu portes l'empreinte, serois-tu complice d'un pareil attentat, si tu n'étois pas insensible?... Mais hélas, je la vois. J'ai tout oublié!

IMOGENE, *entre.*

Eh bien, Pisanio, que veux-tu?

PISANIO.

Madame.... voici une lettre de mon Maître.

IMOGENE.

De ton Maître? ah, dis plutôt du mien. Donne.... Oui, c'est sa main! Si l'Astronome connoissoit les étoiles comme je connois son caractére, l'avenir seroit toujours présent à ses yeux. Faites, grands Dieux, que ce nouveau gage de son amour calme mes inquiétudes, & m'assure qu'il seroit heureux, si nous n'étions pas séparés!....

* Pisanio continue de lire la lettre.

Elle

Elle lit :

.... Tout ce que j'ai à craindre du couroux de votre pere me seroit moins insupportable, que votre absence. Mais la plus tendre des épouses daigne partager ma peine, & se prêter à l'impatience de mes desirs. J'arrive au Port de Milford : je vous en donne avis ; puisse l'amour vous en donner un autre ! vous remplirez les vœux de celui qui n'en fait que pour votre félicité, & dont la tendresse est aussi vive que fidelle.

LÉONATUS POSTHUMUS.

Que ne puis-je voler dans tes bras?.. Tiens, Pisanio, lis, il est à Milford... Ecoute, parle-moi : ce port est-il bien éloigné ? .... S'il étoit à huit journées d'ici pour tout autre, doit-il en être à plus d'une pour moi ? .... Parle vîte, mais crains de m'affliger ! c'est pour moi que je te consulte, & mon amour abrége le chemin... Milford ! Port desiré, que ne vois-je déja tes murs ? .... Mais, comment nous échaper d'ici ? quelle excuse

trouver, pour justifier mon absence ?... Partons toujours, nous y penserons après.... Dis-moi donc, je t'en conjure, si le chemin est aussi long que je le crains ?

PISANIO.

Madame, il n'est que de vingt lieues : il peut se faire entre deux soleils ; mais c'est beaucoup trop pour vous.

IMOGENE.

Ah, que dis-tu ? si j'allois à la mort, pourrois-je y aller plus lentement ? Dieux, que n'ai-je un de ces coursiers aîlés si renommés dans la fable?... Mais c'est desirer en vain !... Cours, vole, cher Pisanio ; dis à mes femmes que je suis malade, & que je ne vois personne. Que mon pere même en soit instruit, & le croye..... Trouve-moi au plutôt un cheval : qu'il soit bon, ne t'embarasse pas du reste.

PISANIO.

Mais, Madame, daignez réfléchir....

IMOGENE.

Ne cherches pas à combattre mon projet : tes efforts seroient vains. Pars,

te dis-je, exécute mes ordres :

Je céde à mon penchant, & dans cet heureux jour,

Je ne vois, je n'entens, je ne suis que l'amour.

SCENE III.

Le Théâtre représente une forêt, dans laquelle on voit une caverne obscure. BELLARIUS *en sort d'abord, & bientôt après* GUIDERIUS, *&* ARVIRAGUS, *habillés en Sauvages.*

BELLARIUS.

De ces rayons naissans l'éclatante lumiére,
Nous invite à quitter cette sombre taniére.
Rendons grace, mes fils, à la bonté des Cieux.
Le Soleil luit pour nous, comme pour les heureux.
Tout, en sortant d'ici, votre posture même, *
Vous force à rendre hommage à cet Etre Suprême,
Tandis, que traversant les portes d'un Palais
L'audacieux Turban ne se baisse jamais....

* *En sortant de la Caverne.*

Beau Ciel, reçois nos vœux ! nous vivons
sous la Terre ;
Mais puisque nous t'aimons, pouvons-nous
te déplaire ?

GUIDERIUS, ET ARVIRAGUS.

Beau Ciel, reçois nos vœux !

BELLARIUS.

Approchez mes, Enfans ;
Occupons nos loisirs, par des jeux innocens ;
De ce mont orgueilleux, allez gagner la cime.
Lorsque vos yeux, de-là, me croiront dans
l'abîme,
Songez que les mortels ne doivent leur éclat
Qu'au poste que le sort leur donne dans l'Etat,
Rappellez-vous alors ces traits, dont ma
mémoire
Mille fois en ces lieux vous a tracé l'histoire ;
Ces intrigues de Cour, ces projets renversés,
Ces services rendus & mal récompensés ;
Ces innocens punis, ces fortunés coupables,
Des caprices du sort, *Exemples mémorables*...
C'est ainsi que tout homme amusant son loisir,
Doit sçavoir allier la sagesse au plaisir.
Le monde aux yeux du sage, offre sans cesse
un livre :
Voir, & sentir, c'est être ; & reflechir, c'est
vivre !

Vivez donc, mes enfans, & n'oubliez jamais
Que c'eſt pour être heureux que le Ciel vous a faits ;
Que votre ame, au-deſſus des miſeres humaines,
Doit avoir ſes plaiſirs ſi le corps a ſes peines ;
Que l'homme vertueux a ſon bonheur en lui,
Et que Roi de lui-même, il eſt le Roi d'autrui !

GUIDERIUS.

Tu le dis, je le crois... Mais, ſans expérience,
Un mortel par lui-même a-t'il cette ſcience ?
De tes maux, de tes pleurs, ces lieux ont retenti ;
Et ſi tu crains le mal, c'eſt que tu l'as ſenti.
Mais nous, qu'avons-nous vû, malheureux que nous ſommes ?
A peine ſçavons-nous s'il exiſte des hommes !
Dans le fond des Forêts, vivant avec les Ours,
La miſere & l'ennui filent nos plus beaux jours :
Enfans de la nature, étrangers ſur la terre,
Une pareille vie a-t-elle de quoi plaire ?
Ton âge, tes malheurs te la font préferer :
Mais nous, nous ſommes nés pour toujours ignorer ?
Quel crime expions-nous ? Ces humains peu ſinceres,

Moins que les animaux ſeroient-ils donc nos
freres ?

ARVIRAGUS.

Dans ces deſerts affreux, triſtes dans leur
leur printems,
Quel ſera notre ſort dans l'hiver de nos ans ?
Hélas qu'y ferons nous ?..... du moins dans
ta vieilleſſe,
Ta memoire à tes yeux retrace ta jeuneſſe;
Tu revis, tu renais : tes ſouvenirs amers
Sont du moins adoucis par ceux qui te ſont
chers;
Mais lorſque ſans plaiſir le paſſé ſe rapelle;
Le preſent eſt pour l'homme une mort éter-
nelle !
Hélas, dès aujourd'hui nous éprouvons le ſort
D'un Vaiſſeau, qui périt ſans s'éloigner du
port.
Courageux ſans valeur, & vainqueurs par
ſurpriſe,
Sur de vils animaux notre force s'épuiſe;
Et la faim qui nous preſſe, a borné nos ex-
ploits
A troubler le repos des hôtes de ces bois !....
Non l'homme n'eſt point fait pour haïr ſon
ſemblable;

Et c'eſt ton malheur ſeul, qui te le peint coupable.

BELLARIUS.

Ainſi, pour vous ſauver tous mes efforts ſont vains! ....
Ah, ſi vous connoiſſiez ces perfides humains;
Ces monſtres déguiſés, dont la face riante
Maſque un cœur envieux où la haine fermente;
Que leur ſeul interêt anime & fait mouvoir,
Petits par le mérite & grands par le pouvoir;
Ces lâches courtiſans; cet art ſi difficile,
Qui s'il en éleve un, en fait trébucher mille;
Ces ſuperbes mortels l'un par l'autre immolés,
Aujourd'hui triomphans, & demain accablés:
Si, frémiſſant encor des horreurs de la guerre,
Fatigués de lauriers, de playes & de miſere,
Vous aviez vû l'adreſſe, ou d'indignes rivaux,
Enlever à vos yeux le prix de vos travaux;
Si, pour comble de maux, vous aviez dû paroître
Ne point blâmer le choix d'un imbécille maître:
O mes fils! pouriez-vous regretter ces mortels?

A vos yeux, moins qu'aux miens, seroient-ils
criminels ? ....

Bellarius entre dans le détail de son histoire. Il s'étoit signalé contre les Romains ; son corps est couvert de leurs blessures ; & il avoit tout à esperer de la faveur de Cymbeline, lorsqu'accusé faussement par deux de ses ennemis d'être d'intelligence avec ces mêmes Romains, il n'a évité la mort qu'en se sauvant dans ces forêts, où il vit depuis vingt ans. Les sentimens pieux dont il orne ce détail, achevent de ramener l'esprit de Guiderius & d'Arviragus. Il les engage enfin à reprendre leurs exercices ordinaires ..... » Parcourez » (dit-il) cette montagne, & moi cette val» lée. Le premier de nous dont la chasse sera » heureuse, est Seigneur de la fête : il sera » servi par les deux autres ; & ne craindra » pas le poison dont les Grands de ce monde » sont toujours menacés.....

BELLARIUS, *seul.*

DIeux, qu'il est difficile d'étouffer les sentimens de la nature !... Ces enfans ne croyent guéres être les fils du Roi ; & Cymbeline les croit morts depuis longtems. Ils me regardent comme leur pere ; & quoiqu'élevés durement dans cette caverne, je les vois

à chaque instant mettre au jour des pensées dignes de leur naissance ! Malgré la simplicité de leurs occupations, il semble qu'un sentiment intérieur leur inspire tout ce qui peut les anoblir. Quand je vois *ce Polydore*, cet héritier de la Couronne, que Cymbeline a nommé *Guiderius*, écouter le détail de mes exploits, je lis dans ses regards tous les transports de son ame. Je vois son sang s'échauffer par degrés, & son corps prendre insensiblement toutes les attitudes dont mon récit est susceptible. Il agit quand je parle, & son ame combat !...

Le jeune *Cadwal* son frere, (que Cymbeline nommoit *Arviragus*) est aussi vif, aussi sensible, & conçoit encore plus fortement. Mais finissons, je les entens, & la chasse commence....

O Cymbeline ! Le Ciel & ma conscience me sont garants de l'injustice que tu m'as faite ! tu m'as ravi mes biens ; tu m'as forcé de te ravir tes fils ! ... O ma chére *Eriphile*, tu leur donnas ton sein, tu fus leur mere ! ton tombeau est tous les jours baigné de leurs larmes ! ... Et sous le

nom de *Morgan*, ils me regardent comme leur pere & leur ami... Allons les joindre.

SCENE IV.

Le Théâtre représente la même Forêt.

IMOGENE. PISANIO.

IMOGENE.

Helas, tu me disois qu'il étoit en ces lieux :
Quel obstacle fatal le dérobe à mes yeux ?
Ami, calme le feu de mon impatience,
Montre-moi mon époux.... Tu gardes le silence ?
Tes regards égarés glacent mon cœur d'effroi.
D'où vient qu'avec horreur tes yeux tombent sur moi ?...
D'où naissent ces sanglots, cet air sombre & farouche ?
Ces mots entrecoupés qui sortent de ta bouche ?
Que vas-tu m'annoncer ? & quel est ton dessein ?...
Quel funeste papier tires-tu de ton sein ?

Parle, donne, voyons... C'eſt la main de ton
maître ?....
Quel eſt donc ce ſecret que je n'oſe connoî-
tre ?...
Quel noir preſſentiment ?... j'ai perdu mon
époux !
O Rome, que j'ai craint, ce ſont là de tes
coups...
Quel que ſoit ce malheur que je frémis d'a-
prendre,
Ami, parle plutôt, * je crains moins de t'en-
tendre !

PISANIO.

A quel affreux emploi, me vois-je deſtiné ?...
Vous voyez des humains le plus infortuné...
Liſez, Madame.....

IMOGENE *lit :*

Ta maîtreſſe m'a trahi, mon cher Piſanio ; la perfide m'a deshonoré. J'en ai des preuves ſanglantes, & dont ma ſeule douleur peut égaler le poids : elles ſont en un mot auſſi certaines, que le deſir que j'ai de m'en venger. C'eſt à toi que j'en remets le ſoin ; & ſi ta fidélité n'a pas été

* *Elle veut lui rendre la Lettre.*

corrompuë par ses artifices, c'est par tes mains que l'ingrate doit périr. Le voyage de Milford t'en procurera l'occasion ; je lui mande de s'y rendre. Si tu balances ; si ta pitié t'empêche de frapper, je te regarde comme complice de sa honte ; & comme aussi infidelle à ton maître, qu'elle l'est à son mari.

POSTHUMUS.

PISANIO.

Après qu'Imogene a lû.

Helas, s'il faut qu'elle périsse,
L'excès de sa douleur suffit pour son suplice.
Et toi, que dans leur sein ont conçu les enfers,
Monstre dont le poison infecte l'univers,
Dont la langue perfide, aussi lâche que promte,
Des humains innocens fait circuler la honte,
Fatale calomnie ! à quoi m'expose-tu ?
Te verra-t'on toujours attaquer la vertu ?
Il n'est donc point d'azile à l'abri de ta rage ?
Jusques dans le tombeau, tu portes ton ravage ;
Les morts & les vivans, les Rois & les Sujets,
De ta sourde fureur éprouvent les effets....
Ah, revivez Madame....

IMOGENE.

Il me nomme infidelle !

Et ce crime a dicté ma sentence mortelle...
Quel est ce crime, hélas ! & quel en est l'objet ?
Est-ce d'avoir brûlé du feu le plus parfait ?
Est-ce d'avoir nourri de fiel & d'amertume
Un cœur, que nuit & jour son absence consume ?
D'avoir tout oublié, pour être toute à lui ?...

PISANIO.

O Ciel....

IMOGENE.

Si l'innocent trouve en vous quelqu'apui,
Soutenez-moi, grands Dieux ! .... Ah je commence à croire
Tout ce que Jachimo m'a dit contre ta gloire,
Volage Posthumus ! l'absence, & mon malheur,
Ont aidé les enfers à me ravir ton cœur !
Pour affranchir ce cœur d'un éternel suplice,
Si tu te sens ingrat, il faut que je périsse :
On hait bientôt l'objet qu'on rougit de trahir,
Et qui cesse d'aimer, n'est pas loin de haïr. —
Toujours sûrs du triomphe, en séduisant nos ames,
Les sermens des ingrats sont la perte des femmes !

PISANIO.

Daignez du moins m'entendre....

IMOGENE.

Eh, que me diras-tu ?
Le vice, de tous tems a trompé la vertu :
Obeis à ton maître ; immole sa victime ;
Son exemple manquoit, pour anoblir ce crime !
Sois-lui fidelle, toi. Frape, voilà mon sein...
Tu trembles ?... Tien, reçois ce poignard de ma main ;
Perce ce triste cœur, victime d'un volage.
Acheve, ne crains pas d'y trouver son image ;
Sa noire trahison vient de l'en effacer,
Et le desespoir seul a pû la remplacer.

PISANIO.

Ma main avec horreur rejette cet office...

IMOGENE.

Tu le dois à ton maître... acheve mon suplice ;
Frape Pisanio ! sans la crainte des Dieux,
Mon bras t'épargneroit ce devoir odieux.
J'offre à ton glaive un cœur fidéle & sans défense !
Rends du moins témoignage à mon obéissance....
Que mon époux..... attends : ceci peut arrêter

L'effort du coup mortel que tu vas me porter * . . . .

Infidéles témoins qu'enfanta l'imposture,
Ne souillés plus un cœur dont la flame étoit pure !
Hélas, sur ces garants, qui risquera sa foi,
Poura peut-être un jour se souvenir de moi !...
Et toi, qui de mon sort es aujourd'hui l'arbitre !
A qui, mon amour seul a pû donner ce titre ;
Toi, pour qui j'ai trahi mon pere & mon devoir ;
Pour qui, de plus d'un Roi, j'ai pû tromper l'espoir :
Tu sentiras un jour, qu'une si belle flâme
S'allume rarement dans le cœur d'une femme !
Cruel ! en expirant, je gémis des transports
Où te pourront livrer de trop justes remords !
Adieu ! je meurs à toi ! . . . . quel obstacle t'arrête ? **
Ami, tu peux fraper, & la victime est prête !...

PISANIO.

Qui moi, grands Dieux ? que j'ose attenter à vos jours ? . . . . .

* *Elle tire de son sein un paquet de lettres de son mari.*

** *A Pisanio.*

Que ne puis-je, des miens, en allonger le cours!....
Malheureuse Princesse, adorable Imogene!
Regardez-moi plutôt partager votre peine!
Me croyez-vous un cœur dans le crime endurci?....

IMOGENE.

Qu'entends-je, & pourquoi donc m'as-tu conduite ici?
Pourquoi sur un espoir que je croyois sincere,
Oses-tu m'arracher de la Cour de mon Pere?
Pourquoi, m'attire-tu dans ces sauvages lieux?
Quel est donc ton dessein?....

Pisanio assure la Princesse qu'il n'a pensé qu'à lui sauver la vie, en la tirant de la Cour, où quelqu'autre auroit pû servir le ressentiment de son mari, qui a sans doute été indisposé contre elle par quelque Seigneur Romain. Il veut que Posthumus la croye morte; & pour l'en convaincre, il se propose de lui en envoyer quelque sanglant témoignage.... Imogene consent à tout, & n'est embarassée que d'un azile. Pisanio lui conseille de se cacher sous des habits d'homme, qu'il a apportés, & de s'embarquer pour l'Italie, avec l'Ambassadeur Romain qui doit arriver le lendemain à *Milford*. Il prétend, qu'elle sera plus en sureté à Rome que partout ailleurs, & plus à portée de veiller sur les démarches

de son mari. Il combat les répugnances de la Princesse par tant de raisons, qu'elle se détermine enfin à ce déguisement, & à se présenter à *Lucius*, dont l'extrême probité est généralement connuë. Pisanio la quitte, pour retourner à la Cour, de crainte qu'une plus longue absence ne le fasse soupçonner d'avoir enlevé la Princesse. Il lui laisse, en partant, le prétendu antidote dont la Reine lui a fait présent, en exhortant Imogene à s'en servir comme d'un spécifique contre les maux dont elle pourra être atteinte, pendant le voyage qu'elle va entreprendre...... Imogene se retire dans le fond du bois, pour se déguiser; & Pisanio la quitte en la recommandant aux Dieux.

SCENE V.

Le Théâtre représente le Palais de Cymbeline.

LE ROI. LA REINE. CLOTEN. LUCIUS. *Suite.*

Lucius prend congé de Cymbeline, & lui demande une escorte jusqu'au port de *Milford*. On la lui accorde. *Il part.*

Cymbeline donne ses ordres pour les préparatifs de la guerre, parce qu'il prévoit que

les Légions Romaines, qui sont dans les Gaules, ne tarderont pas à passer la mer, pour le venir attaquer.... il demande ensuite des nouvelles de sa fille, qu'il s'étonne de n'avoir point vuë depuis deux jours, & il ordonne qu'on l'appelle. La Reine dit qu'Imogene vit en solitaire depuis le départ de Posthumus, & qu'il faut attendre que le tems la console. Elle supplie le Roi de ne point maltraiter cette Princesse, dont la douceur & la sensibilité méritent de grands ménagemens.

On vient apprendre au Roi, que l'appartement d'Imogene est fermé, & qu'on ne sçait qu'en croire. Ce Prince y vole; & la Reine dit à Cloten de le suivre.

Elle soupçonne Pisanio, qu'elle n'a point vu depuis quelques jours. Cependant elle se rappelle la drogue qu'elle lui a donnée, & elle croit que l'usage qu'il en a pu faire est peut-être la cause de son absence. Quant à Imogene, la Reine s'embarasse peu qu'elle soit morte, ou qu'elle ait pris la fuite pour aller rejoindre Posthumus: le trépas de cette Princesse, ou son deshonneur, assurent également la Couronne à Cloten.

Il rentre, & dit à sa mere que la Princesse a pris la fuite, que le Roi est furieux, & que personne n'ose l'approcher.... » Plaise » aux Dieux, (dit la Reine en sortant) que » cette nuit l'exempte des peines du lende- » main!

Cloten fait un court monologue, dans lequel il dit qu'il aime Imogene, parce qu'elle a tous les charmes & toutes les vertus de son

ſexe, dans un degré ſupérieur : mais qu'il la hait en même tems, parce qu'elle lui a préféré Poſthumus, &c.

SCENE VI.

CLOTEN. PISANIO.

CLoten employe les menaces les plus vives & les plus dures, pour ſçavoir de Piſanio ce qu'Imogene eſt devenuë. Ce domeſtique lui donne un papier qui contient, dit-il, tout ce qu'il ſçait touchant cette fuite. Cloten preſſe Piſanio de s'attacher à lui, & d'abandonner le ſervice de Poſthumus. Il lui fait les promeſſes les plus ſéduiſantes. Piſanio feint de ſe rendre ; & pour preuve de ſa bonne foi, il conſent de donner à Cloten un des habits de ſon Maître, que l'autre lui demandoit avec inſtance.... Tandis que Piſanio eſt ſorti pour aller chercher cet habillement, Cloten ſe propoſe d'aller à *Milford* ; de tuer Poſthumus ; de ſe préſenter à Imogene ſous les habits de ſon mari ; & de ſe venger d'elle, en la ramenant à la Cour de ſon Pere &c.

Piſanio revient. Cloten lui ordonne de porter les habits dans ſon appartement, & de garder un ſilence inviolable ſur ce qui vient de ſe paſſer entre eux. Ce Prince ſort, dans le deſſein de partir pour *Milford*. Piſanio reſte ſeul, pour faire entendre aux ſpectateurs qu'il trompe Cloten, & qu'Imogene eſt à l'abri de ſes pourſuites.

SCENE VII.

Le Théâtre répréſente la Forêt, & la Caverne, qu'on a déja vûës à la Scene troiſiéme.

IMOGENE, *ſous un habit d'homme.*

J'Eprouve maintenant, par ma laſſitude, que la vie de l'homme eſt laborieuſe, & que les deux nuits que j'ai paſſées dans ces déſerts auroient épuiſé mes forces, ſi le courage m'avoit abandonné ! hélas, j'appercevois *Milford*, du haut de la montagne où Piſanio m'avoit conduite... O Jupiter ! pourquoi les lieux où les infortunés eſpérent du ſoulagement, ſemblent-ils s'éloigner toujours d'eux ? .... Cher Poſthumus, je penſe à toi ! j'oublie ma faim, je ſuis moins fatiguée !... Mais que vois-je ? * approchons, & ſuivons ce ſentier... Dieux ! c'eſt la caverne de quelque Sauvage..... Oſerais-je appeller.... Non : La terreur

* Elle apperçoit la Caverne.

m'éteint la voix.... Cependant la faim donne de l'audace aux plus timides, tandis que l'abondance affoiblit les héros... Essayons : le besoin est sans doute le pere du courage... qui est là ? Si tu es homme, parle.... point de réponse ? ... Entrons.... Ne négligeons pourtant pas le secours que je puis tirer de mon épée. Si mon Ennemi en craint la vûe, autant que je la crains moi-même, je n'ai rien à redouter. O Ciel ! daigne ne m'offrir qu'un pareil adversaire ! ... *

Bellarius revient de la chasse avec les deux jeunes Princes. Il annonce que *Polydore* ** est le héros de la fête. Il se dispose à le servir, conjointement avec *Cadwal.* *** La faim qui les presse, les engage à aller chercher quelques viandes froides dans la caverne, en attendant que le gibier qu'ils viennent de tuer soit apprêté....

BELLARIUS, *appercevant Imogene.*

Arrêtez, mes enfans... Dieux ! Si je ne le voyois pas mangeant nos tristes restes, je croirois voir en lui quelqu'immortel !

* *Elle entre dans la Caverne.*
** *Guidérius.*
*** *Arviragus.*

GUIDERIUS.

Que voyez-vous, Seigneur ?

BELLARIUS.

Ah c'eſt ſans doute un ange ! ou du moins ſa beauté égale la leur..,.. Approchez, mes fils. Voyez l'image de la Divinité ſous les traits d'un jeune homme !

IMOGENE, *ſortant de la Caverne.*

Hélas, ayez pitié de moi ! La ſeule néceſſité m'a fait pénétrer dans ces lieux. Si j'y avois trouvé quelqu'un, mon deſſein étoit de demander, ou d'acheter ce que j'ai oſé y prendre.... Je ne ſuis point voleur : j'en atteſte votre or ; il eſt encore diſperſé ſur la terre.... Tenez ; ajoutez-y le mien, pour payer mon repas. C'eſt le moins que je doive à ceux qui m'ont racheté la vie ! Je vous le deſtinois, en partant d'ici.....

GUIDERIUS.

De l'or ! à nous, jeune homme ?

ARVIRAGUS.

Puiſſent tous ces vils métaux retourner plutôt en argile ! . . . . Ce ne ſont point les plus riches idoles, qui reçoivent les vœux des ames innocentes.

IMOGENE.

Je vous vois irrités contre moi!.... Hélas, sçachez du moins, si mon crime mérite la mort, que je périssois si je ne l'avois pas commis !

BELLARIUS.

Où portes-tu tes pas ?

IMOGENE.

Au port de Milford.

BELLARIUS.

Quel est ton nom ?

IMOGENE.

On me nomme *fidéle.* J'allois joindre un parent qui s'embarque à Milford, pour passer en Italie, lorsque pressé par la faim, j'ai osé....

BELLARIUS.

Rassure-toi, mon fils, tu as rencontré des humains. Ne juge point de nous sur les apparences, & sois le bien venu.

La nuit approche : suis-nous. Tu seras mieux traité que tu n'osois l'espérer ; & si nous ne pouvons t'arrêter plus longtems, nous te regretterons..... Embrassez-le, mes fils.

GUIDERIUS, *à Imogene.*

Trop aimable étranger ; Si ton dé-

guiſement me cachoit une femme; mon reſpect ſcelleroit l'hommage de mon amitié . . . . qui que tu ſois, je te l'offre. . . .

ARVIRAGUS.

Enfin je trouve un homme : je m'ennuirai moins ; il ſera mon ami ! . . . Oui, tu ſeras pour moi un ſecond frere ; que cet embraſſement t'en ſoit le gage : après une longue abſence, il n'en recevroit pas de plus tendre . . . . Ah, calme tes frayeurs, puiſque nous t'aimons.

IMOGENE.

Vous m'aimez ? hélas, j'avois des freres . . . . . Plût aux Dieux que leur deſtin n'eût pas été ſi longtems inconnu ! . . . Volage * Poſthumus, tu m'aurois peut-être moins aimée ! . . .

BELLARIUS.

Il eſt agité de quelqu'ennemi ſecret.

GUIDERIUS.

Que ne puis-je l'en diſtraire !

ARVIRAGUS.

Que ne puis-je le partager !

* A part.

BEL-

BELLARIUS.

Ecoutez, mes enfans*...

IMOGENE, *à part.*

Quels Grands du monde réduits dans cet état, livrés à eux-mêmes ; quel homme vertueux ; méprisant la grandeur, & le vain encens de la multitude, pouroit se comparer à ces deux aimables mortels ! ... Ah, puisque mon époux n'est plus digne de moi, je ne désire plus rien que de vivre avec eux .... Pourquoi faut-il, hélas, que mon sexe.....

BELLARIUS.

Cela sera, mes fils ... Allons préparer notre festin. Entrez, cher ami**: Tout discours est trop long, lorsque la faim se fait sentir. Quand nous aurons soupé, vous nous raconterez ce que vous voudrez de votre histoire ; soyez certain d'avance, qu'elle nous intéressera beaucoup.

* Il parle à l'oreille des deux Princes.

** *A Imogene.*

SCENE VIII.

La Scene est à Rome.

N. B. *Cette Scène est apocryphe, suivant M. Pope.*

CE sont deux Senateurs Romains, & les Tribuns, qui déclarent la volonté de l'Empereur concernant la guerre qu'on va faire aux Pannoniens, aux Dalmatiens, & aux Bretons révoltés. Lucius est nommé Proconsul, & les ordres sont donnés pour assembler l'armée qu'il doit commander.

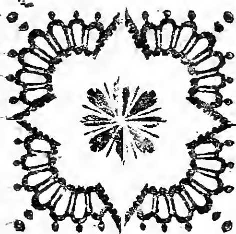
SCENE IX.

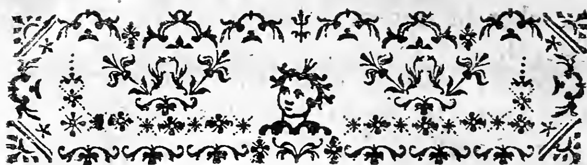
Le Théâtre représente le Palais de Cymbeline.

LE Roi paroît avec quelques Courtisans, & Pisanio. Il est inquiet de la maladie de la Reine, causée par l'absence de son fils Cloten, qui est disparu. Il regrette sa fille; & la guerre dont Rome le menace est encor un malheur qui le chagrine..... Il menace Pisanio des tourmens les plus cruels, s'il s'obstine

à cacher la retraite d'Imogene. Ce domestique est inébranlable, & remet sa vie entre les mains du Roi, qui n'en peut rien tirer de satisfaisant. On dit à Cymbeline, que les Légions Romaines des Gaules sont débarquées dans son Royaume. Il sort pour assembler son Conseil, afin de pourvoir à sa défense.

Pisanio reste seul, & s'étonne de n'avoir pas de nouvelles de Posthumus, depuis qu'il lui a mandé la mort d'Imogene; il est encore plus surpris de n'en pas recevoir de cette Princesse qui avoit promis de lui écrire souvent; & il craint tout de Cloten. Tous ces évenemens le troublent, ainsi que la guerre qui va désoler son païs. Mais en se proposant d'être fidéle à son maître, à la Princesse, & à son Roi, il se remet aux Dieux du dénouement de la piéce.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente une Forêt.

CLOTEN paroît seul, couvert d'un des habits de Posthumus ; il espere de le rencontrer bientôt, ainsi qu'Imogene. Son projet est de tuer l'un, de surprendre l'autre, & de la punir de ses mépris. Il se propose ensuite, de la renvoyer à la Cour de son Pere ; & d'obtenir le pardon de son crime par le crédit & l'empire de la Reine sur l'esprit du Roi.... Il entre dans le bois, l'épée à la main, après avoir attaché son cheval à un arbre.



SCENE II.

BELLARIUS, GUIDERIUS, ARVIRAGUS, & IMOGENE, *sortent de la caverne.*

BELLARIUS, *à Imogene.*

Tu me parois indisposé, rentre, mon ami : dès que la chasse sera finie, tu nous reverras.

ARVIRAGUS.

Demeure, mon cher frere ; & daigne me permettre un nom si doux !

IMOGENE.

Il devroit être commun à tous les hommes ; mais l'argile qui les compose, quoique formée de la même poussiere, s'attribue des degrés de supériorité proportionnés aux postes où l'aveugle fortune les place.... Mais je sens en effet que je suis indisposé....

GUIDERIUS.

Allez chasser, vous autres. Je ne le quitte point.

IMOGENE.

On peut être indiſpoſé, ſans être véritablement malade. Je ne reſſemble point à ces voluptueux & timides Citoyens qui ſe croyent morts, avant d'avoir ſenti le mal. N'interrompez donc point pour moi vos exercices journaliers : L'infraction des uſages entraîne ſouvent des ſuites dangereuſes. Votre préſence ne me guérira point ; & la compagnie ne ſoulagera pas un malheureux, qui ſe croit à charge à la ſociété. Laiſſez-moi ſeul, je vous en prie ! la maladie n'eſt point déſeſperée quand on la ſent, & qu'on en raiſonne . . . . . laiſſez-moi donc, de grace : je n'ai rien à emporter d'ici, que moi-même . . . . . je ſçaurai ſupporter ma miſére, en expirant ſans murmurer.

GUIDERIUS.

Je t'aime, cher ami ! . . . mon pere même ne m'eſt pas plus cher que toi !.. que ne puis-je ? . . .

BELLARIUS.

Qu'entens-je . . . . Ah, que dis-tu, mon fils ? . . . .

ARVIRAGUS, *à Bellarius.*

Si mon frere eſt coupable en te parlant ainſi, je partage ſon crime. J'ignore d'où procéde le penchant qui m'attache à cet Inconnu : Mais quelle qu'en ſoit la cauſe, je la chéris & j'en fais gloire.... ne nous as-tu pas parlé mille fois toi-même de ces coups de ſympatie qui étonnent la raiſon ? ...Tu vas en voir un éclatant exemple. Je ſuis ſincére ; tu m'aimes tel ?... Eh bien, ſi la mort même me demandoit l'un de vous d'eux, ce n'eſt pas lui que mon cœur nommeroit.

BELLARIUS, *à part.*

O ſuprême intelligence ! ô nature, j'admire avec tranſport ta nobleſſe & & ta grandeur ! je ne ſuis point leur pere ; ils l'ignorent : ils me le font pourtant ſentir. Et cette préference, en faveur d'un Inconnu, m'étonne & me confond ! ... Mes fils, * il eſt neuf heures ; partons.

ARVIRAGUS.

Adieu, mon frere !

*Haut.

IMOGENE.

Je fais des vœux pour tes plaisirs.

ARVIRAGUS.

Et moi, pour ta santé ! ..... Allons, Seigneur.

IMOGENE, *à part.*

Quelle humanité, quelle candeur!... que vous m'en imposiez, infidéles Courtisans, en m'insinuant que la Cour seule pouvoit offrir des humains raisonnables ! .... je sens pourtant que mon cœur s'affoiblit autant que mes maux augmentent..... Essayons les vertus du remede de Pisanio. *

GUIDERIUS, *à part.*

Je n'ose résister à sa volonté ?.... Tout ** ce que j'ai pû tirer de lui, c'est qu'il est bien né, mais malheureux, & qu'il est persecuté sans être coupable.

ARVIRAGUS.

Il m'en a dit autant, avec promesse de m'en apprendre davantage dans la suite.

BELLARIUS.

Aux champs, mes fils, allons....

* Elle boit.

** Haut, *à Arviragus.*

Toi, mon ami, rentre, & tâche de reposer en attendant notre retour.

Imogene rentre. Les deux jeunes Princes continuent de faire l'éloge de leur nouveau compagnon, qu'ils ont peine à quitter. Bellarius les excite de nouveau à partir.

SCENE III.

Les mêmes Acteurs. CLOTEN *paroît dans le fond du Théâtre.*

CLOTEN, *à part.*

QUoi je ne trouverai point ces perfides Fuyards ? ... Pisanio m'en imposoit sans doute ; & je succombe de lassitude....

BELLARIUS.

Des Fuyards, dit-il ? .... est-ce de nous qu'il parle ? ... je crois le reconnoître.... je crains quelqu'embuche... Oui, c'est Cloten, c'est le fils de la Reine ; & les années que j'ai passées sans le voir n'ont point effacé ses traits de ma mémoire. .... Il nous traiteroit en proscrits : fuyons.

GUIDERIUS.

Il eſt ſeul, pourquoi le craindre ?... tâchez, avec mon frere, de découvrir le reſte de ſa Suite, & laiſſez-moi le ſoin de l'obſerver. ....*

CLOTEN, *à Guiderius.*

Arrêtez ; pourquoi me fuir ? qui êtes-vous ? quelques vils Montagnards ſans doute.... Eſclave, parle : quel es-tu ?

GUIDERIUS.

Eſclave ?... ſi jamais je le fus, c'eſt depuis que mon bras tarde à répondre à ton inſolence.

CLOTEN.

Mépriſable mortel, connois ton maître ; céde ; ou reçois le prix de tes forfaits.

GUIDERIUS.

De mes forfaits ? qui peut s'en plaindre ? ... Toi ? qui donc es-tu ? ... ton bras eſt-il plus nerveux que le mien ? Ton cœur eſt-il plus magnanime ?.....je conviens que ta voix eſt plus forte : mais la langue eſt toujours ce qu'un lâche a de plus redoutable.....!

* Bellarius & Arviragus ſortent.

Dis-moi donc de quel droit espére-tu m'asservir ?

CLOTEN.

Tremble, scélérat : tu vois Cloten.

GUIDERIUS.

Cloten ? qu'a donc ce nom de si redoutable ?

CLOTEN.

Tu connoîtras bientôt, par ma vengeance, que le fils de la Reine n'aura pas été offensé impunément.

GUIDERIUS.

Si telle est ta naissance, j'en suis fâché : tout en toi la dément.

CLOTEN.

Quoi, tu ne frémis point?

GUIDERIUS.

Je ne crains que celui qui m'inspire du respect, le sage ; je respecte peu l'insensé : je le méprise.

CLOTEN.

Tombe donc sous mes coups ...... *

* Ils sortent en combattant.



SCENE IV.

BELLARIUS, & ARVIRAGUS *rentrent.*

ILs n'ont rencontré perſonne. Bellarius eſt pourtant ſûr d'avoir reconnu Cloten ; & Arviragus craint que ſon frere n'ait eu quelque different avec lui pendant leur abſence. Guiderius vient les rejoindre. Il a tué Cloten, à qui il a coupé la tête. Bellarius en eſt effrayé, à cauſe des ſuites que cette mort peut entraîner. Guiderius ſort, pour aller jetter le corps de Cloten dans la mer. Arviragus approuve ce que ſon frere a fait : il envie même ſa gloire ; & il ſort pour aller voir Imogene, dont la maladie l'inquiete. Bellarius fait un monologue, dans lequel il admire encore les ſentimens que la nature ſeule inſpire aux deux jeunes Princes ; & où il exprime la crainte qu'il reſſent des nouveaux malheurs dont la mort de Cloten les menace tous.

Guiderius rentre. Il vient de jetter le corps de Cloten du haut d'un rocher ſur le rivage. On entend tout-à-coup une muſique extraordinaire. Bellarius en eſt d'autant plus frapé que cet inſtrument ne peut être touché que par Arviragus, qui vient de le quitter dans le moment..... » hélas (dit Guiderius) depuis » la mort de ma mere nous n'avons point en-

» tendu de si lugubres sons ! que nous annon-
» cent-ils ? quel peut en être l'objet ? . . . .

SCENE V.

Les mêmes Acteurs. ARVIRAGUS *paroît, portant* IMOGENE *dans ses bras.*

ILS déplorent tendrement la perte de cette Princesse, qu'ils prennent toujours pour un homme . . . . Arviragus dit, qu'il l'a trouvé mort dans la Caverne, où il le croyoit endormi.

Les deux Princes se déterminent enfin à inhumer Imogene auprès d'*Eriphile* (épouse de Bellarius) & à réperer dans les obséques, les mêmes Chants funébres qu'ils avoient faits pour elle. Bellarius leur représente, que Cloten ne doit pas être privé de la sépulture ; que s'il s'est montré leur ennemi, il n'en étoit pas moins fils de la Reine ; que sa mort a expié l'offense qu'il leur a faite ; & qu'un ennemi mort doit toujours être respectable. Aprés

Nota. *Je regrette sincérement de n'avoir point trouvé d'équivalents dans notre langue, pour rendre tout le patétique & le naturel des expressions de cette Scene. Je l'aurois dégradée en la traitant médiocrement.*

cette leçon, à laquelle les deux Princes se rendent, il sort pour aller chercher le corps de Cloten, au cas que la mer ne l'ait pas encore emporté.

Dès qu'il est parti, ils commencent la cérémonie des funérailles d'Imogene, en jettant des fleurs sur son corps, & en récitant cette Chanson dialoguée.

CHANT FUNEBRE.

GUIDERIUS.

Ne crains plus l'ardeur du Soleil,
Ni des hyvers l'affreux ravage :
Rien ne troublera ton sommeil,
La mort de tous soins te dégage.
Jeunes & vieux, Bergers & Rois,
Naissent pour tomber sous ses loix !

ARVIRAGUS.

Exempt de crainte & d'espérance,
Des humains tu braves l'orgueil ;
Et la disette, & l'abondance,
Sont égales dans le cercueil.
Tout ce qu'éclaire ta lumiere,
Soleil ! n'est que vaine poussiere.

GUIDERIUS.

Ne crains plus le feu des éclairs.

ARVIRAGUS.

Envain pour toi, la foudre gronde;

GUIDERIUS.

Rien n'altere ta paix profonde.

ARVIRAGUS.

Que t'importe cet Univers?

GUIDERIUS.

O mort! tout ce qui respire;
Est soumis à ton empire.

ENSEMBLE.

Respectez ce sacré tombeau,
Charmes affreux, noirs maléfices;
Que la Terre, le Ciel & l'Eau,
Pour lui soient à jamais propices;
Et que les siécles à venir,
En chérissent le souvenir.

Bellarius revient avec le corps de Cloten. On le place à côté de celui d'imogene. On les couvre d'herbes, & de fleurs.



SCENE VI.

IMOGENE, *seule.*

ELle se réveille par degrez du sommeil létargique, dans lequel la liqueur de Pisanio l'avoit plongée. Elle se rappelle confusément tout ce qui lui est arrivé depuis deux jours, & s'imagine que c'est un songe... En se relevant, elle apperçoit un corps sans tête, à côté d'elle ; mais rien n'égale sa surprise & sa douleur, en reconnoissant les habits de Posthumus. C'est son mari qui est massacré ! elle n'en doute pas, & c'est Cloten qu'elle accuse de ce forfait. Pisanio même lui devient suspect. Il a pû être d'intelligence avec Cloten, pour la perdre dans l'esprit de son mari, & les lettres qu'elle a vû, ont sans doute été fabriquées par l'imposture.... Elle cherche partout la tête de son cher Posthumus, & maudit mille fois la drogue que Pisanio lui a donnée ; les effets qu'elle en a ressentis, lui confirment la perfidie de ce domestique..... Epuisée enfin, par les transports de sa douleur, elle tombe évanouie sur le corps de Cloten.



SCENE VII.

LUCIUS, *Général Romain, paroît avec plusieurs Officiers, & un Devin.*

LUcius est arrivé au port de *Milford*, où les légions des Gaules ont débarqué par ses ordres. On lui apprend, qu'il lui vient un renfort composé de Noblesse Romaine, sous les ordres de Jachimo.... Il consulte le devin sur le succès de son entreprise contre les Bretons. Cet homme lui raconte une vision, qu'il a eu la nuit derniere, & dont il augure un succès favorable pour les Romains. Lucius l'interrompt tout à coup, en voyant le corps sanglant de Cloten, & celui d'Imogene qu'il croit aussi sans vie. On apperçoit bientôt qu'elle n'est qu'évanouie ; on la fait revenir ; & Lucius qui la prend pour un domestique du défunt, l'interroge sur ce qui a causé la mort de son maître. Imogene, profitant de l'erreur de Lucius, dit qu'elle appartenoit en effet à ce Seigneur, l'un des plus puissans parmi les Bretons, qui a éte attaqué & tué par des Brigands qui infestent ces montagnes. Elle gémit du sort de son maître ; & Lucius, attendri par ses pleurs & par sa fidélité, lui propose de la prendre à son service. Elle y consent, pourvû qu'il lui permette d'enterrer auparavant le corps de son prétendu maître. Lucius donne

ordre à ses gens d'aider *fidéle* (Imogene conserve toujours ce nom) à achever ce pieux office.... Cela fait, on s'en va.

SCENE VIII.

BELLARIUS, GUIDERIUS, ARVIRAGUS.

GUIDERIUS.

SEigneur, le bruit des armes retentit ici de toutes parts.

BELLARIUS.

Cherchons à l'éviter.

ARVIRAGUS.

Eh Seigneur, l'homme n'est-il pas fait pour agir ? & qu'est-ce qu'une vie dépouillée de toute espéce d'évenemens ?

GUIDERIUS.

Quel est donc notre espoir, en nous cachant ?... Serons-nous plus recommandables aux yeux des Romains, qu'à ceux des Bretons ? Les uns & les autres n'auront-ils pas droit de

nous regarder comme de Barbares Montagnards, inutiles & dangereux poids de la Terre ? Nous croiront-ils dignes de vivre ?

BELLARIUS.

Retirons-nous, mes fils, sur le sommet de ces montagnes ; nous y serons en sureté. L'espoir de servir notre Roi nous est interdit ; la mort de Cloten est trop récente ; notre air rustique & sauvage exciteroit la curiosité ; nous parlerons sans doute ; & le moindre soupçon nous exposeroit à des tortures, qui en nous arrachant ce fatal secret, seroient suivies des plus cruels suplices.

GUIDERIUS.

Ah, la crainte d'un péril si douteux, dans un tems où la Patrie a besoin de nos bras, n'est pas plus digne de celui qui la fait paroître, que de ceux à qui on en fait part.

ARVIRAGUS.

Les Bretons, uniquement occupés à se défendre contre un ennemi formidable, ont-ils assez de tems à perdre pour interroger tous ceux qui viennent les secourir ?

BELLARIUS.

Mais je ſerai connu dans l'armée ....
N'ai-je pas reconnu Cloten, que je n'avois vû que dans ſon enfance? ...
Que dis-je? Ce Roi que vous voulez ſervir, n'a-t'il point perdu, par ſon injuſtice, tous les droits qu'il avoit ſur mon zéle, & ſur mon amitié? Ne m'a-t'il pas exilé, quoiqu'innocent? & mon exil ne vous a-t'il pas privé de l'éducation duë à votre naiſſance?...
Enfans trop malheureux d'un plus infortuné pere! étiez-vous nés pour ſentir, en ſortant du berceau, toutes les miſeres qu'entraîne la pauvreté?

GUIDERIUS.

Cet état, il eſt vrai, eſt tout au plus préférable au néant... Mais puiſque nous exiſtons, manifeſtons notre eſtre: menez-nous à l'armée; qu'on ſçache que nous vivons... Quant à vous, une ſi longue abſence a dû vous effacer de la mémoire des hommes, & ſurtout de celle des Courtiſans.

ARVIRAGUS.

Par ce brillant Soleil, mon parti eſt

pris : Je pars... Je rougis trop, de n'avoir jamais vû mes mains teintes que du ſang des timides animaux ; de n'avoir jamais preſſé d'autres flancs, que ceux d'un courſier indompté, auſſi peu fait au ſervice de l'homme, que j'étois peu capable de l'aſſervir à mes volontés.... Divin Soleil ! je te le jure encore : j'ai rougis mille fois d'avoir joui ſi long-tems de tes ſacrés rayons, ſans m'en être rendu digne.

GUIDERIUS.

Cher frere, je te ſuis .... Si vous êtes mon pere, Béniſſez-moi, & laiſſez-moi partir. Si je ſuis né pour perir, ſous les coups des Romains, je remplirai mon ſort.

ARVIRAGUS.

Cher frere, je penſe comme toi.

BELLARIUS.

Puiſque nul frein ne vous arrête ; puiſque la vie a pour vous ſi peu de charmes ; puis-je chérir encor la mienne ?.... Vous le voulez ? partons, mes fils ; votre ſort ſera le mien : ſi vous mourez, je meurs.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente un champ, qui sépare les Armées Romaines & Bretonnes.

POSTHUMUS, *tenant à la main un mouchoir ensanglanté.*

Temoin triste & sanglant des effets de ma rage,
Monument de ma honte, étendart du carnage!
D'où vient que ton aspect m'attriste, & m'interdit?
Puis-je désavouer la main qui te teignit?...
O vous, dont l'hymenée a consacré les chaînes,

Si vos ſens renfermoient des ames inhumaines,
Que de jeunes beautés, moins coupables que vous,
Veroit-on chaque jour expirer ſous vos coups?
Et toi, dont ma fureur ſçut enflamer le zéle,
Cruel Piſanio! tu me fus trop fidéle:
Seul auteur des remords dont mon crime eſt ſuivi,
En m'obéiſſant moins, tu m'aurois mieux ſervi.
Dieux! Si tonnant ainſi ſur ma premiere offenſe,
Vous aviez dans mon ſang éteint votre vengeance,
Vous m'euſſiez épargné l'horreur de mes regrets;
Et peut-être Imogene eût pleuré ſes forfaits!..
Ah, ſi prompt à punir, votre couroux ſévére
Souvent ſemble annoncer un Juge plus qu'un Pere,
On ſe trompe ſans doute; & de tels châtimens,
Pour les moindres forfaits, préviennent les plus grands!...
Ciel! malheur aux mortels qu'épargne ta juſtice;

Ta lenteur leur prépare un plus affreux supplice ....

Posthumus annonce, en continuant son monologue, qu'il a été entraîné dans l'armée Romaine, pour combattre contre les Bretons : Il ne peut s'y résoudre. " C'est bien » assés (dit-il) d'avoir massacré leur Souve» raine ? ... Il se propose de fuir dans le camp de Cymbeline, sous l'habillement d'un Païsan, & de mourir au service de ce Monarque. Il offre sa mort à Imogene, en priant les Dieux de rassembler en lui la valeur de tous ses Ancêtres, & de la rendre funeste aux Romains.

Lucius, Jachimo, & l'Armée Romaine paroissent d'un côté ; l'Armée Bretonne paroît de l'autre. Posthumus suit la derniere, vétu en simple soldat. Toutes deux traversent le Théâtre, & sortent chacun d'un côté opposé. Bientôt après Jachimo, & Posthumus rentrent en se battant. Jachimo est vaincu & désarmé.

JACHIMO, *seul.*

Eh quoi, le poids du crime abbat-il le courage ?
Depuis que j'ai touché ce funeste rivage,
Ai-je

Ai-je perdu ma force ? & le Ciel irrité
Venge-t'il Imogene, & mon indignité ? . . .
Par qui suis-je vaincu, grands Dieux, puis-je le croire ? . . .
Un malheureux Soldat ? . . . Quelle tache à ma gloire ! . . .
Si les Chefs en valeur égalent les Soldats,
Romains, que cherchez-vous dans ces fatals Climats ?
Votre courage en vain conquit d'autres Royaumes :
Pour la premiere fois vous attaquez des hommes ! *

La Bataille continue; les Bretons fuient; & le Roi Cymbeline est pris . . . Bellarius, Guiderius & Arviragus arrivent à son secours. Posthumus les suit. Ils combattent, & délivrent le Roi, qu'ils emmenent avec eux.

Lucius passe au travers du Théâtre avec Iachimo, & Imogene. Il exhorte la Princesse à se sauver. La Bataille est perduë.

---

* Je sçais que la rime n'est pas fort réguliére : mais je n'en ai point trouvé qui rendissent mieux le sens de mon original.

SCENE II.

POSTHUMUS, UN SEIGNEUR BRETON.

POsthumus raconte à ce Seigneur, l'un des fuiards de l'Armée, de quelle maniere la Bataille, qui étoit perduë par les Bretons, vient d'être regagnée. Ce sont trois inconnus, qui ont arrêté les fuiards dans un étroit passage; qui les ont forcés de retourner au combat; & qui par des prodiges de valeur, après avoir enfoncé les Romains, ont sauvé le Roi de leurs fers, & remporté une victoire complette.....

Après ce récit, Posthumus raille vivement le Seigneur Breton sur sa fuite, & trouve par-là le moyen de s'en défaire.

POSTHUMUS, *seul.*

Quelle honte! un Guerrier, un des Chefs de la Nation, ose sur le Champ de Bataille même, demander des nouvelles du combat à un misérable Soldat!.... combien de ses semblables ont aujourd'hui sacrifié leur honneur au soin de leur vie, & n'ont peut-être pas moins perdu l'un & l'autre? Et moi, malheureux, qui cher-

chois par tout la mort, qui la voyois, qui l'entendois par tout, je n'ai pû rencontrer ses traits !.... Eh quoi, ce monstre insatiable, ce subtil, & dangereux Protée, qu'on trouve tous les jours dans les boissons les plus délicieuses, dans les lits les plus voluptueux, dans les discours emmielés des traîtres, fuit un infortuné dans un combat ?.... les Guerriers sont-ils les moindres ministres de ce cruel Vautour ?..... mon désespoir sçaura partout le rencontrer. Je ne suis plus Breton, je redeviens Romain ; & le ressentiment des premiers me promet une mort certaine. L'un & l'autre parti m'est égal : ma vie est ma rançon ; & mon sang seul peut appaiser les mânes d'Imogene !....

Deux Officiers de l'Armée de Cymbeline arrêtent Posthumus, qui se dit Romain. Il les irrite par l'audace de ses réponses. Ils le conduisent au Roi, qui le remet entre les mains d'un Geolier.



SCENE III.

Le Théâtre représente une prison, dans laquelle on enferme Posthumus.

POSTHUMUS, *seul, regardant ses fers.*

Funestes instrumens de la captivité,
Vous devenez pour moi ceux de la liberté:
Vous m'annoncez la mort! .... plus heureux dans mes chaînes,
Qu'un infirme mortel, qu'environnent les peines,
Qu'abandonne l'espoir, qu'un frein sacré contraint:
J'invoque, & je chéris le reméde qu'il craint!
Mon corps chargé de fers, souffre moins que mon ame.
Ah, si du repentir la dévorante flâme
Peut la purifier de son iniquité,
Ciel! il me reste encor des droits sur ta bonté.....
Entens mes cris! L'enfant appaise ainsi son Pere;

Daigne être encor le mien, puiſque je ſuis ſincére,
Puiſque je vais ſubir un trépas deſiré,
Où je marche ſans crainte, où je me ſuis livré !
Que voudrois-tu de plus ? & que peut faire encore
Un mortel malheureux, qui te craint & t'adore ?....

Poſthumus continue ſa priére avec la même ardeur, & ſur le même ton, juſqu'à ce que ſon accablement le plonge dans le ſommeil.....*

---

* *Dans certaines Editions de Shakeſpeare, & même dans celle de M. Théobald, on voit ici une apparition du pere, de la mere, & des deux freres de Poſthumus, &c. mais M. Pope croit que cet Epiſode, qui allonge ſans néceſſité ce cinquiéme Acte, n'eſt pas de cet Auteur, & n'a été ajouté que pour amener un ſpectacle capable d'amuſer le peuple. J'ai crû pouvoir me diſpenſer de le rapporter, & avec d'autant moins de ſcrupule, que ces Scenes apocryphes ne contiennent rien d'intéreſſant.*

SCENE IV.

Le Théâtre représente la Tente de Cymbeline.

CYMBELINE. BELLARIUS. GUIDERIUS. ARVIRAGUS. PISANIO. *Courtisans & Suite du Roi.*

CYMBELINE.

APprochez-vous de moi, vous que les Dieux ont faits naître pour être les restaurateurs de ma gloire, & les soutiens de cet Empire !... il ne manque plus à ma joie, que de voir ce pauvre soldat inconnu dont les exploits ont étonné mes yeux : ce héros, qui n'offrant à l'ennemi qu'un estomach découvert, n'avoit d'autre bouclier que son courage ; & dont le bras terrible portoit partout la mort.... quoi, je le chercherois envain ?... qu'on ne se lasse point. Celui qui me l'amenera peut compter sur la fortune la plus brillante.

BELLARIUS.

Jamais tant de valeur ne fût cachée ſous de ſi foibles apparences !

PISANIO.

On l'a cherché vainement parmi les morts, & les vivans : ſes traces même ſont ignorées.

CYMBELINE.

Hélas ! je reſte donc chargé de ce que je lui dois.... Vous en profiterez vous autres, à qui je dois autant qu'à lui.... Mais que je ſcache du moins ſur qui vont tomber les effets de la reconnoiſſance la plus légitime. Parlez : qui êtes-vous ?

BELLARIUS.

Seigneur, nous ſommes Gentils-Hommes ; la *Cambrie* nous a vû naître : c'eſt toute notre Hiſtoire. Nous ne pourions, ſans bleſſer la modeſtie, ou la vérité, en dire davantage. J'ajouterai ſeulement, que nos actions ne nous ont jamais fait rougir.

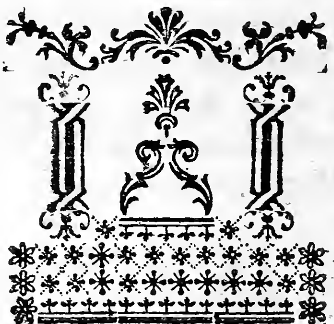
CYMBELINE.

Fléchiſſez le genou.... Votre Roi vous fait Chevaliers. Soyez à l'avenir mes amis, & mes compagnons d'armes. Vous recevrez bientôt les ti-

tres & les dignités que je dois à vos vertus.

Le Médecin, & les femmes de la Reine, viennent apprendre à Cymbeline que cette Princesse est morte dans les horreurs du désespoir, après avoir confessé publiquement tous ses crimes. Elle haïssoit le Roi, qu'elle n'avoit épousé qu'à cause de sa Couronne ; Imogene lui étoit odieuse ; sans sa fuite, elle l'auroit fait périr par le poison ; & elle en préparoit autant à son mari, dès qu'elle auroit pû parvenir à lui faire reconnoître Cloten pour Héritier du Trône : mais la perte de ce fils chéri, ayant renversé tous ses projets, le désespoir l'a conduite au tombeau.

Cymbeline frémit à ce récit, qu'il ne croit qu'après avoir interrogé les femmes de la Reine. Il pleure le sort de sa fille, en priant le Ciel de lui être favorable.



SCENE V.

Les mêmes Acteurs. LUCIUS, JACHIMO, *& les Prisonniers Romains, sont amenés devant le Roi.* IMOGENE *est à leur suite ; &* POSTHUMUS *paroît le dernier.*

CYMBELINE.

Tu ne viens plus sans doute, Lucius, pour me demander un tribut honteux ? nos Bretons, quoiqu'il leur en ait coûté, viennent de s'en affranchir. Mais le sang des Guerriers, victimes de la gloire de leur patrie, nous demande vengeance. Celui des prisonniers doit appaiser leurs mânes irrités. Vous m'entendez, Lucius : songez à vous y préparer.

LUCIUS.

N'abuse point, Seigneur, des faveurs de la fortune. Tu connois les hazards de la Guerre : eux seuls t'ont

rendu vainqueur. Si les Romains l'étoient, le ſang des vaincus ne ſouilleroit point leurs lauriers...... Mais puiſqu'un ſort fatal les ſoumet à payer leur rançon de leur ſang, il eſt prêt à couler. Un cœur vraiment Romain ne connoît ni la plainte, ni l'abaiſſement.. Songe pourtant qu'Auguſte vit, & qu'il eſt Empereur ! je n'en dirai pas plus ; & tu peux diſpoſer de moi.... mais j'oſerai te demander une grace. Ce jeune homme * eſt né ton ſujet : daigne fixer le prix de ſa rançon. Jamais maître n'eut un ſerviteur plus doux, plus vigilant, ni plus fidéle. Il n'a point combattu contre ſa patrie. Que ſa vertu te touche, & t'atendriſſe : tu me dois ſa vie ſi tu portes un cœur ſenſible. Après cela, diſpoſe de la mienne : je ſuis vaincu ; je ſçais mourir.

CYMBELINE, *regardant Imogene.*

Ces traits ne me ſont pas inconnus... Ils me ſont même familiers.... je te pardonne, & je te prens à mon ſervice.....j'ignore cependant pourquoi je te fais grace, & pourquoi tu me plais ?... n'importe, mon cœur

* Montrant Imogene.

s'émeut pour toi : vis, & aime ton nouveau maître. S'il te faut des bienfaits pour t'atacher à lui, tu peux dès à présent faire l'épreuve de mes bontés. Parle : je t'accorde tout ce qui peut te plaire. Tu peux même choisir parmi ces captifs celui que tu veux sauver.

IMOGENE.

Ah, Seigneur ! comment puis-je vous remercier ?

LUCIUS, *à Imogene.*

Je ne te préviens pas ; je vois ce que tu vas faire.

IMOGENE, *à Lucius, après avoir apperçu Posthumus.*

Hélas, Seigneur, vous vous trompez ! . . . ce que je viens de voir, (quoiqu'à mes yeux plus cruel que la mort) ôte tout à coup à mon cœur la liberté du choix ! . . .

LUCIUS.

Qu'entens-je ? l'ingrat m'abandonne . . . . . O jeunesse légére, doit-on compter sur toi ? . . . Mais je le vois chancelant, interdit ! . . . . quel objet l'a frapé ?

CYMBELINE, *à Imogene.*

Eh bien, qu'attens-tu ? parle, ne

crains rien : mon amitié, que chaque instant augmente, n'a rien à te refuser .... Celui que tu regardes, t'est-il connu ? t'est-il cher ? prononce, il te devra la vie.

IMOGENE.

Hélas, Seigneur : c'est un Romain, qui m'est mille fois plus cher que je ne puis vous l'être..... Il est né votre vassal, & peut-être vous touche-t-il encore de plus près.

CYMBELINE.

Les regards que tu jettes sur lui, excitent ma curiosité.

IMOGENE.

Vous sçaurez tout, Seigneur .... mais daignez m'entendre en particulier ? ....

CYMBELINE.

J'y consens .... quel est ton nom ?

IMOGENE.

On me nomme *Fidele*.

CYMBELINE.

Sois-le toujours pour moi : tu seras désormais mon Page .... viens je suis prêt à t'entendre .... *

* Le Roi & Imogene se promenent, dans le fond du Théatre.

BELLARIUS.

Ciel, que vois-je ? & quai-je entendu ? les morts ſortent-ils du tombeau ? .... *Fidele !* ....

ARVIRAGUS.

Jamais pareille reſſemblance n'a frapé mes yeux.... qu'en penſez-vous, mon frere ?

GUIDERIUS.

Ah, c'eſt lui-même ! ....

BELLARIUS.

Paix, mes enfans : il nous regarde ; nous pouvons nous tromper. . . ne nous auroit-il point parlé ? . . .

PISANIO, *à part.*

Grands Dieux, c'eſt ma Maîtreſſe !..

CYMBELINE *revient avec Imogene.*

Allons, prens place à mes côtés : parle . . . Et toi, * ſonge à répondre nettement, ou je jure par mon Sceptre que les tourmens les plus cruels arracheront bien-tôt la vérité de ta bouche.... Allons, parle-lui. **

IMOGENE *à Jachimo.*

Dis-moi d'abord, d'où tu tiens cette bague ?

POSTHUMUS, *à part.*

Hélas, quel interêt peut-il y prendre ?..

* A Jachimo. ** A Imogene.

CYMBELINE *à Jachimo.*

Eh-bien, répondras-tu ?

JACHIMO.

Si tu me vois balancer, toi ſeul en es la cauſe.

CYMBELINE.

Moi ?

JACHIMO.

Puiſque tu me forces à révéler un ſecret que mes remords cachoient encore, aprens donc que cette bague vient de Poſthumus, que tu as jadis banni injuſtement ; & que c'eſt par une trahiſon que j'en ſuis devenu poſſeſſeur... hélas ! oſerai-je en dire davantage ?....

CYMBELINE.

Achéve....

Jachimo fait un récit fort détaillé de la maniere dont il a trompé Poſthumus, & Imogene. Lorſqu'il eſt prêt à le finir, il reconnoît Poſthumus qui s'étoit approché pour l'entendre.. Ce malheureux Prince entre en fureur, & maudit mille fois Jachimo. Il s'accuſe lui-même au Roi, d'avoir été le meurtrier d'Imogene. Il demande la mort ; & dans ſon déſeſpoir, il frape cette Princeſſe qu'il ne reconnoit pas, & qui l'interrompoit : elle tombe évanouie.

PISANIO.

Ah, Seigneurs, ſecourez ma maîtreſſe & la vôtre! . . . O Poſthumus! O mon cher maître! . . . Ce n'eſt que de ce moment, que tu as tué ta chere Imogene! . . . .

CYMBELINE.

Ciel! veillai-je? . . .

POSTHUMUS.

Je chancelle, & mon corps ſuccombe ſous le poids des mouvemens qui l'agitent! . . .

IMOGENE *à Piſanio.*

Perfide, ôte-toi de mes yeux! ſouviens-toi du poiſon que tu m'as donné? . . . .

CYMBELINE.

C'eſt Imogene! C'eſt ma fille! je reconnois ſa voix . . . . .

PISANIO.

Ah, Madame, ceſſez de m'accuſer: Si la liqueur que je vous ai donnée étoit un poiſon, je l'ai reçûe de la Reine.... la barbare m'avoit trompé....

CORNELIUS.

Je puis juſtifier Piſanio, Madame: La Reine l'a trompé, mais je l'avois trompée elle-même; & au lieu de lui

donner les poiſons qu'elle me demandoit, elle n'a reçû de moi qu'une liqueur, dont l'effet, ſans être dangereux, arrêtoit pour un tems l'activité des reſſorts de la vie.

BELLARIUS.

Ah mes fils !...

GUIDERIUS.

Ah, mon cher *Fidele !*

IMOGENE *à Poſthumus.*

As-tu pû, cruel, ſoupçonner ton épouſe, & t'en ſéparer pour jamais ?

POSTHUMUS.

Digne fruit de mon amour ! viens te rejoindre à ton arbre, & n'en tombe jamais tant qu'il vivra !

CYMBELINE.

O ma fille ! O mes enfans ! accourez dans mes bras, retrouver un pere.*

BELLARIUS *à Guiderius & Arviragus.*

Vous aimiez tous deux *Fidele*, mes fils !.... je n'en ſuis plus étonné.

CYMBELINE *à Imogene.*

Les pleurs que je répans te ſont garants de ma tendreſſe.... je te la rends toute entiere, la Reine ne vit plus : j'i-

*Imogene ſe jette aux pieds de ſon pere.

gnore même ce que son fils est devenu.

PISANIO.

Je puis maintenant, Seigneur, vous dire la vérité. Après le départ de ma maîtresse, Cloten m'est venu menacer de la mort, si je refusois de lui apprendre le lieu de sa retraite. J'avois une lettre de Posthumus, par laquelle il mandoit à Imogene qu'elle le trouveroit au port de *Milford*. Je donnai la Lettre à Cloten, qui me força de lui prêter en même tems un des habits de mon maître, avec lequel il est parti, dans l'affreux dessein de faire périr le mari, & de ramener la femme..... ce qu'il est devenu je l'ignore.

GUIDERIUS.

Je finis son Histoire . . . . Je l'ai tué.

CYMBELINE.

T'en préservent les Dieux! ....

GUIDERIUS.

Je l'ai dit: je l'ai fait.

CYMBELINE.

Qu'entens-je ? .... J'en gémis pour toi. Il étoit Prince: ton aveu te condamne, & t'expose à la rigueur des Loix. Malheureux, tu es mort! .....

BELLARIUS.

Arrête, Cymbeline! .... Celui que tu condamnes, est plus noble que Cloten, & aussi noble que toi. Ordondonne qu'il soit libre : ses bras ne sont point faits pour l'esclavage.

CYMBELINE.

Prens garde, vieux soldat? ... ton audace abuse de la reconnoissance que je te dois. Crains d'allumer ma colére, en comparant mon sang à celui d'un avanturier inconnu.

BELLARIUS.

Je ne m'en dédis point.

CYMBELINE.

Eh bien, tu périras.

BELLARIUS.

Nous mourrons donc tous trois. Mais du moins, avant ma mort, je te ferai connoître que je te disois vrai .... Te souvient-il, ô Cymbeline, d'un de tes sujets, nommé Bellarius?

CYMBELINE.

Un malheureux banni? un traître? .... ..

BELLARIUS.

Oui, sans doute, un malheureux banni : mais il ne fut point traître.... Tu le vois.

CYMBELINE.

Dieux ! qu'on l'arrête ; qu'il périsse ! . . . . l'Univers entier ne pouroit le sauver.

BELLARIUS.

J'y consens. Mais du moins, avant ma mort, paye-moi la nouriture de tes fils.

CYMBELINE.

De mes fils ! . . . où sont-ils ? . . .

BELLARIUS, *montrant Guiderius & Arviragus.*

Les voilà.

CYMBELINE.

Qu'entens-je ! . . . . O Ciel ! . . . . Explique ce mistére ? . . . .

BELLARIUS.

J'étois innocent du crime dont tes flateurs m'avoient accusé. Le désespoir d'être puni, pour avoir été trop fidéle, m'inspira le désir de me vanger de toi, en te privant de ta postérité. Eriphile seconda mon dessein ; elle fut leur nourice ; & depuis vingt ans, je leur tiens lieu de pere... Juge si les sentimens que je leur ai donnés sont indignes de toi ? . . . . . prononce maintenant sur leur sort, & sur le mien.

CYMBELINE.

Tu pleures ! ... Ah que crains-tu ?... puis-je assez te récompenser ? Quoi.... je retrouverois mes fils ? . . . . . Quoi, je les verrois devant mes yeux ? ce seroient ces braves guerriers ?

BELLARIUS.

Il est aisé de t'en convaincre.

CYMBELINE.

Oui, sans doute. Guiderius, mon fils aîné, apporta en naissant une étoile sanguine derriere le col ?

BELLARIUS.

Reconnois ton sang, en voyant cette marque. . . . tous les deux sont à toi.

CYMBELINE.

Quel heureux Roi, quel heureux pere, vit jamais luire un jour plus fortuné ? mon cœur ne contient plus sa joie ! . . . . . Cher Bellarius ! O mes fils ! ô ma fille ! je meurs, & je renais dans ces tendres embrassemens !.... cependant, ma chére Imogene, cet heureux jour te coûte une couronne ?

IMOGENE.

Non, Seigneur : j'y gagne plutôt deux Empires. . . . Ah, mes aimables

freres, eussions-nous crû de nous revoir ainsi ? Ce nom de frere, m'étoit jadis bien doux: il l'est bien plus encore.

CYMBELINE.

Quoi, vous vous connoissiez ? ....

ARVIRAGUS.

Oui, Seigneur. C'est dans notre caverne, où le hazard l'avoit conduite, qu'elle a pris ce prétendu poison de la Reine, & que nous l'avions crû morte.

CYMBELINE.

Rare effet du hazard, & de la force du sang !.... quand pourrai-je entendre tout le détail d'une histoire aussi intéressante ?.... Comment, & où vous avez vêcu; comment ma fille se trouve au service de Lucius; le motif de sa séparation d'avec ses freres; comment elle les a rencontrés d'abord; pourquoi elle s'est sauvée de la Cour; ce qui vous a fait quitter vos forêts, pour venir à la guerre; & mille autres circonstances dépendantes de tant d'évenemens ?.... mais le tems, ni le lieu, ne me le permettent, pas.... Regardez Posthumus enyvré de la vuë d'Imogene ! Regardez-la jet-

ter les plus tendres regards ſur lui; ſur ſes freres, ſur Lucius, & ſur moi! Un nouveau Soleil ſemble éclairer ces lieux : tout en un inſtant vient d'y changer de face! .... Courons au Temple; que les autels fument de notre encens, & de nos ſacrifices. Et toi, Bellarius, ſois à jamais mon frere!.... Vous, captifs, ſoyez libres, partagez ma joie.

IMOGENE, *à Lucius.*

Seigneur, attendez tout déſormais de ma reconnoiſſance.

LUCIUS.

Je ſuis heureux, en vous voyant heureuſe!

CYMBELINE.

Il ne manque plus ici que le pauvre ſoldat, qui m'a ſi bien ſervi dans la Bataille.

POSTH.

Vous le voyez, Seigneur.... Jachimo que j'ai déſarmé, & que j'aurois pû tuer, peut en parler mieux qu'un autre.

JACH.

Je ſuis encor à ta merci!.... mon ame déchirée combattoit contre moi...

de grace, prens cette vie que je rougis de te devoir ? Tiens voilà ta bague, & le bracelet de la plus vertueuse femme de l'univers.

POSTH.

Léve-toi ! je ne veux d'autre avantage de ma victoire, que celui de te pardonner . . . vis, & sois plus sincere.

CYMBELINE.

Couronnons ce grand jour, par une heureuse paix . . . Lucius, quoique vainqueur, je veux bien acquiter le tribut, que je dois à César : la Reine seule m'en avoit empêché . . . que cette paix soit annoncée à mes sujets ; que les aigles Romaines se mêlent aux enseignes Bretonnes, en traversant la Ville de *Lud* pour aller au Temple du Grand *Jupiter*, & que les fêtes les plus brillantes soient le sceau de notre union, & de notre joie !

FIN.

JULES

JULES-CESAR,

TRAGÉDIE

DE

SHAKESPEARE.



PERSONNAGES.

JULES-CESAR.

OCTAVE-CESAR.

MARC-ANTOINE.

BRUTUS. CASSIUS. CASCA. CICERON. TREBONIUS. LIGARIUS. DECIUS-BRUTUS. CIMBER. CINNA. FLAVIUS. MURELLUS.	Senateurs, conjurés contre César.

ARTEMIDORE, Aſtrologue.

MESSALA, TITINIUS,	Amis de Brutus, & de Caſſius.

CINNA, le Poëte.

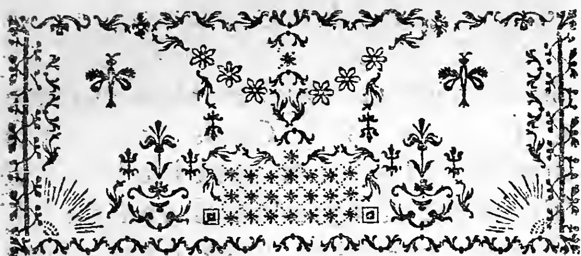
LUCIUS, Domeſtique de Brutus.

CALPURNIE, femme de Céſar.

PORCIE, femme de Brutus.

PLEBEIENS, GARDES, SUITE &c.

La Scene eſt à Rome, à Sardis, & dans les champs de Philipes.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente une Ruë de Rome.

FLAVIUS. MURELLUS.

CEs deux Tribuns, jaloux de la gloire de César, dont le triomphe se prépare, parcourent les ruës de Rome, dans le dessein d'empêcher le peuple de s'assembler & d'augmenter la pompe de cette Fête. Quelques artisans * plus entêtés, & plus curieux que les autres, paroissent ne se rendre qu'avec peine aux ordres des Tribuns, qui leur parlent ainsi :

* *Un Charpentier entr'autres, & un Savetier.*

MURELLUS.

Quel est donc, Plebeiens, le motif de votre joie?... Quelles richesses votre Cesar apporte-t'il? Quels Rois captifs attachés à son Char vont illustrer son Triomphe?... Qu'admirez-vous en lui, stupides que vous êtes? Avez-vous donc oublié Pompée, ou ne l'avez-vous point connu?... O Peuple ingrat! combien de fois n'avez-vous point monté sur le faîte de nos maisons, de nos Temples, & de nos tours, pour jouir de sa vuë? Combien de fois, courant à sa rencontre, avec vos enfans dans vos bras, n'avez-vous pas fait retentir les airs de vos acclamations, & de ses louanges? Jamais le Tibre, fidele écho de vos chants de victoire, en a-t'il repeté de plus fréquens, & de plus sinceres?... Et pour qui donc quittez-vous aujourd'hui vos travaux? Pour qui vous vêtez-vous de vos habillemens les plus riches? Pour qui ces fleurs, dont vous jonchez les rues? Est-ce pour cacher le sang de Pompée qui les baigne encore, & pour applaudir aux forfaits de son boureau?... Fuiez, malheureux! Ren-

trez dans vos maisons. Couvrez-y vos têtes de cendre ! & songez à calmer les Dieux, que votre ingratitude irrite, & fait tonner sur nous ? ... *

Les Tribuns contens de l'effet de leur harangue, vont en faire autant dans les autres quartiers de Rome, où ils se proposent d'arracher les images de César, & de renverser ses trophées. Tout ce qui peut fraper les yeux du peuple, & disposer son cœur en faveur de ce Héros, leur paroît trop dangereux pour être épargné.

* *Le peuple se retire.*

SCENE II.

CESAR *se préparant au triomphe, avec* ANTOINE. CALPURNIE, PORCIE, DECIUS-BRUTUS, CASSIUS, CASCA, *un* ASTROLOGUE. *Et à leur suite*, MURELLUS, & FLAVIUS.

CEsar appelle Calpurnie. Il la prie de se placer de maniere que le Char d'Antoine puisse la toucher en passant ** .... On

** Les Romains croyoient qu'une femme stérile devenoit féconde, si elle étoit touchée par le Char d'un Triomphateur allant au Capitole, par la voie sacrée.

entend une voix dans la foule, qui appelle César à plusieurs reprises. César fait approcher cet homme, qui lui dit de se défier des *Ides de Mars.* Il le traite de visionnaire, & continuë sa marche.

SCENE III.

BRUTUS. CASSIUS.

CASSIUS.

Voulez-vous voir toute la cérémonie ?

BRUTUS.

Moi ? non.

CASSIUS.

Si je vous en priois ? ...

BRUTUS.

Ces sortes de fêtes m'ennuient. Elles pouroient m'amuser, si je ressemblois à Antoine, & si j'avois sa legereté. Mais je ne veux pas vous gêner, cher Cassius : Je vous quitte.

CASSIUS.

Je vous observe depuis quelque tems, Brutus ; & je ne vois plus dans vos yeux cet air de candeur & de confiance auquel vous m'aviez accou-

tumé ! .... Vous devenez trop froid ; & trop reſervé avec vos amis.

BRUTUS.

Vous vous trompez, cher Caſſius : Mes amis me ſont toujours chers ; mes regards ſombres ne tombent que ſur moi-même. J'ai, depuis peu, l'eſprit agité de differentes paſſions ; & mes chagrins particuliers influent peut-être ſur mon extérieur. Mais, aux Dieux ne plaiſe, que mes amis ſe reſſentent de la guerre inteſtine qui déchire le cœur du malheureux Brutus !

CASSIUS.

Ami, je me ſuis donc trompé ; & cette mépriſe fatale a renfermé dans mon ſein des ſentimens & des idées dont j'ai craint de te faire part.... Dis-moi, Brutus, vois tu quelquefois ton viſage ?

BRUTUS.

Non. L'œil ſe voit-il lui-même, ſi ce n'eſt par la réflection de quelque matiére étrangére ? .... Que prétens-tu dire ?

CASSIUS.

Il eſt triſte pour toi, & plus en-

core pour nous, que Brutus manque d'un miroir fidéle : il y verroit ſans doute l'ombre de ſa grandeur qu'il ignore lui-même, & qui n'eſt cachée qu'à ſes yeux.... que de nobles Romains (excepté le Grand César) forment des vœux ſinceres, pour que Brutus apprenne enfin à ſe connoître !

BRUTUS.

Hélas, à quoi veux-tu m'expoſer ?...? Suis-je ſûr de trouver en moi, ce que tu prétends que j'y cherche ?

CASSIUS.

Daigne donc écouter ton ami : Il va t'apprendre à te connoître. Mes mœurs ne te ſont point ſuſpectes ; je ne ſuis point flateur : d'où naîtroit ta defiance ? ... *

BRUTUS.

O Ciel ! qu'entends-je ? ... César ſeroit-il Roi ?

CASSIUS.

Le choix t'affligeroit, puiſque tu parois le craindre.

* On entend des cris d'acclamation derriere le Théâtre.

BRUTUS.

Je l'avoue. J'aime pourtant Cesar!... Mais pourquoi me retenir ici ? qu'as-tu donc à me dire ? s'il s'agit du bien de la République, parle : Que la mort, & l'honneur paroissent dans tes yeux : Tu me verras braver l'une, en me livrant à l'autre.

CASSIUS.

Je retrouve Brutus!... Ecoute : C'est l'honneur seul qui te va parler.... j'ignore ce que tu penses de cette vie, & le sentiment du vulgaire à cet égard m'est encor plus indifferent ; mais quant à moi, cher ami, j'aime autant ne pas être, que de vivre soumis aux loix de mon égal. Nous sommes nés libres comme Cesar, nous avons eu la même éducation, & le froid des hyvers ne nous épouvante pas plus que lui... Un jour, que le Tibre en fureur, sembloit menacer nos murailles : Oserois-tu, me dit Cesar, affronter, comme moi le péril, de le traverser à la nage ?...... Il n'avoit point achevé son défi, que j'étois dans le fleuve. Il m'y suivit, je l'avoue, & ses bras nerveux sembloient

d'abord assujetir l'Onde mugissante: Mais ses forces cesserent bientôt de seconder son courage : il implora mon aide. Cet *Anchise* trouva en moi un nouvel *Enée ;* mon dos le porta sur la Rive ; & cet homme, que nous regardons aujourd'hui comme une Divinité, seroit mort depuis long-tems, si Cassius eût été moins généreux !... Que dis-je ? Ne l'ai-je pas vû, depuis, sur le bord du tombeau, lorsqu'il fut malade en Espagne ? N'ai-je pas été témoin de sa foiblesse ? N'ai-je pas vû ce Dieu moderne, tremblant & prêt à succomber sous le poids de ses infirmités ? .. Dieux immortels ! souffrirez-vous long-tems qu'une si foible créature usurpe l'encens & les honneurs qui ne sont dûs qu'à vous ? ...*

BRUTUS.

Encor des acclamations ! Encor des cris de joie ! .. Quels sont donc ces nouveaux honneurs ?

CASSIUS.

C'est un nouveau Colosse, qui prétend accabler l'Univers de son poids. Ce n'est plus que sous lui qu'il nous sera

* On entend de nouvelles acclamations.

permis de traîner une vie languissante ; & la mort seule poura fixer un terme à notre honte ! ... Les Romains autrefois étoient maîtres de leur sort : Cesar, pour eux, n'auroit été qu'un homme. Ils sont esclaves aujourd'hui ! Est-ce au destin qu'il faut s'en prendre ? Non, Brutus ; non cher ami, c'est à nous seuls ! ... *Brutus* ... *Cesar*... Qu'a donc ce dernier nom de plus formidable que l'autre ? Frape-t'il l'ame d'un son plus imposant ? Imprime-t'il plus de respect ? ... Quel est donc le fatal caractére qui rend Cesar si grand à nos yeux ? ... O honte de nos jours ! O Rome ! Qu'est devenue la vertu de nos Peres ? O murs sacrés ; Est-ce d'un seul mortel que vous tirez votre gloire ? Fûtes-vous élevés, pour garder un Tyran ? ... Jadis un autre Brutus sçut vous venger !

BRUTUS.

Arrête Cassius ... Ton amitié ne m'est point suspecte ; & je t'entends, Cesse de m'émouvoir ; je te dévoilerai bientôt mon ame. Le tems n'est pas encore arrivé. Nous nous reverrons bientôt, & tu trouveras ma ré-

ponſe digne de moi... En attendant, aprens du moins, que Brutus n'eſt point né pour ſervir.

CASSIUS.

Brutus, il me ſuffit Je rends graces aux Dieux, de ce que ma foible éloquence a pu échauffer le cœur de mon ami.

SCENE IV.

CESAR *traverſe le Théâtre, en Triomphe.*

BRUTUS. CASSIUS.

BRUTUS.

LA Cérémonie va finir: Ceſar retourne chez lui.

CASSIUS.

Arrêtons Caſca au paſſage; quand ſa mauvaiſe humeur ſera diſſipée, il nous rendra compte de tout ce qui vient de ſe paſſer.

BRUTUS.

J'y conſens... Mais que vois-je,

cher Cassius ? Regarde Cesar : Le chagrin est peint sur son visage; chaque pas semble épaissir les rides de son front ; ses flateurs ont l'air consterné ; Calpurnie pâlit ; & jamais le Capitole ne vit lancer, à Ciceron contredit, des regards plus enflamés.

CASSIUS.

Casca nous dévoilera bientôt tout ceci.

CESAR.

Antoine ? .... ne laissez approcher de moi que des hommes bien nouris, & d'une phisionomie riante. L'austére & maigre Cassius, me lance des regards qui me déplaisent. Il rêve trop. Ces sortes de caractéres atrabilaires sont toujours dangereux.

ANTOINE.

Ne le crains pas, Cesar : Il est aussi vertueux que noble.

CESAR.

Je ne l'appréhende pas, mais je voudrois qu'il eût plus d'embonpoint... Si j'étois susceptible de crainte, ce seroit le seul homme que je voudrois éviter. Il lit beaucoup ; il réfléchit encore plus ; & il étudie trop les hom-

mes. Son humeur eſt differente de la tienne, mon cher Antoine.

Caſſius n'aime ni la Muſique, ni les plaiſirs : Son front rarement ſe déride ; & lorſqu'il fait tant que de rire, il ſemble qu'il ſe moque de lui-même, & qu'il ſe le reproche comme une foibleſſe. Cette eſpéce d'hommes, en un mot, ne porte jamais un cœur ouvert ; leur caractere eſt toujours dangereux, & ne ſouffre qu'impatiemment un Supérieur. Quoiqu'il en ſoit, je t'indique plutôt ce qu'on peut craindre, que ce que je crains : Je rougirois, ſi je ceſſois d'être Ceſar.... Je veux pourtant que tu me diſes ſincérement ce que tu penſes de lui.

SCENE V.

BRUTUS. CASSIUS. CASCA.

CASCA, *à Brutus.*

VOus m'avez tiré par le manteau ?.... Qu'avez-vous à me dire ?

BRUTUS.

Dis-nous, cher Caſca, ce qui eſt arrivé; & la cauſe de la mauvaiſe humeur de Ceſar?

CASCA.

Pouvez-vous l'ignorer? N'avez-vous pas ſuivi le triomphe?

BRUTUS.

T'interrogerions-nous?

CASCA.

Eh bien, apprenez donc qu'on a préſenté une couronne à Ceſar; qu'il l'a rejettée, d'un ſigne de main; & que le peuple charmé de ſa modération, a fait retentir l'air de mille cris de joie. Cette comédie a été jouée à trois differentes repriſes: Antoine a toujours offert la couronne à Ceſar, Ceſar l'a toujours refuſée, & le peuple a toujours applaudi à ſon refus. Quoiqu'il en ſoit, Ceſar n'en étoit que plus piqué contre le peuple; & ſon dépit a été porté au point, qu'il a été ſuivi d'un évanouiſſement dangereux...

Caſca achéve d'inſtruire très-amplement Brutus & Caſſius de tout ce qui s'eſt paſſé en cette occaſion. Mais j'ai cru pouvoir abréger cette Scene, qui n'a plus rien d'intéreſſant, ni de né-

ceſſaire pour l'intelligence de la piéce. Brutus invite Caſca à dîner chez lui pour le lendemain. Dès que ce dernier eſt ſorti, Brutus ne peut s'empêcher de témoigner à Caſſius combien il eſt étonné de la férocité, & de la peſanteur de Caſca. Caſſius répond, qu'il n'en vaut que mieux pour l'exécution, & que cette ruſticité n'empêche pas Caſca d'être bon patriote, & plein du jugement.

Brutus ſort, en donnant rendez-vous chez lui à Caſſius. Caſſius reſte ſeul.

Il eſt charmé d'avoir ébranlé Brutus, parce-que ce Romain eſt aimé de Céſar, & qu'il a un accès libre auprès de lui.... Il ſe propoſe de faire écrire, dès la nuit même, pluſieurs billets, par différentes mains, dans leſquels il paroîtra que Rome n'a plus de reſſource que dans la vertu de Brutus, pour s'affranchir du joug de Céſar. Il veut faire jetter ces billets dans la Maiſon de Brutus; & il ſe flate d'achever, par ce moyen, d'aigrir & d'élever ſon ame.



SCENE VI.

On entend plusieurs coups de Tonnerre. CASCA *paroît, à la lueur des éclairs, l'épée à la main.* CICERON *paroît ensuite.*

CICERON.

BOn soir, Casca. Venez-vous de reconduire César ? .... Pourquoi donc vous vois-je tout essouflé ? Quel est cette terreur peinte dans vos regards ?

CASCA.

Quoi, les fondemens de la terre sont ébranlés, & Ciceron est tranquille ? ... J'ai vu d'horribles tempêtes, & l'Ocean furieux prêt à engloutir l'Univers : Mais je ne vis jamais le Ciel d'accord avec les autres Elemens, seconder leur fureur par un déluge de feu ! ... Ou les Dieux sont divisés entr'eux, mon cher Ciceron, ou les crimes des mortels ont enfin

forcé les Dieux à jurer leur ruine. Quels ſiniſtres objets viennent de fraper mes regards !

CICERON.

Quels ſont donc ces autres objets, capables d'éfrayer Caſca ?

CASCA.

J'ai vû la main d'un eſclave, élevée vers le Ciel, s'enflamer tout à coup & brûler comme une torche ardente, ſans qu'il en reſſentît la moindre douleur, ni que ſa main en fut offenſée ! ..... Un inſtant après (mon épée n'eſt pas rentrée depuis dans le foureau) paſſant auprès du Capitole, je ſuis tout à coup frapé d'un trait de lumiere, & j'apperçois un Lion terrible qui marche à mes côtés .... Plus loin, je vois, ſur un monceau de terre, un groupe de femmes glacées de frayeur, & dont l'aſpect hideux m'épouvante ! Des hommes affreux, diſent-elles, environnés de flammes, parcourent les ruës de Rome : Tout frémit, tout fuit, tout eſt confondu ! ...

CICERON.

Les hommes interprétent ſouvent de pareils évenemens conformément

à leurs idées, & cherchent toujours du mystére dans les choses qui n'en sont pas susceptibles... Cesar va-t'il demain au Capitole ?

CASCA.

Oui. Il a dit à Antoine, de vous en avertir.

CICERON.

Bonsoir Casca. Le tems n'invite pas à rester davantage dans la ruë.

CASCA.

Adieu.

SCENE VII.

CASSIUS. CASCA.

CASSIUS.

Qui est là ?

CASCA.

Un Romain... C'est toi Cassius ? ... Que dis-tu de cette nuit ?

CASSIUS.

Elle est belle, pour un honnête homme.

CASCA.

Qui peut voir, sans étonnement, le Ciel si courroucé ?

CASSIUS.

Ceux qui connoissent les crimes du monde... Quant à moi, j'ai affronté tranquillement toutes les horreurs de cette nuit, en parcourant les ruës de Rome. Cet estomach, que tu vois découvert, bravoit ainsi la foudre : & quand le Ciel, ouvrant son sein, vomissoit des torrens de feu, le mien étoit en butte à ses coups redoublés.

CASCA.

Pourquoi braver le Ciel ? ... L'homme n'est-il point fait pour craindre & respecter la colere des Dieux ? Leurs châtimens même, ne sont-ils pas un gage de leur amour pour les mortels ?

CASSIUS.

Tes sens sont engourdis, cher Casca ! Ces vives étincelles de grandeur, qu'exhale l'ame d'un vrai Romain, sont éteintes en toi, ou brillent sans effet.... Tu trembles, tu pâlis, & tes regards troublés n'expriment plus rien que la surprise & la

terreur. C'eſt le couroux des Dieux qui t'épouvante ; ce ſont des prodiges qui t'étonnent ! ... Mais ſi tu réfléchiſſois ; ſi ton ame innocente, affranchie des préjugés vulgaires, remontoit à la cauſe de ces évenemens, ils te fraperoient moins. Ces feux celeſtes, ces monſtres inconnus, ces tombeaux ouverts, & tous ces autres prodiges, qui paroiſſent à tes yeux renverſer le cours ordinaire de la nature, ne ſeroient pas plus ſurprenans, pour toi, que tout ce que tu as vu faire à un ſeul homme, à un mortel enfin, dont l'Eſtre n'eſt pas plus noble que le tien !.... La puiſſance du Ciel te frape; & celle d'un homme ne t'étonne pas ? Le couroux de l'un, qui t'avertit, t'effraie ; & les fers que l'autre te forge à tes yeux, te trouvent inſenſible & ſtupide ?.... Ouvre les yeux, Caſca ! Penſe ; & ceſſe de trembler.

CASCA.

Eſt-ce de Ceſar, que tu prétens parler ?

CASSIUS.

Et qu'importe de qui, dès que les Romains ont ceſſé d'être hommes !...

Nos bras ſont pourtant auſſi vigoureux que l'étoient ceux de nos Peres: mais leur ame a dégéneré: C'eſt celle de nos meres, qui nous anime aujourd'hui! Le joug que nous portons ſi lâchement, ne ſuffit-il pas pour t'en convaincre?

CASCA.

Dieux! ... Sçais-tu, que ce Ceſar doit être demain élû Roi par le Senat? Sçais-tu, qu'à la reſerve de l'Italie, ſon front par tout ailleurs doit paroître orné d'une Couronne?

CASSIUS.

Non: Mais je ſçais ce que peut ce poignard. * Caſſius ſeul doit briſer les fers de Caſſius. C'eſt par ce fer, juſtes Dieux, que vous rendez le foible redoutable aux plus forts! C'eſt par lui, que vous purgez la terre des Tyrans qui l'oppriment! ... Quelle tour inacceſſible, quels murs d'airain, quels dongeons, quelles chaînes l'induſtrie humaine peut-elle oppoſer à une ame mâle, que la vengeance inſpire, & conduit? Eſt-il quelques obſtacles, pour qui ne craint point la mort? ..

* Il le tire du foureau.

Si César est ton Roi, il ne sera jamais le mien, tant qu'un seul coup poura rompre mes chaînes.

CASCA.

Je le puis comme toi: chacun porte en son bras l'instrument de sa liberté.

CASSIUS.

Eh pourquoi donc César ose-t-il aspirer au Trône? pourquoi la tyrannie ose-t-elle éclater? .... c'est qu'il connoît ta foiblesse, mon cher Casca: c'est qu'il méprise les Romains. César n'est Tyran, que parce qu'il trouve partout des lâches. C'est un lion, qui n'est terrible, qu'autant qu'il se voit redouté.... Superbe Rome, qu'est devenuë ta splendeur? Les rayons de ta gloire étoient-ils destinés pour faire briller César seul?.. Mais que dis-je? ô douleur! dans quel abîme un transport dangereux va-t-il me plonger? Je parle peut-être à un de ses esclaves?.. Eh bien, je prévois ta réponse... Tu peux frapper: je t'attends.

CASCA.

Tu parles à Casca: il n'est point délateur..... Cassius, reçois ma main:

ſers, venge ta patrie. Tes pas ſeront toujours ſuivis des miens.

CASSIUS.

Je reçois ta promeſſe : elle vaut un ſerment.... Apprens maintenant, cher Caſca, que l'Elite de la Nobleſſe Romaine partage le danger de cette entrepriſe. On m'attend même, à ce moment, ſous le portique de *Pompée*. Cette nuit affreuſe favoriſe le ſecret de notre conference : profitons-en. *

CASCA, *à Caſſius*.

Arrête : cachons-nous; j'entens quelqu'un....

CASSIUS.

C'eſt Cinna : je le reconnois ; il eſt de nos amis.... Où cours-tu, Cinna ?

CINNA.

Je te cherchois.... qui eſt là ?... *Metellus Cimber ?* ....

CASSIUS.

Non, c'eſt Caſca, qui ſe joint à nous.

CINNA.

J'en ſuis charmé... quelle nuit, chers amis ! . . .

CASSIUS.

Ne ſuis-je pas attendu ?

* Cinna entre.

CINNA.

CINNA.

Oui, tu l'es.... O Caſſius ! que ne peux-tu gagner le noble Brutus ! ....

CASSIUS.

Tu ſeras ſatisfait. Prends ce papier, Cinna ; jette-le dans la Chaire du Préteur : Brutus l'y trouvera. Jette celui-ci ſur ſa fenêtre ; & cole cet autre à la ſtatuë du vieux Brutus. Viens enſuite nous rejoindre au Portique de Pompée, où nous t'atendrons tous. *

Viens, Caſca. Avant que le jour paroiſſe, nous irons chez Brutus. Encore cette tentative, il eſt à nous.

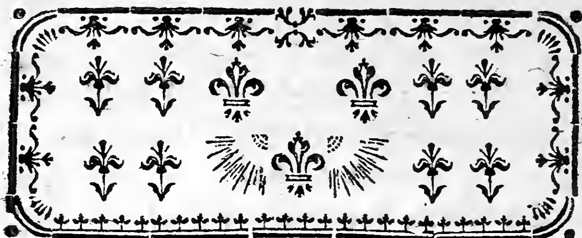
CASCA.

Tu as raiſon : il eſt aimé du peuple. Ce qu'on blâmeroit en nous, ſera toujours reſpectable en lui.

CASSIUS.

Tu penſes comme moi... Partons : il eſt minuit ſonné. Eveillons-le avant le jour, & ſois ſûr de lui.

* Cinna ſort.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente le Jardin de Brutus.

BRUTUS.

LUCIUS, éveille-toi? viens ... je ne puis discerner, par le cours des Etoiles, quelle heure il peut être maintenant.. Lucius? .... que n'ai-je le défaut de dormir aussi profondément! ..

LUCIUS.

Appellez-vous, Seigneur? ....

BRUTUS.

Porte de la lumiére dans mon cabinet; & viens m'avertir, lorsqu'elle y sera.

Seul.

Il faut que César meure .... non pas pour moi, mais pour la République : ai-je quelque sujet de le hair ? ... Il faut qu'il meure ! quel est son crime ? il voudroit être Roi !... Mais ce désir le rend-il coupable, dégrade-t-il son ame, avilit-il son caractére ? c'est ce qu'il faut examiner..... C'est dit-on la chaleur du Soleil qui fait éclore la vipére ? arrêtons-nous à cet objet .... Couronner César !... ne seroit-ce pas donner un dard au serpent ? ne seroit-ce pas nous exposer à sa piqûre mortelle ! le pouvoir d'agir impunément, n'est-il pas toujours dangereux ? sans doute : c'est l'écueil de l'homme..... Rendons pourtant justice à César ; je n'ai guére vû sa raison soumise aux premiers mouvemens de son cœur. Mais cela ne décide rien pour l'avenir .... Un jeune ambitieux, ne considére l'humilité, que comme un *escalier* qui méne à la fortune : il en franchit tous les degrés sans peine & sans dégoût apparent. Mais en a-t-il atteint le terme, il regarde avec mépris l'inf-

trument de ſa grandeur ; il dédaigne la terre ; & ſa tête ſuperbe eſt déjà dans les Cieux ! . . . Tel ſeroit Céſar. Il faut donc l'arrêter, & ce motif ſuffit pour juſtifier notre entrepriſe . . . . Ecraſons le Serpent, avant qu'il ſoit éclos.

LUCIUS.

Seigneur, vos ordres ſont executés . . . . Mais voici un papier que j'ai trouvé ſur votre fenêtre, & qui ſûrement n'y étoit pas hier.

BRUTUS.

Donne, & va te recoucher : il n'eſt pas jour encore . . . . Mais dis-moi : n'eſt-ce pas demain les *Ides de Mars ?*

LUCIUS.

Seigneur, je l'ignore.

BRUTUS.

Regarde le Calendrier, & reviens me le dire * . . . . Les ténébres ne ſont pas aſſez épaiſſes pour m'empêcher de lire : voyons ** . . . .

Brutus, tu dors ! . . . Eveille-toi, ſonge à ce que tu es ! . . . Veux-tu

* Lucius ſort.

** Il ouvre la lettre.

que Rome ?... Parle, frappe, punis !

Ces reproches sont justes : je le sens.... *Veux-tu que Rome ?...* Ah, je puis suppléer à ce qu'on n'ose dire ici ! *Veux-tu que Rome gémisse sous le joug d'un de ses Citoyens ? tes Ancêtres l'ont affranchie des fers de Tarquin : montre-toi digne d'eux .... Parle, frappe, punis !* ... Oui, Rome, je vais parler ! oui Rome, je vais frapper ! si ton salut dépend d'un homme, tu le tiendras de la main de Brutus ! ...

LUCIUS, *rentre.*

Seigneur, c'est aujourd'hui le quatorziéme jour du mois.

BRUTUS.

Tant mieux .... Mais on frappe ?... vois qui c'est * ... Depuis que Cassius m'a parlé de César, le sommeil n'a pû fermer mes yeux .... Que l'homme est foible ! faut-il que l'intervalle qui se rencontre entre la résolution d'un projet dangereux & son execution, ne soit jamais rempli que de songes sinistres, & de chiméres effrayantes ! ... faut-il qu'il frémisse

* Lucius sort.

à chaque instant à l'aspect des dangers qui se multiplient. Il les surmonte, il est vrai : mais son cœur, semblable à un Etat que déchire une guerre intestine, est-il moins accablé des divers mouvemens qui l'agitent encore ?...

LUCIUS, *rentre.*

Seigneur, Cassius demande à vous voir.

BRUTUS.

Est-il seul ?

LUCIUS.

Non Seigneur, sa suite est nombreuse.

BRUTUS.

Te sont-ils connus ?

LUCIUS.

Ils ont le bonnet enfoncé dans la tête, & le visage tellement couvert de leurs manteaux, que je n'ai pû reconnoître aucun d'eux.

BRUTUS.

Qu'ils entrent ... ce sont les Conjurés .... O conspiration, les ombres de la nuit même te trouvent timide, elles qui semblent rassurer tous les autres crimes ! quelle Caverne assez

obscure peut donc te dérober à la clarté du jour ? ah couvre ton visage du masque de la grandeur, & de la probité, sans quoi l'*Erébe* même n'est pas assez profond pour te cacher aux regards des mortels !

SCENE II.

BRUTUS. CASSIUS. CASCA. DECIUS. CINNA. METELLUS. TREBONIUS.

CASSIUS.

BOn jour, Brutus... n'avons-nous point troublé votre repos ?

BRUTUS.

Vous me trouvez debout ; le sommeil n'est plus fait pour moi. Vos compagnons me sont-ils connus ?

CASSIUS.

Oui : chacun d'eux vous honore. Chacun d'eux ne fait des vœux, que pour voir Brutus répondre à la haute idée que la noblesse Romaine a de

ſes vertus. Voilà Trebonius, Decius Brutus, Caſca, Cinna, & Metellus Cimber.

BRUTUS.

Ils ſont les bien venus.... Mais quelle affaire aſſez importante vous arrache au repos de la nuit?

CASSIUS, *à ſes compagnons.*

Lui dirai-je de quoi il s'agit?.... *

BRUTUS.

Amis, que chacun de vous me donne la main.

CASSIUS.

Jurons de nous être fidéles.

BRUTUS.

Non, Caſſius, point de ſermens. Si le danger de la République, ſi ce que nous ſouffrons, ſi ce nous craignons de ſouffrir encore, ne ſont pas des motifs ſuffiſans pour enflâmer nos ames: Rompons, dès à préſent, un pro-

---

* *Ils lui marquent, par un ſigne, qu'il peut parler. Pendant que Caſſius parle bas à Brutus, les Conjurés diſſertent ſur la partie de l'hémiſphére où le Soleil ſe léve.*

jet mal concerté ; que chacun se retire chez soi, & que la tirannie exerce son empire sur des Citoyens dignes de l'esclavage.... Mais si la crainte des opprobres est suffisante pour échauffer & ranimer les cœurs pusillanimes, pour endurcir celui des femmes mêmes : quels aiguillons, chers Citoyens, trouvez-vous plus pressans, & plus capables d'assurer à la fois la liberté de Rome & votre vengeance ? un vrai Romain connoît-il d'autre lien que celui de sa parole ? la probité qui s'engage, tient toujours sa promesse ; la mort seule peut l'en affranchir. Laissons les sermens aux p.... aux lâches, aux perfides, à la vieillesse, & aux ames que la honte ou la misére ont avilies ! que les courages douteux jurent de faire le mal : ils rempliront peut-être leur engagement..... Mais nous que l'honneur guide ; nous, dont la gloire & le salut de la Patrie arme aujourd'hui le bras : souillerons-nous tout ce qu'une telle entreprise a de noble, en nous assurant les uns des autres, par le honteux jeu des sermens ?...

CASSIUS.

Ne conviendroit-il pas de nous associer Ciceron ?

METELLUS.

Oui, sans doute : sa réputation, & ses cheveux blancs, peuvent beaucoup sur l'esprit du Peuple. On croira que sa tête dirige nos bras ; & la gravité de ce grand homme, dissipera les préjugés que notre jeunesse peut faire naître.

BRUTUS.

Gardez-vous de cet homme..... Un projet inventé par tout autre que lui, ne fut jamais de son goût.

CASSIUS.

N'y pensons donc plus.

DECIUS-BRUTUS.

Nous bornons-nous à César seul ?.....

CASSIUS.

Decius a raison : Antoine aime trop César ; il en est trop aimé... si nous l'épargnons, il peut nous perdre tous : Qu'il tombe avec son Idole !

BRUTUS.

Non, cher Cassius : on nous croiroit barbares. Frapons la tête, & respectons les membres ; Antoine n'est

qu'un foible membre de César. Soyons des Sacrificateurs, & non pas des Boureaux. Nous n'en voulons qu'à l'ame de César : ah, que n'est-il possible d'atteindre & de chasser cette âme dangereuse, sans percer le sein qui la récéle ! Mais hélas, ô malheureux César, il faut que ton sang coule !.... Tombe donc sous nos coups, non comme un ennemi, mais comme une victime ! non comme un criminel, mais comme une hostie digne des Dieux ! Respectons ses vertus en détestant ses défauts ; & que la haine ou l'animosité des Sacrificateurs ne deshonore point le sacrifice aux yeux des Assistans.... Pour Antoine, il n'y faut point penser : il sera moins à craindre que le bras de César, quand César ne sera plus.

CASSIUS.

Je crains pourtant que Cesar ne trouve en lui un vengeur !

BRUTUS.

Tu penses trop bien d'Antoine. Il peut aimer Cesar ; il peut mourir pour lui : C'est tout ce qu'il peut faire. Mais il est trop voluptueux, &

trop dissipé, pour être long-tems sensible ....

On entend sonner trois heures.

Amis, il est tems de vous retirer.

CASSIUS.

Il n'est pourtant pas sûr que Cesar sorte ce matin. Cet homme, jadis si ferme, devient superstitieux, & prête l'oreil aux bruits & aux erreurs populaires. Les prétendus prodiges de cette nuit, & les rêveries de ses Augures, peuvent le détourner de monter aujourd'hui au Capitole.

DECIUS.

Bannissez cette crainte. Si son voiage est arrêté, je vous réponds qu'il le fera : Je connois son foible, j'en sçaurai profiter. Cesar aime la flaterie : Mais il rougiroit qu'on s'en apperçût ... * Laissez-moi faire ; je sçais comment le prendre : Il ira au Capitole.

---

* *Je supprime ici quelques Vers, qui n'ajoutent rien au sens du discours de Decius.*

CASSIUS.

Nous nous y rendrons tous, à huit heures.

CINNA.

Que cela demeure arrêté; & que personne n'y manque.

METELLUS.

Caius Ligarius devroit être des nôtres. Cesar l'a maltraité pour avoir loué Pompée.... Comment l'avons-nous oublié?

BRUTUS.

J'ai quelque crédit sur son esprit; Envoiez-le-moi, cher Metellus: Je vous en réponds.

CASSIUS.

Le jour paroît, sortons. Adieu, Brutus! adieu, mes amis!... Dispersons-nous: mais songeons à notre engagement, & montrons-nous Romains.

BRUTUS.

Soyons maîtres de notre intérieur; craignons surtout que la sombre inquiétude n'altére, ou n'obscurcisse, les traits de notre visage!... Nous sommes enfans de Rome, soyons tranquilles. Adieu....

BRUTUS, *seul.*

Lucius ? . . . tu dors encore ! . . . eh bien, jouis des douceurs du sommeil : rien ne trouble ton ame, & tu goûtes en paix des plaisirs dont mille soins me privent !

SCENE III.

BRUTUS. PORCIE.

PORCIE.

AH, Seigneur, est-ce vous ?

BRUTUS.

Que veux-tu, chere Porcie ? pourquoi donc te lever avant l'aurore, & t'exposer ainsi au froid de la nuit ?

PORCIE.

Ce froid est-il moins dangereux pour toi ? . . . Hélas, quelle raison te déroba sitôt d'auprès de moi ? quelle funeste inquiétude, te fit hier quitter brusquement ton souper, pour te promener autour de la chambre, en poussant des soupirs, qui me perçoient

le cœur? quel étoit le motif de tant d'agitations?... En vain je te le demandai! tu ne me répondis que par un silence farouche, & tes yeux égarés ne tomboient sur moi qu'avec peine! j'osai insister; un mouvement d'impatience échappé malgré toi m'annonça que j'avois tout à redouter! ma tendresse allarmée ne craignit pourtant pas d'affronter ta colére: mais, Dieux, quel fruit en raportai-je? un injurieux signe de main, m'imposa silence, & me congédia! j'obéis, en soupirant, plus effrayée du malheur de te déplaire, que des marques de ton couroux!... Quel est donc ce chagrin, mon cher Brutus? quelle est cette peine assez vive, pour troubler ainsi tout à coup ton repos, & le mien: helas, si ces fatals effets agissoient aussi puissamment sur ta figure, que sur ton caractére, mes yeux reconnoîtroient à peine mon époux!... Parle donc, cher Brutus: ouvre-moi ton cœur, si tu chéris le mien!

BRUTUS.

Calme-toi..... mon corps seul est malade.

PORCIE.

Brutus est sage ; s'il étoit malade, il chercheroit à se guerir. Il ne braveroit pas (à demi nud) les mauvaises influences de la nuit, & le froid du matin... Non, Brutus, non cher époux ; ce n'est point ton corps, c'est ton ame qui souffre, & d'autant plus hélas, qu'elle cache ses maux !... Mais à qui les cache-t-elle ? à moi ! à un autre toi-même, à ton épouse ! quelle idée as-tu donc de sa vertu ?... C'est à tes pieds, cher époux, que je dois reclamer mes droits !.... par ces foibles attraits, qui jadis te furent chers ; par la sincérité de ces soupirs qui m'ont rendu sensible ; par ce nœud sacré, qui unit & confond nos ames, j'attends à tes genoux que tu m'ouvres la tienne !... Quels sont tes maux, Brutus ? quels sont ces inconnus, que le mistére & l'ombre de la nuit viennent d'introduire chez toi ?... Si tu m'aimes encore, songe à ta réponse.

BRUTUS.

Léve-toi, trop aimable Porcie !

PORCIE.

Ah, si j'étois encore à tes yeux ce qu'autrefois je fus, ta Porcie supplieroit-elle en vain ? ... Sois sincére, Brutus : l'hymen a-t-il exclu cette aimable confiance qui rendoit nos pensées les plus secrettes communes à tous les deux ? As-tu maintenant droit d'en avoir, que je n'aie plus celui de partager ? Ce nœud fatal a-t-il mis des bornes à ta tendresse ; & n'est-ce plus qu'avec restriction, que je suis encore toi-même ? Ton épouse est-elle moins que n'étoit ton amante ? Seroit-elle assez malheureuse pour avoir perdu ton estime ? N'est-elle plus que l'instrument de tes plaisirs ? *

BRUTUS.

Tu m'es toûjours la même, vertueuse Porcie ! toujours chere à mon cœur autant & plus encore que tu ne le fus jamais ! ...

Aussi chere en un mot que le fatal secret,
Dont ton Epoux gémit, & qu'il cache à regret.

* *Non verbum reddere verbo*. C'est ici le cas, ou jamais.

PORCIE.

Dieux, s'il en est ainsi, pourquoi me le caches-tu ? . . . je suis femme, il est vrai : mais femme de Brutus, & fille de Caton ! avec ces titres, & tant d'exemples de vertus, peux-tu ne pas me croire au-dessus de mon sexe ? peux-tu me croire incapable de garder ton secret ?... Oublies-tu, que j'ai déja surmonté la nature ? Oublies-tu enfin, cette blessure volontaire, qui a si hautement justifié la constance & la fermeté de ton épouse ? *

BRUTUS.

Puissiez-vous, justes Dieux, me rendre digne d'elle ! . . . . . mais quelqu'un vient.... laisse-moi, pour un instant : tu liras bientôt dans le fond de mon cœur ; tu partageras mon espoir & mes peines !..... Sors, te dis-je ? je vais te suivre.

---

* *Porcie s'étoit percé la cuisse, volontairement, pour prouver que la douleur & la crainte des tourmens n'étoient pas capables de l'ébranler.* Plutarque, Vie de Brutus.

PORCIE *sort.* LUCIUS *entre, avec* LIGARIUS.

LUCIUS, *à Brutus.*

Seigneur, c'est un homme malade qui demande à vous parler ?

BRUTUS.

Qu'il paroisse.... Ah c'est Ligarius : Metellus me l'envoie....

LIGARIUS.

Ma langue est foible, Brutus ! mais l'hommage de mon cœur ne l'est point.

BRUTUS.

Ah, quel tems as-tu choisi pour sortir ? Plût aux Dieux que tu fusses en santé !

LIGARIUS.

Si Brutus a quelqu'action honorable à me proposer, je suis guéri.

BRUTUS.

Tu aurois besoin de toutes tes forces, pour en entendre seulement la proposition.

LIGARIUS.

Par tous les Dieux que l'Univers adore, tu me revois guéri !... âme de Rome, brave Brutus ! illustre rejetton de nos liberateurs ! ta seule présence dissipe mes maux, & ranime mon

corps. . . . je me sens prêt à tout. Parle, que faut-il faire ?

BRUTUS.

Viens, suis-moi, je t'en instruirai.

LIGARIUS.

Ta voix me rend un nouvel être. Marche, Brutus : je te suis avec autant d'ardeur, que de confiance. C'est toi qui me conduis.

SCENE IV.

Le Théâtre représente le Palais de César.

Le Tonnerre gronde, & CESAR paroît, à travers les éclairs.

CESAR.

Quelle funeste nuit ! Le Ciel & la Terre se sont unis pour en troubler le repos. . . . . la tremblante Calpurnie s'est éveillée trois fois, en criant. *au secours, on poignarde César!* . . . . qui est là ? qu'on vienne ? . . .

UN DOMESTIQUE.

Seigneur ? . . . .

CESAR.

Dis aux Prêtres, d'offrir un ſacrifice aux Dieux ; & reviens au plûtôt m'en apprendre la réuſſite.

CALPURNIE, *entre.*

Quoi, Céſar prétend-il ſortir aujourd'hui ? non, cher époux, je n'y puis conſentir.

CESAR.

Il le faut, Madame. Les périls éloignés n'éfraierent jamais Céſar. Sa préſence les a toujours diſſipés.

CALPURNIE.

Je ne fus jamais crédule, ni ſuperſtitieuſe : Vous le ſçavez Seigneur ? Mais aujourd'hui vous me voyez trembler. Ce que nous avons vû, ce que j'apprens à chaque inſtant eſt ſi terrible, qu'il m'épouvante avec raiſon.... écoutez le rapport de votre Garde, & condamnez-moi !..... Deux Lions ſont nés cette nuit dans les ruës de Rome ! Les tombeaux ſe ſont ouverts ! Des Guerriers enflamés ont été vûs combattans dans les Cieux ; les airs ont retenti du bruit de leurs armes, les cris des mourans ont frapé nos oreilles ; & leur ſang eſt tombé ſur le

Capitole ! . . . O César ! ô cher époux, ces sinistres évenemens sont ils naturels ? & peut-on sans frémir en entendre le récit ?

CESAR.

Les décrets du destin sont irrévocables. Quel mortel peut les éluder ? César sortira donc. se flateroit-il que ces prodiges ne regardassent que lui ?

CALPURNIE.

Jamais cométe ne brilla pour un trépas vulgaire ; & le Ciel par ses feux n'annonce que la mort des Grands.

CESAR.

Un lâche, avant sa mort, l'a senti mille fois. Un grand cœur ne la sent, qu'au moment qu'il tombe. . . . Si César fut jamais étonné, c'est de ce que l'homme pût craindre un sort inévitable....* Que disent les Augures ?

LE DOMESTIQUE.

Ils voudroient, Seigneur, que vous ne sortissiez point aujourd'hui . . . . Ils ont en vain cherché le cœur de la victime qu'on vient d'offrir aux Dieux . . . .

* Le domestique rentre.

CESAR.

Le Ciel se rit de leur crédulité .... Cesar lui-même se trouveroit sans Cœur, si leur foiblesse l'empêchoit de sortir.

CALPURNIE.

Ah, Seigneur, cette fatale témérité dément votre sagesse !...... Au nom des Dieux, accordez-moi ce jour! ayez pitié de mes terreurs: que votre fermeté céde à mes craintes ! envoyez Antoine au Senat. Qu'il rejette votre absence, sur votre santé !... Je meurs à vos genoux, si vous me refusez cette grace !

CESAR.

Que me proposez-vous ? un mensonge ! à moi ? à César ? . . . Mais voici Decius ; & je vais vous satisfaire.



SCENE V.

Les mêmes Acteurs. DECIUS BRUTUS.

DECIUS.

LE Senat attend le grand César; & je viens pour le suivre.

CESAR.

Vous arrivez à propos .... saluez le Sénat de ma part. Dites-lui, non pas que je ne puis y aller, ce seroit un mensonge; encor moins, que je n'ose y aller, ç'en seroit un plus grand : dites-lui précisément, que Cesar n'y veut point aller. Je vous le recommande expressément.

CALPURNIE.

Cher Decius, dites plûtôt qu'il est malade !...

CESAR.

On mentiroit pour moi ?.... Après avoir signalé mon nom par tant de Victoires, craindrois-je de dire la vérité

vérité à de vieux Senateurs ? Decius, dites-leur, que telle eſt ma volonté.

DECIUS.

Permettez du moins, Seigneur, que je ſçache la cauſe ?...

CESAR.

La cauſe vous dis-je, eſt dans ma volonté : c'eſt au Senat à s'en ſatisfaire: que lui faut-il de plus ?... Quant à vous, Décius, je vous aime, & ce ſentiment ſeul m'engage à vous avouer, que je céde en cette occaſion au deſir de Calpurnie. Elle a rêvé, dit-elle, d'avoir vû ma Statuë diſtillant des fontaines de ſang, dans lequel tous mes amis venoient plonger leurs mains. Cette viſion l'inquiéte, & ſemble lui préſager ma chute. Ses larmes m'ont trouvé ſenſible : je céde à ſes inſtances.

DECIUS.

Seigneur, c'eſt mal interprêter un ſonge, qui n'annonce rien que de favorable. Ce ſang, dans lequel vos amis ſe baignoient les mains, ne peut ſignifier que la renaiſſance de la gloire Rome, dont nous ſerons redevables au ſang du grand Céſar.

CESAR.

J'adopte l'interprétation.

DECIUS.

Et je la confirme, en vous apprenant que le Senat vous destine aujourd'hui la Couronne..... Mais que dira-t-il, en apprenant que César la refuse ? Le sentiment actuel de cet auguste corps est-il invariable ? Remettra-t-on l'assemblée, jusqu'à ce qu'il plaise aux Dieux d'envoyer à la femme de César des songes plus flateurs ? Et la posterité ignorera-t-elle que César fût susceptible d'un ridicule effroi ?.... Pardonne-moi, César ! c'est un ami qui te parle ; & l'amitié ne sçut jamais flater.

CESAR.

Ami, tu me réveilles, & je rougis de ma foiblesse ! ...... Laissez-moi Calpurnie.... qu'on me donne ma robe ?... Je te suis, cher Decius.



SCENE VI.

Les mêmes Acteurs. BRUTUS, LIGARIUS, METELLUS, CASCA, TREBONIUS, CINNA, PUBLIUS.

CESAR.

BOn jour, mes amis ! ..... Quoi Brutus, déja levé ?.... Bon jour, Caſca... Caius Ligarius, la fiévre t'a fait beaucoup plus de mal, que Ceſar ne t'en a fait.... Quelle heure eſt-il ?

BRUTUS.

Huit heures paſſées.

CESAR.

Je dois beaucoup à vos attentions.... * Quoi, cher Antoine, déja debout, malgré les plaiſirs de la nuit?.. Qu'on prépare tout pour mon départ.. Bonjour, Cinna....Bonjour Metellus... Trebonius, j'ai à vous parler en par-

* Antoine paroît.

ticulier. Ne me quittez pas, de crainte que je ne l'oublie.

TREBONIUS, *à part.*

Je t'approcherai de si près, que tes amis auront lieu de me souhaiter plus loin.....

CESAR.

Entrons un instant, mes amis : goutons un doigt de mon vin ; & de là partons tous en bonne intelligence.

BRUTUS, *à part.*

Tu te trompes, César ! & le cœur de Brutus en souffre ! ....

SCENE VII.

Le Théâtre représente une Rue de Rome.

ARTEMIDORE, *lisant une lettre.*

César, crains Brutus, aye l'œil sur Cassius ; défie-toi de Casca, observe Cinna, ne crains pas Trebonius, sois en garde contre Metellus Cimber : songe que Decius Brutus te

hait, & que tu as offensé Caius Ligarius. Tous ces hommes n'ont qu'une même ame, & cette ame est conjurée contre César! Si tu crois n'être pas immortel, jette les yeux autour de toi : trop de sécurité t'expose. Que le Ciel te défende!

Ton ami ARTEMIDORE.

J'attendrai ici César au passage : je lui donnerai cette lettre.... mon cœur déplore le sort de la vertu, toujours victime de l'envie!... O César, si tu lis ce billet, tu vivras! si tu le rebute, le destin est d'intelligence avec les traîtres! *...

* Il sort.

SCENE VIII.

PORCIE. LUCIUS.

PORCIE.

De grace Lucius, cours au Sénat... pas de replique : vole!... eh bien, que ne pars-tu?

LUCIUS.

Madame, j'attens vos ordres.

PORCIE.

Pars, dis-je ? fusse déja de retour, quoique j'ignore pourquoi je t'y envoye ..... O Constance ! ne m'abandonne pas. Sois comme un mur d'airain, entre mon cœur & ma langue ! je pense en homme, mais je pourois agir en femme. Rien ne leur pese plus que de taire un secret ! ... * Quoi, tu n'es point parti ?

LUCIUS.

Madame, j'attens vos ordres ... ne s'agit-il que d'aller au Capitole, & de revenir ici ?

PORCIE.

Oui .... attens .... observe bien ton maître : il étoit malade en partant d'ici... vois ce que fait César... ; écoute ! que veut dire ce bruit ?

LUCIUS.

Je n'entens rien.

PORCIE.

Prête l'oreille ! ..... n'entens-tu pas quelque rumeur, du côté du Capitole ?

* A Lucius.

LUCIUS.

Non, Madame.

SCENE IX.

PORCIE, ARTEMIDORE, LUCIUS.

PORCIE.

D'Où viens-tu, mon ami ?

ARTEMIDORE.

De chez moi, Madame.

PORCIE.

Quelle heure est-il ?

ARTEMIDORE.

Madame, il est neuf heures.

PORCIE.

César est-il déja au Capitole ?

ARTEMIDORE.

Pas encore, Madame. Je vais l'attendre, pour le voir passer.

PORCIE.

As-tu quelque *requête* à lui présenter ?

ARTEMIDORE.

Oui, Madame. Si César est assez

ami de lui-même pour m'entendre, il s'en trouvera bien.

PORCIE.

Connois-tu quelqu'un, dont il ait à se défier ?

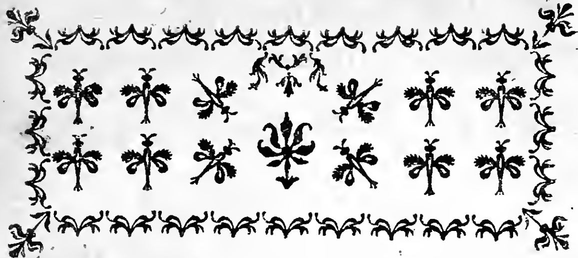
ARTEMIDORE.

Je ne connois que ce que je crains. Adieu, Madame .... * la rue est ici trop étroite. Un foible vieillard tel que moi ne pourroit sans péril percer la foule qui environne César. Cherchons un endroit plus spacieux. **

PORCIE.

Rentrons ... Grands Dieux, que la femme est foible ! .... O Brutus ! Brutus ! daigne le Ciel seconder ton entreprise.... Lucius ne m'a-t-il point pénétrée ? ne m'a-t-il point entendu ?.... Ami ***, je crains bien que César n'accorde pas à Brutus ce qu'il doit lui demander..... Ciel, je succombe ! .... Cours, cher Lucius ! dis à ton maître que je suis tranquille ; & reviens dans l'instant m'apporter de ses nouvelles.

* A part.
** Il sort.
*** A Lucius.



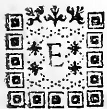
ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente le Capitole.

CÉSAR paſſe au bruit des fanfares, ſuivi de BRUTUS, CASSIUS, CASCA, DECIUS, METELLUS, TREBONIUS, CINNA, ANTOINE, LEPIDUS, ARTEMIDORE, POPILIUS, & d'un Devin.

CESAR, *au Devin.*



EH bien, les *Ides de Mars* ſont pourtant arrivées ?

LE DEVIN.

Elles ne ſont point paſſées.

ARTEMIDORE.

César, lis ce papier.

DECIUS, *à César.*

Seigneur, Trebonius vous prie de jetter les yeux sur ce *placet.*

ARTEMIDORE.

O César ! lis plûtôt le mien. Il s'agit de toi-même....

CESAR.

Il doit donc être le dernier objet de mon attention.

ARTEMIDORE.

Ah garde-toi de différer ! lis au plûtôt.....

CESAR, *regardant Artemidore.*

Cet homme est-il dans son bon sens ?

PUBLIUS, *écartant Artemidore.*

Retire-toi, n'embarasse pas la marche. Suis César au Capitole.

POPILIUS, *à Cassius.*

Je souhaite que votre entreprise réussisse aujourd'hui.

CASSIUS.

Quelle entreprise ?

POPILIUS.

Adieu.

BRUTUS, *à Cassius.*

Que dit Popilius ?

CASSIUS.

Il ſouhaite, dit-il, que notre entrepriſe réuſſiſſe.... je crains que nous ne ſoyons découverts !

BRUTUS.

Regarde : il aborde Céſar !....

CASSIUS.

Hâte-toi, cher Caſca : nous craignons d'être trahis !.... Brutus, que ferons-nous ?.... ſi nous ſommes vendus, il faut que Caſſius ou Céſar meure. Je me percerai plûtôt moi-même.

BRUTUS.

Raſſure-toi, Caſſius : Popilius ne parle point de nous. Son viſage riant, & la tranquilité de Céſar, m'en convainquent.

CASSIUS.

Trebonius joue bien ſon rôle. Regarde comme il amuſe Antoine, en l'écartant d'auprès de Céſar.

DECIUS.

Où eſt Metellus Cimber ? Il eſt tems qu'il préſente ſa Requête à Céſar.

BRUTUS.

Il s'en approche.... ſerrons-nous les uns contre les autres, pour le mieux ſeconder.

CINNA.

Casca, tu dois porter le premier coup . . . .

CESAR.

Amis, êtes-vous prêts? . . . . . Qu'a-t-on à proposer à César, & au Sénat, pour le bien de la République? Quels torts avons-nous à réparer.

METELLUS.

Très-grand, très-redouté, & très-puissant César, * Metellus Cimber ose à tes pieds attendre une grace! . . . .

CESAR.

Arrête Metellus. Ce ton suppliant, ces basses genufléxions peuvent flatter un homme ordinaire; elles peuvent l'émouvoir au point de changer ses résolutions; mais ne sois pas assez aveugle pour croire qu'elles ayent quelqu'empire sur l'ame de César: elle est inébranlable Ton frere est banni, par un Decret du Sénat. Si tu pries, si tu pleures, si tu supplies pour lui, je ne te connois plus & le mépris doit dicter ma réponse. . . Apprens que César n'a jamais, ni puni, ni pardonné sans cause.

* Il se jette à genoux.

METELLUS.

Hélas, n'eſt-il ici perſonne dont la voix plus puiſſante ſur le cœur de Céſar, daigne s'intéreſſer pour mon malheureux frere ?

BRUTUS.

C'eſt ſans flatterie, Céſar, que Brutus s'abaiſſe devant toi, pour te demander la grace de Publius Cimber!

CESAR.

Quoi Brutus même ! ...

CASSIUS.

Grace, grace Céſar ! Caſſius l'attend auſſi à tes pieds ! ...

CESAR.

Si je vous reſſemblois, vous auriez pû m'abattre. Mais Céſar eſt inébranlable, & vous me forcez de le prouver. Si c'eſt avec juſtice que Publius fut banni, c'eſt auſſi avec juſtice que Céſar vous refuſe ſon rapel. Qu'on ne m'en parle plus.

METELLUS.

O Céſar ! ...

CASCA.

Veux-tu forcer le Ciel ?

DECIUS.

Magnanime Céſar ! ....

CESAR.

Quoi Brutus à genoux! ....

CASCA.

Amis, qu'on me seconde? à moi!..*

CESAR.

Et tu, Brute? .... Ainsi tombe César! ....**

CINNA.

Liberté! liberté! la tyrannie expire.... Courez, amis, que Rome retentisse de cet heureux évenement!

CASSIUS.

Qu'on s'empare des tribunes; qu'on annonce au peuple le rétablissement de la République! .....

BRUTUS.

Peuple! rassurez-vous; Senateurs! ne craignez rien. Ne fuyez pas .... l'orgueil a reçu son salaire.

CASCA.

Cher Brutus, cours à la Tribune aux harangues.

DECIUS.

Que Cassius te suive.

BRUTUS.

Où est Publius?

* Ils poignardent César.
** Il meurt.

CINNA.

Le voilà dans la foule.

METELLUS.

Tenons-nous fermes enſemble..... Je crains les amis de Céſar.

BRUTUS.

Au contraire, il faut agir... Raſſure-toi, Publius! dis aux Romains, que nous n'en voulions qu'au Tyran.

CASSIUS.

Oui, va-t-en, Publius, de crainte que la populace ne pénétre juſqu'ici.

BRUTUS.

Que ce lieu ne ſoit ouvert qu'aux Conjurés.

SCENE II.

LES CONJUREZ. TREBONIUS *entre.*

CASSIUS.

Qu'eſt devenu Antoine?

TREBONIUS.

Il s'eſt retiré chez lui.... hommes,

femmes, enfans, tout pleure, tout crie, tout se sauve, tout est en combustion dans la Ville !

BRUTUS.

O sort ! nous connoîtrons bientôt tes décrets...... Nous mourrons tous sans doute ; nous le sçavons : l'instant seul du trépas nous est caché !

CASSIUS.

Celui à qui l'on ôte vingt ans de vie, est délivré de vingt ans de crainte.

BRUTUS.

En ce cas la mort est un bien, & nous nous sommes montrés amis de César.

CASCA, *aux Conjurés.*

Arrêtez, mes amis ! arrêtez, Romains ! il faut étonner, & frapper le peuple.... Que nos mains, & nos épées soient baignées dans le sang du Tyran. Sortons ensuite, en criant tous ensemble paix ! & liberté !

CASSIUS.

Allons, amis *.... combien de fois, dans les siécles à venir, cette scene terrible ne sera-t-elle pas célébrée,

* Ils trempent leurs épées dans le sang de César.

dans des Empires à naître, & dont le langage même est encor inconnu ? ...

CASCA.

Combien de fois ce fameux César, immolé maintenant aux pieds du grand Pompée, seignera-t-il encor par fiction, pour amuser nos neveux !

BRUTUS.

Nos noms présenteront toujours, aux yeux de la Postérité, l'image des Peres & des liberateurs de leur patrie.

DECIUS.

Eh bien, sortirons-nous ?

CASSIUS.

Oui, sortons tous, suivons Brutus. Qu'il traîne après lui les plus grands cœurs, & les meilleurs Citoyens de Rome ! ...

Un Domestique entre.

BRUTUS.

Qui est là ?

LE DOMESTIQUE.

Seigneur, c'est de la part d'Antoine. .... C'est ainsi que j'ai ordre de vous aborder, * & de vous parler pour lui.... Brutus est noble, vaillant, & vertueux ; César étoit puissant, re-

* Il se jette à genoux.

douté & magnanime. Dis à Brutus, que je l'aime & l'honore; dis-lui que je craignois, aimois, & respectois César. Si Brutus veut permettre à Antoine de venir au Senat en sureté, & daigne lui déclarer en quoi César a mérité la mort, Antoine aimera moins César mort que Brutus vivant. Il se rangera même de son parti; il suivra sa fortune; & dès à présent, il lui jure sa foi.... Tel est, Seigneur, le discours d'Antoine.

BRUTUS.

J'ai toujours regardé ton maître, comme un brave & digne Romain. Dis-lui, qu'il n'a rien à craindre s'il veut venir ici, & que Brutus en est garant.

LE DOMESTIQUE.

Vous l'allez voir paroître.

BRUTUS.

Je suis sûr qu'il sera de nos amis.

CASSIUS.

Je le souhaite: cependant, je le crains malgré moi.

SCENE III.

Les mêmes Acteurs. ANTOINE.

BRUTUS.

Soyez le bien vènu, Antoine.

ANTOINE, *regardant le corps de César.*

O redoutable César ! en quel état te vois-je ? Voilà donc le terme fatal de tes triomphes & de ta gloire ? Adieu César ! ... Seigneurs, vos intentions me sont inconnues : dois-je vivre ? dois-je périr ? S'il faut que je périsse, l'instant peut-il être plus favorable ? je tomberai avec César ! les instrumens de ma mort peuvent-ils être plus nobles ? Ils sont encor teins du plus beau sang du monde ! . . . Abregez mes regrets s'ils vous déplaisent : vos poignards sont encor fumans, mon sein s'offre à vos coups. Hélas, dussai-je vivre des siécles entiers, trouverois-je jamais, pour mourir,

un moment plus glorieux ? Frappez, je tomberai avec César ! . . . .

BRUTUS.

O Antoine ! eſt-ce de nous que tu dois attendre la mort ? . . . Quoi, parce que ton Céſar vient d'être immolé par nos mains ; parce que tu vois ces mêmes mains encore teintes de ſon ſang, crois-tu trouver en nous des cœurs barbares & ſanguinaires ? tu te trompes, Antoine, ils ſont ſenſibles, ils ſont généreux ! La pitié ſeule, que tout Romain doit aux maux de ſa patrie, les a rendu cruels : Elle ſeule a tué Céſar ! . . Quant à toi, cher Antoine, ne crains rien : nos fers ſont émouſſés pour toi. Nous n'avons à t'offrir que des bras & des cœurs fraternels. Reçois-les, avec notre amitié.

CASSIUS.

Ton crédit ſera déſormais auſſi grand que le nôtre.

BRUTUS.

Attends ſeulement que nous ayons calmé le Peuple ; tu ſçauras les motifs qui ont armé nos bras contre ce Héros, que je n'aimois pas moins que toi.

ANTOINE.

Hélas ! ta probité ne m'eſt point ſuſpecte : j'oſe même te le prouver, en touchant ta main ſanglante ! . . . Reçois auſſi la mienne, Marcus Brutus, toi Caſſius, toi Cinna, toi Metellus ; toi brave Caſca, & vous tous enfin . . . Que vous dirai-je ? ô Dieux ! jugez de ma ſituation ! Antoine eſt-il né pour être flateur, ou traître ? . . . Mon attachement pour toi fut connu, & j'en fais gloire encore, infortuné Céſar ! Ah ſi ton eſprit regarde encore ſur nous, la mort te fut-elle plus ſenſible que l'ingratitude d'Antoine preſſant les mains ſanglantes de tes meurtriers ? Triſtes reſtes de mon ami ! c'eſt devant vous qu'Antoine fait ſa paix ! Mânes ſacrés, pardonnez cette offenſe ! Antoine ne vous en pleure pas moins ! O Céſar, mes larmes vont laver tes bleſſures mortelles ! . . .

CASSIUS.

Antoine ?

ANTOINE.

Je t'entends . . . Pardonne Caſſius : les ennemis même de Céſar parleront comme moi. Pourrois-tu blâmer ſon ami ?

CASSIUS.

Je ne puis te condamner. Mais de quel œil nous regardes-tu ? Peut-on compter ſur toi ? Veux-tu te joindre à nous, ou veux-tu partir ? Sors, tu es libre.

ANTOINE.

N'avez-vous pas reçu ma main ? Hélas, n'attribuez ma diſtraction qu'à l'aſpect de cet affreux ſpectacle... Je le répete donc : je ſuis votre ami, & je vous aime tous, ſi vous me ſatisfaites ſur les cauſes de la mort de Céſar ; ſi vous me prouvez, qu'elle étoit néceſſaire au repos de Rome ?

BRUTUS.

Ah s'il étoit innocent, ne ſerions-nous pas des Tigres ? Mais fuſſes-tu ſon fils, tu ne pourras nous condamner.

ANTOINE.

C'eſt tout ce que je veux..... J'oſe pourtant encor exiger, qu'il me ſoit permis de faire porter ſon corps ſur la place de Rome, & d'honorer ſes funérailles par une harangue que mon amitié paſſée doit à ſa mémoire.

BRUTUS.

On te l'accorde, Antoine.

CASSIUS, *à Brutus.*

Seigneur, de grace, un mot ? .... * Ciel, qu'allez-vous faire ? Voulez-vous le voir soulever le peuple contre nous ?

BRUTUS.

Mon intention est de parler avant lui, & d'instruire le peuple de nos motifs. J'annoncerai, que c'est de notre aveu qu'Antoine va parler, & que nous consentons qu'on rende à César tous les honneurs funébres dûs à son rang, & à sa naissance. Un procedé si noble, ne peut que nous gagner tous les suffrages.

CASSIUS.

J'y consens, puisque vous le voulez : mais ce ne seroit pas mon avis.

BRUTUS.

Antoine, sois maître du corps de César. Songe pourtant, en faisant son éloge, à ce que tu nous dois ; & que le peuple sçache, que tu ne parles que de notre aveu : sans quoi, crains pour ses funérailles.... Tu monteras, après moi, dans la Tribune.

* Bas à Brutus.

ANTOINE.

Vous ſerez obéi.

BRUTUS.

Fais préparer le corps, & ſuis-nous.

SCENE IV.

ANTOINE, *ſeul.*

IMage terreſtre, & ſanglante, du plus grand des humains ! me pardonneras-tu les dehors apparens que j'affecte aux yeux de tes boureaux ? . . . Malheureuſe cent fois la main cruelle qui fit couler un ſang ſi précieux !... Eſt-ce le déſeſpoir, eſt-ce le Ciel qui m'inſpire? ou chacunes de tes bleſſures ſont-elles autant d'Oracles, qui m'annoncent les maux qui vont tomber ſur l'Univers ? Oui, je vois la vengeance, traînant après elle l'horreur, la guerre & le carnage ! je vois l'ame irritée du Grand Céſar, ſecondée par les Eumenides, ſouflant par tout la diſcorde, & chaſſant la pitié du cœur des mortels ! Les ruiſſeaux de ſang coulent, la terre en eſt

est baignée, & les vivans suffisent à peine pour enterrer les morts!... O César! tu seras trop vengé!

UN DOMESTIQUE *d'Octave.*

Seigneur, mon maître a reçu la lettre de César. Il est en chemin pour se rendre à Rome.; & il m'a chargé de vous le dire.... * Que vois-je! O Dieux! O César!...

ANTOINE.

Ta surprise & tes larmes me touchent.... éloigne-toi... ton maître, dis-tu, doit arriver?

LE DOMESTIQUE.

Il couchera ce soir à sept lieues d'ici.

ANTOINE.

Vôle, va le rejoindre, & rends-lui compte de ce que tu as vû. ... Rome, quoique gémissante, n'est pas moins dangereuse pour Octave que pour Antoine: tu peux l'en avertir..... Mais attends; ne pars point encore: je vais montrer César au Peuple, & tenter ce que poura ce spectacle sur le cœur des Romains. Sois-y présent, pour en rendre compte à ton maître, afin qu'il

* Voyant le corps de César.

puisse agir en conséquence. . . . Viens, aide-moi * . . . .

SCENE V.

Le Théâtre représente le Forum.

BRUTUS *monte dans la Tribune aux Harangues*. CASSIUS. LES PLEBEIENS.

LES PLEBEIENS.

NOus voulons être satisfaits! Nous le voulons !

BRUTUS.

Ecoutez-moi, mes amis, vous le ferez. . . . Cassius, passez dans l'autre rue; faites-vous suivre par une partie de l'Assemblée. Que ceux qui voudront m'entendre demeurent ici : je vais leur rendre compte publiquement de la mort de César.

UN PLEBEIEN.

Je veux entendre Brutus.

* Ils emportent le corps.

UN AUTRE PLEBEIEN.

Et moi Caſſius, afin que nous puiſſions comparer les raiſons des deux Orateurs que nous entendrons ſéparément *.

PREMIER PLEBEIEN.

Le noble Brutus eſt monté : ſilence !

BRUTUS.

Ecoutez-moi patiemment juſqu'au bout.

Romains, Compatriotes & amis ! c'eſt dans ma propre cauſe que je vais parler : Si vous voulez m'entendre, accordez-moi vos attentions. Croyez-moi pour mon honneur, & reſpectez ma probité ſi vous voulez me croire. Je ne veux d'autres Juges que votre ſageſſe : dépouillez-vous de toutes préventions, ſi vous voulez qu'elle porte un jugement digne d'elle. Si Céſar fut cher à quelqu'un de vous, qu'il paroiſſe & qu'il apprenne que perſonne ne l'aimoit plus que moi. Si ce Partiſan de Céſar demande pourquoi Brutus a tué ce grand homme, puiſqu'il étoit ſon ami ? Voilà ma réponſe : c'eſt que

* Caſſius ſort avec une partie de la populace.

Rome m'étoit encor plus chere que César. Eussiez-vous mieux aimé, chers Citoyens, voir vivre César & mourir esclaves, que de voir mourir César & vivre libres ? . . . J'aimois César, je le pleure ; il étoit heureux, je m'en réjouissois ; il étoit vaillant, je l'honorois ; mais il étoit ambitieux, je l'ai tué ! Je donne des pleurs à l'amitié, j'applaudissois à sa fortune, je respectois sa valeur, j'ai puni son ambition. Est-il ici quelqu'ame assez basse pour regretter l'esclavage ? Si quelqu'un pense ainsi, qu'il se montre : c'est lui que j'ai offensé. Qui de vous, mes amis, veut renoncer aux sentimens Romains ? Qu'il parle ; c'est lui que j'ai offensé. Quelle ame est assez vile pour avoir préféré César au bien de sa Patrie ? Qu'il vienne, qu'il se montre, qu'il parle : c'est moi qui suis son ennemi ! . . . Je n'en dirai pas plus, si vous vous taisez tous.

TOUS LES PLEBEIENS.

Nous n'avons rien à dire, Brutus ! nous nous taisons.

BRUTUS.

Je n'ai donc offensé personne.... Je n'ai fait à César, que ce qu'on devroit

ſaire à Brutus, ſi Brutus lui reſſembloit. La cauſe de ſa mort eſt inſcrite au Capitole. Je n'ai point altéré la gloire qu'il a légitimement acquiſe, & je n'aggrave pas les fautes qui viennent de lui coûter la vie.

Antoine paroît avec le Corps de Céſar.

Mais voilà ſon corps, qu'Antoine pleurant apporte ſous vos yeux. Antoine n'a pas contribué à la perte de ſon ami : mais il n'y gagnera pas moins que vous. . . . . Après cela, je n'ai plus rien à dire : j'ai ſacrifié mon meilleur ami au bien de la République ; que le même poignard ſoit trempé dans le ſang de Brutus, s'il ſe rend jamais ſuſpect aux Romains !

TOUS LES PLEBEIENS.

Vivez, Brutus, vivez !

I. PLEBEIEN.

Remenons-le en triomphe juſques chez lui.

II. PLEBEIEN.

Qu'il ait une Statuë comme ſes Ancêtres.

III. PLEBEIEN.

Qu'il ſuccede à Céſar.

IV. PLEBEIEN.

Couronnons en Brutus, tout ce que César avoit de bon.

I. PLEBEIEN.

Que l'air retentiſſe de nos acclamations !

BRUTUS.

Chers Citoyens . . . .

II. PLEBEIEN.

Silence, ſilence ! Brutus veut parler.

BRUTUS.

Chers Citoyens, permettez que je parte ſeul, & daignez pour l'amour de moi, entendre Antoine ! Faites grace au corps de Céſar ; écoutez favorablement ſon Panégyrique, que ſon ami va vous faire de notre aveu ; & que perſonne ne quitte, juſqu'à ce qu'il ait achevé *.

* Brutus ſort.



SCENE VI.

ANTOINE, & LES PLEBEIENS.

I. PLEBEIEN.

ARrêtez ? écoutons Antoine.

III. PLEBEIEN.

Qu'il monte dans la tribune, nous l'entendrons.

ANTOINE.

Je remercie Brutus de votre complaisance.

IV. PLEBEIEN.

Que dit-il de Brutus ?

III. PLEBEIEN.

Il dit que c'est à Brutus qu'il est redevable de notre complaisance.

IV. PLEBEIEN.

Il feroit mieux de ne pas mêler ici le nom de Brutus.

I. PLEBEIEN.

Ce César étoit un tyran.

III. PLEBEIEN.

Rien n'eſt ſi vrai. Réjouiſſons-nous d'en être délivrés.

II. PLEBEIEN.

Ecoutons un peu ce qu'Antoine en peut dire.

ANTOINE.

O généreux Romains ! . . .

TOUS LES PLEBEIENS.

Paix, Paix ! écoutons-le.

ANTOINE.

Amis, Compatriotes, accordez-moi votre attention ! Je rends les derniers devoirs à Céſar : je ne viens point pour le louer.

Ce que les hommes ont fait de mal, ſubſiſte après leur mort. Le bien s'oublie, & s'enterre ſouvent avec eux : Céſar, puiſqu'on le veut, doit éprouver ce ſort commun à tant de mortels ! . . . Le noble Brutus vient de vous dire, que Céſar étoit ambitieux ? S'il en étoit ainſi, Céſar étoit coupable : il en a été puni rigoureuſement. Cependant, avec la permiſſion de Brutus, & de ſes amis, que je dois reſpecter, j'oſe venir ici faire l'Oraiſon Funébre de ce même Céſar. Il étoit mon ami :

il ne me manqua jamais! Brutus vous dit pourtant que César étoit ambitieux? & certes, Brutus est vertueux!... César a enrichi Rome des dépouilles des Nations; tous vos esclaves sont le fruit des conquêtes de César: est-ce en cela qu'il fut ambitieux? Quand le Peuple souffroit, César pleuroit; l'orgueil se nourrit-il des maux ausquels il participe?... Vous me vîtes, aux *Lupercales*, offrir trois fois la couronne à César; trois fois vous la lui vîtes refuser? Est-ce en cela qu'il fut ambitieux? Cependant Brutus, dont la vertu nous est connuë, prétend que César l'étoit!... Aux Dieux ne plaise que j'ose révoquer en doute le sentiment de Brutus! Je veux seulement rendre compte de ce que je sçais.... Vous l'aimâtes jadis ce César, & vous ne l'aimâtes pas sans cause. Quelle est donc celle qui vous rend aujourd'hui insensibles à son sort déplorable? O discernement! ô Raison! n'êtes-vous plus le partage des hommes?.... Pardonnez, Citoyens! la mienne s'égare: elle est toute dans le cercueil de César. Laissez-moi le tems de la rappeller!

I. PLEBEIEN.

Je pense qu'il y a du vrai, dans ce qu'il vient de dire ?... & en y rêvant mûrement, je trouve quelqu'injustice dans la maniere dont César a été traité.

III. PLEBEIEN.

Je le crois de même, & je crains que nous n'ayons pire que lui.

IV. PLEBEIEN.

Avez-vous remarqué ce trait ? César a refusé la Couronne : donc il n'étoit pas ambitieux ?

I. PLEBEIEN.

Regarde le pauvre Antoine ! Ses yeux sont éteints dans les larmes.

II. PLEBEIEN.

Rome n'a pas de Citoyen plus illustre, ni plus glorieux.

III. PLEBEIEN.

Silence ! il va encor parler.

ANTOINE.

Hélas ! hier encor, un seul mot de César eût pû changer la face de l'Univers ! & le voilà gissant à vos pieds ! Plus d'honneurs, plus de gloire, plus de respects pour lui ! ... O mes amis ! Si Antoine s'attachoit à vous émouvoir, s'il daignoit employer les presti-

ges de l'éloquence pour exciter votre pitié, que penſeriez-vous de Brutus ? Que deviendroit Caſſius ? Cependant leur vertu ne vous eſt pas moins connue qu'à moi ! . . Je les reſpecte trop, pour vouloir leur nuire. J'aime mieux faire injuſtice au mort, à moi-même, à vous, que d'attaquer la probité de ces grands Citoyens. Eh le pourrois-je ? . . . . Vous dirois-je même, ſi les devoirs de l'amitié ne m'y forçoient, que j'ai trouvé dans le Cabinet de Céſar un papier cacheté, contenant le Teſtament de ce grand homme. Quel effet ne produiroit-il pas, ſi vous me condamniez à le lire ? Qui de vous ſeroit aſſez ingrat pour ne pas baiſer ſes bleſſures ? Qui de vous, par reconnoiſſance, ne voudroit pas conſerver dans ſa famille quelque marque qui lui rappellât toujours le ſouvenir de ſon Bienfaicteur ? . . . . Mais non. Je vois déja vos mouchoirs trempés dans ſon ſang ! Chacun de ſes cheveux eſt un tréſor ſacré, que les Romains s'arrachent & s'envient ! . . . . J'aime trop votre tranquilité ; & je lui ſacrifie la mémoire de mon ami.

IV. PLEBEIEN.

Nous voulons entendre le Teſtament. Nous voulons qu'on le liſe ....

TOUS ENSEMBLE.

Le Teſtament ! Le Teſtament ! Liſez-le, Antoine : nous le voulons.

ANTOINE.

Modérez-vous, mes amis. Il eſt inutile pour le repos de Rome, que vous entendiez cette lecture. Vous n'êtes point des tigres ; vous portez des cœurs trop humains : pourquoi les affliger, en leur dévoilant tout ce que penſoit Céſar, & tout ce qu'il faiſoit pour vous ? .... J'allumerois votre fureur ; je la verrois dégénérer en déſeſpoir ! Non, mes amis, ignorez à jamais que Céſar vous a nommés ſes héritiers : Oubliez combien il vous aimoit ! ... Que de malheurs, quelle vengeance ce ſecret dévoilé n'entraîneroit-il pas ?

IV. PLEBEIEN.

Liſez, Antoine ! liſez le Teſtament de Céſar : nous le voulons.

ANTOINE.

Vous m'y forcez donc ? il faut que j'obéïſſe. . . . Formez un cercle autour

de votre Bienfaicteur ; & permettez que je descende.

II. PLEBEIEN.

Descendez, Antoine, descendez.

III. PLEBEIEN.

Qu'on se range. Vîte, formons un cercle... Ne nous serrons point tant... Place, place à Antoine !

ANTOINE.

Si vous avez des larmes, préparez-vous à les répandre.... Vous connoissez tous ce Manteau ? C'étoit un jour d'été (je m'en souviens) qu'il le mit pour la premiere fois. Il étoit dans sa tente ; & ce jour même il vainquit les *Nerviens !*... Regardez ! C'est ici que Cassius enfonça son poignard !...C'est ici que Casca plongea le sien !... C'est là que Brutus a frappé !... C'est jusqu'ici qu'a rejailli le sang ; comme pour s'assurer qu'il étoit répandu par la main de Brutus ! par la main de ce même Brutus, si chéri de César !.... Ce coup affreux lui fut le plus cruel : César y succomba. L'ingratitude, plus meurtriere encor aux yeux de ce Héros, que les poignards des Conjurés, pénétra, perça ce grand cœur, & l'en-

voya tomber aux pieds de la ſtatue de Pompée.... La tête enveloppée de ſon manteau, César ne vit plus rien, après avoir vû Brutus armé contre lui !..... La trace de ſon ſang peut encor peindre à vos yeux, & ſa marche, & ſa chûte.... Quelle chûte, Grands Dieux ! Quel ſpectacle, mes amis ! Le même coup nous a tous fait tomber : la ſeule trahiſon, porte juſques aux Cieux ſa tête ſanguinaire !..... Quoi vous pleurez maintenant ; & la pitié pénetre enfin dans vos ames ?.. ne cachez point vos larmes : elles ſont honneur à l'humanité ! ne retenez point vos ſanglots à l'aſpect de ce corps déchiré ? Voyez-le mieux encor, chers Citoyens !.... Le voilà ce César qui vous aimoit ! En cet état affreux le reconnoiſſez-vous ?

I. PLEBEIEN.

O Spectacle déplorable !

II. PLEBEIEN.

O noble César !

III. PLEBEIEN.

O jour terrible !

IV. PLEBEIEN.

O traîtres ! O ſcélérats !

II. PLEBEIEN.

Il faut qu'il ſoit vengé ..... Vengeance! Vengeance ! . . . Cherchons-les. . . . Brûlons . . . maſſacrons . . . immolons les Traîtres !

ANTOINE.

Arrêtez, mes amis.

I. PLEBEIEN.

Paix ! Ecoutons Antoine.

II. PLEBEIEN.

Nous l'entendrons, nous le ſuivrons, nous mourrons avec lui ! .....

ANTOINE.

Non, chers Citoiens : Non, mes amis ; l'intention d'Antoine n'eſt pas de vous exciter à la révolte ! Les meurtriers de Céſar ſont trop vertueux. Hélas, j'ignore les motifs particuliers de leur aſſaſſinat : mais ils en avoient ſans doute, & ils pouroient vous les faire connoître : peut-on, ſans témérité, ſoupçonner la vertu ? . . . Si j'étois auſſi bon Orateur que l'eſt Brutus, je pourois peut-être vous faire illuſion. Mais vous connoiſſez Antoine : il eſt ſimple, il eſt ſincere ; il ne ſçait que pleurer ſon ami ! C'eſt même à mon peu de talens, que je dois la per-

miſſion qu'on m'a donnée de vous parler de Céſar : mon éloquence n'étoit pas redoutable. On ne craignoit pas que je vous irritaſſe, parce que l'art m'eſt inconnu, & que la vérité ſeule eſt mon partage : je ne dis que ce que vous ſçavez déja, que ce que vous voyez ! Je vous montre les plaies ſanglantes de Céſar : elles ſupléent à mon éloquence. Mais ſi Brutus étoit en ma place, ces plaies muettes ſeroient autant de bouches, dont la moindre ſeroit capable d'enflâmer vos ames, & d'enyvrer vos cœurs de l'ardeur de venger cet illuſtre malheureux !

TOUS ENSEMBLE.

Eh bien, qu'il ſoit vengé !

I. PLEBEIEN.

Allons brûler la maiſon de Brutus !

III. PLEBEIEN.

Partons, pourſuivons les conjurés.

ANTOINE.

Ah mes amis, écoutez-moi du-moins encor un inſtant ?

TOUS ENSEMBLE.

Paix ! écoutons le noble Antoine.

ANTOINE.

Où courez-vous, amis ? ſans ſçavoir

ce que vous allez faire. Par où César a-t-il mérité tant de zele? vous l'ignorez encore ! sçavez-vous seulement ce que contient son testament, dont je vous parlois tout à l'heure ? ....

TOUS ENSEMBLE.

Antoine a raison .... Nous l'avions oublié ..... Voions le testament !

ANTOINE.

Le voilà. Rompons-en le cachet. Lisons. .... César donne à chaque Citoïen Romain, à chacun de vous, soixante-dix dragmes.

II. PLEBEIEN.

O généreux César, nous vengerons ta mort !

III. PLEBEIEN.

O Royal César !

ANTOINE.

De plus, il vous donne ses jardins, & ses vergers nouvellement plantés sur le bord du Tibre, pour servir aux plaisirs & aux amusemens de vous, & des vôtres. .... Telles sont les intentions de César. Juste Ciel ! quand en reverrez-vous un pareil ?

I. PLEBEIEN.

Jamais, jamais. ... Partons, cou-

rons, allons brûler son corps dans la Place sacrée. Et que les mêmes tisons nous servent à consumer les maisons des Traîtres. . . . Allons, qu'on emporte le corps.

II. PLEBEIEN.

Allons chercher du feu.

III. PLEBEIEN.

Brisons ces bancs.

IV. PLEBEIEN.

Renversons, brisons, brûlons tout! . . . *

ANTOINE, *à part.*

Laissons-les faire maintenant. . . . . . Mon projet a réüssi. Attendons les suites de la révolte. . . . . Que veux-tu?

UN DOMESTIQUE.

Seigneur, Octave vient d'arriver. Il vous attend avec Lepidus, dans la maison de César.

ANTOINE.

Je vais m'y rendre. . . . Il arrive fort à propos: La fortune nous rit; profitons-en.

LE DOMESTIQUE.

Brutus, & Cassius, viennent de

* Ils sortent avec le corps de César.

monter à cheval. Ils se sauvent de Rome.

ANTOINE.

Ils craignent apparemment la fureur du peuple.......... Allons trouver ton Maître.

SCENE VII.

CINNA, *le Poëte, seul.*

J'Ai rêvé cette nuit, que j'étois à table avec César ! Mon imagination est pleine d'idées sinistres. Je n'aurois pas dû sortir aujourd'hui. Cependant un pouvoir inconnu m'entraîne....

Les Plébéiens arrivent.

I. PLEBEIEN.

Quel est ton nom ?

II. PLEBEIEN.

Où vas-tu ?

III. PLEBEIEN.

Où demeures-tu ?

IV. PLEBEIEN.

Es-tu marié, ou garçon ?

II. PLEBEIEN.

Répons vîte à tout ceci.

I. PLEBEIEN.

Parle au plutôt.

IV. PLEBEIEN.

Nettement.

III. PLEBEIEN.

Et ſans déguiſement.

CINNA.

Quel eſt mon nom ? Où je vais ? ſuis-je marié ? ſuis-je garçon ? . . . Pour commencer à répondre catégoriquement à tout ceci, je dis d'abord que je ſuis garçon.

II. PLEBEIEN.

Son air & ſon ton raillent, je crois, les gens mariés. . . . Prens garde que ma main ne t'en remercie ! . . . Songe à marcher droit ? . . .

CINNA.

Je marchois droit aux funérailles de Céſar.

I. PLEBEIEN.

Comme ami ? ou comme ennemi ?

CINNA.

Comme ami.

II. PLEBEIEN.

Cette réponſe eſt bonne. . . . Où demeures-tu ? parle vîte.

CINNA.

Au Capitole.

III. PLEBEIEN.

Ton nom ?

CINNA.

Cinna.

IV. PLEBEIEN.

Qu'on le mette en piéces ! . . . C'eſt un Conjuré.

CINNA.

Arrêtez ? je ſuis Cinna le Poëte : Cinna le Poëte !

I. PLEBEIEN.

Tu payeras donc pour tes mauvais vers . . . .

CINNA.

Je ne ſuis point Cinna le conſpirateur ! . . .

II. PLEBEIEN.

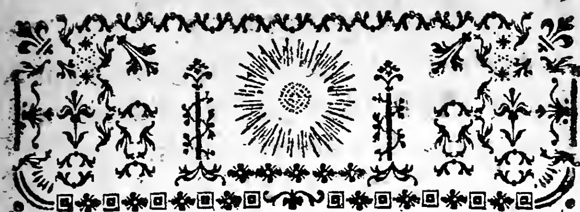
N'importe : il ſuffit que tu t'apelles Cinna. Malheur à ton nom ! qu'on l'arrache d'ici.

III. PLEBEIEN.

Qu'on l'arrache d'ici ! qu'on l'aſſomme ! . . . Où ſont les tiſons ardens ? Vîte, qu'on les aporte . . . . Courons chez

Brutus ; volons chez Caſſius : Brûlons leurs maiſons. Vous autres, allez chez Caſca ; vous, chez Decius ; vous, chez Ligarius ..... adieu. Partez ! ... Partons tous.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

La Scene est à Rome.

ANTOINE. OCTAVE. LEPIDUS.

ANTOINE.

TOus ceux de cette liste, dont les noms sont piqués, doivent périr.

OCTAVE.

Votre frere doit aussi mourir, Lépidus : n'y consentez-vous pas ?

LEPIDUS.

Je le veux bien, Seigneur.

OCTAVE.

Piquez-le donc, Antoine.

LEPIDUS.

Arrêtez ?.. je n'y consens, qu'à condition que Publius, neveu d'Antoine, sera du nombre des proscrits.

ANTOINE.

Eh bien, qu'il meure. Il vous déplaît : je le condamne sans peine... Mais sortez, Lépidus, apportez-nous le testament de César ; & cherchons les moyens d'en retrancher les legs qui peuvent nous être à charge.

LEPIDUS.

Vous retrouverai-je ici ?

OCTAVE.

Ou ici, ou au Capitole.... *

ANTOINE.

Le mérite de cet homme est bien médiocre : il n'est bon, tout au plus, que pour exécuter les ordres d'autrui.... Si nous divisons l'Univers en trois, que fera-t'il de son lot ?

OCTAVE.

C'est vous qu'il a trompé ; quel besoin avions-nous de lui ? Sa voix ajoute-t'elle quelque poids à la noire sentence de nos proscriptions ?

* Lepidus sort.

ANTOINE.

J'ai vécu plus que vous, mon cher Octave. . . . . Les honneurs que nous repandons sur lui, en le rendant l'objet de l'attention du peuple, le chargent en même tems d'une partie de sa haine, & empêchent qu'elle ne tombe toute entiere sur nous. Il n'en est pas plus illustré, que ne l'est une bête de Somme chargée d'un fardeau précieux, qu'on guide ou qu'on mene où l'on veut. Quand la charge est arrivée à sa destination, un coup de pied nous défait de l'animal, & le renvoie au pâturage ?

OCTAVE.

Je veux bien que cela soit ainsi : mais songez, Antoine, que Lepidus est brave.

ANTOINE.

Mon cheval de bataille est doüé de la même vertu : aussi mes ordres le font-ils vivre dans l'abondance. Cet animal, dressé pour le combat, marche, s'anime, vole, & s'arrête à mon gré : mon intention suffit pour diriger ses mouvemens. Lépidus est de même à mes yeux. Il veut être instruit, di-

rigé, commandé. Esprit aride & lourd, il n'a rien à lui-même : il tient tout d'autrui. Plus propre à imiter, qu'à produire, les impressions bonnes ou mauvaises, prises sans choix & sans discernement, forment le fond de son caractére : pour tout dire en un mot, il ne voit, ne sent, ne connoit, ne pense, que par l'inspiration des autres hommes. Servons-nous-en donc pour les besoins présens, & n'en parlons plus. Occupons-nous de soins plus importans...... Vous sçavez, cher Octave, que Brutus & Cassius levent des Troupes. Préparons-nous à nous défendre. Songeons à resserrer, & à fortifier notre alliance ; assemblons nos amis, ranimons leur zéle, combinons, pésons nos dispositions & les leurs ; écoutons les bons avis ; & que la prudence, toujours compagne de notre activité, sache à la fois prévoir les maux, & le reméde.

OCTAVE.

J'y consens, cher Antoine. Nous sommes en but à tout, il faut parer à tout. Tel nous rit, dont le cœur nous dévore déja.

SCENE II.

Le Théâtre repréſente la Tente de Brutus, au Camp près de Sardis.

BRUTUS, LUCILIUS, *& une partie de ſon Armée, arrivent au ſon des Tambours.* TITINIUS *&* PINDARUS, *viennent à leur rencontre.*

BRUTUS.

ALte là !

LUCILIUS.

Qu'on donne l'ordre .... Camarades, alte là....

BRUTUS.

Eh bien, Lucilius, Caſſius arrive-t'il?

LUCILIUS.

Oüi, Seigneur. Voilà Pindarus qui vient vous ſaluer de ſa part.

BRUTUS.

Qu'il ſoit le bien venu ...... apro-

chez, Pindarus. Votre Maître, soit par lui-même, ou par la faute de ses Officiers, m'a donné lieu de me repentir de bien des démarches. Mais puisqu'il vient, nous pourrons nous expliquer.

PINDARUS.

J'espere, Seigneur, que mon Maître vous prouvera qu'il est toujours digne de votre amitié.

BRUTUS.

Je serois fâché d'en douter. Lucilius, un mot.... Comment Cassius vous a-t'il reçu?

LUCILIUS.

Fort bien, Seigneur, avec beaucoup d'égards : mais non pas avec cette familiarité,& cette même confiance dont il avoit coûtume d'user avec moi.

BRUTUS.

Cela m'annonce une amitié qui se refroidit.... Souviens-toi, Lucilius, que lorsque l'amitié commence à s'attiédir, ce qu'elle perd de sa chaleur est toujours remplacé par des égards. La franche & simple amitié n'est jamais susceptible des déférences frivoles ; elle tient tout ce que ses dehors

promettent ; elle prévient même les désirs : c'est un Coursier, enfin, qui n'a pas besoin d'éperons. Mais aussi, semblable à l'animal tardif auquel ce véhicule est nécessaire, l'amitié qu'il faut aiguillonner n'est pas loin de sa chûte. . . . Cassius approche : allons le joindre.

Cassius paroit, avec des Soldats.

CASSIUS, *à Brutus.*

O noble Frere ! vous m'avez offensé.

BRUTUS.

Vous sçavez, justes Dieux, si Brutus offença jamais même ses ennemis ? comment auroit-il offensé son Frere ?

CASSIUS.

Ah, ces dehors me cachent trop long-tems les sentimens injurieux. . . .

BRUTUS.

Doucement, Cassius . . . . . ne rendons pas nos armées témoins de nos différens. Je ne demande qu'à vous satisfaire. Venez dans ma tente : quand les Troupes seront retirées, j'écouterai vos plaintes.

CASSIUS.

Pindare ? que nos Troupes s'éloignent à quelques pas d'ici.

BRUTUS.

Faites-en de même, Lucilius ? . . . . ne laissez approcher personne. Que Lucius, & Titinius gardent la porte.

SCENE III.

BRUTUS. CASSIUS.

CASSIUS.

NE m'avez-vous pas offensé, Brutus, en condamnant *Lucius Pella*, comme concussionnaire chez les *Sardiens*, quoique je vous eusse écrit en faveur de cet Officier, qui m'est connu ? avez-vous eu le moindre égard pour ma recommandation ?

BRUTUS.

Vous vous deshonoriez, en sollicitant dans une pareille cause.

CASSIUS.

Ah, dans un tems tel que celui-ci,

doit-on être si severe sur les moindres fautes ?

BRUTUS.

Oui, Cassius. Et vous-même êtes très-condamnable, d'avoir toujours la main ouverte aux présens, & prête à soutenir ceux qui foulent le peuple.

CASSIUS.

Moi, Grands Dieux ?... Si tout autre que Brutus eût osé me faire ce reproche, il ne parleroit plus.

BRUTUS.

Le nom de Cassius a pû seul faire taire la Loi : sans quoi le châtiment...

CASSIUS.

Le châtiment ?...

BRUTUS.

As-tu donc oublié les Ides de Mars ? Ne t'en souvient-il plus ? Sous quel fer César tomba-t-il, si ce n'est sous celui de la Justice ? Quel glaive eût osé toucher son corps, s'il n'eût été poussé par cette main sacrée ?... Quoi ces mêmes Héros, ces mêmes Libérateurs de la Patrie, souilleroient aujourd'hui la gloire d'une action si belle, en soutenant le Péculat & la basse concussion ? Ils prostitueroient leur vertu au hon-

teux eſpoir d'accumuler des richeſſes auſſi mépriſables qu'ils le deviendroient eux-mêmes ? . . . Ah, que Brutus ceſſe plûtôt d'être Romain !

CASSIUS.

Que Brutus ceſſe plûtôt de m'inſulter : Je ne l'ai que trop long-tems ſouffert. . . Vous oubliez que je ſuis un ſoldat ; que je connois la guerre. . . & que j'en ſçais les loix.

BRUTUS.

Je n'oublie rien. . . Va pars ; tu n'es plus Caſſius.

CASSIUS.

Je le ſuis. . . .

BRUTUS.

Non, te dis-je.

CASSIUS.

Tu me pouſſes à bout. . . Crains que je ne m'oublie ! . . . Brutus ? ſonge à toi-même ! . . .

BRUTUS.

Va-t'en. Pars, ingrat ! . . . .

CASSIUS.

Quoi, ſe peut-il ? . . .

BRUTUS.

Eh bien reſte, ſi tu le veux : mais écoute-moi. Je vais donner un libre

cours à tes emportemens.....Brutus ne ſçait ni ménager, ni craindre un furieux.

CASSIUS.

O Ciel ! ô Dieux ! Puis-je ſupporter ces horreurs ?...

BRUTUS.

Sans doute, & plus encore ..... Mais, avant que ton ſuperbe cœur ne ſe fende, ſors plûtôt : va montrer à tout le Camp l'excès de ta colere ; va faire trembler tes eſclaves épouvantés !.. Prétendrois - tu , que Brutus te craignît ? qu'il ſe tînt en garde contre les traits de ta fureur ? Tu te trompes : Brutus eſt toujours le même ; & tu dévoreras ta rage, dût-elle t'étouffer. Je te dis plus : je la mépriſe ; & mon ame tranquile n'en voit que le ridicule.

CASSIUS.

Quoi tu vas juſques-là ? ... Ciel ! ..

BRUTUS.

Tu te prétends ſoldat ? Eh bien, fais-le paroître. Je brave, & j'attends l'effet de ta menace : Tâche de m'apprendre mes devoirs.

CASSIUS.

Tu me perces de tous les côtés !... Tu m'offenſes, Brutus ? tu m'aigris...

Je me ſuis vanté d'être ſoldat, mais non pas meilleur que toi...... Céſar lui-même m'auroit ménagé davantage.... Eût-il oſé?...

BRUTUS.

Tais-toi... il t'auroit fait pâlir!

CASSIUS.

Moi?

BRUTUS.

Oui, toi-même.

CASSIUS.

Ceſſe... ceſſe, Brutus, de trop préſumer de mon amitié!... Ne m'expoſe point à l'affreux repentir....

BRUTUS.

Si tu ſçavois penſer il ſeroit déja dans ton cœur: mes ſentimens m'élevent tellement au-deſſus de tes menaces, qu'elles gliſſent ſur le mien, ſans l'émouvoir. Te ſouviens-tu, ſans rougir, que tu m'as refuſé l'argent que je t'ai fait demander? as-tu pû ne pas ſentir le beſoin preſſant que j'en avois? Ignorois-tu, que Brutus prefereroit la mort à la triſte & flétriſſante extrémité d'en arracher au peuple, par d'indignes concuſſions? Je te le demandois pour payer mes Légions: tu me l'as

refusé ! Puis-je, à ce trait, reconnoître Cassius ? ou suis-je encor connu de lui ?.... Dieux, protecteurs de Rome, pardonnez à Brutus ! mais si son amitié se profanoit encor pour de tels Citoyens, tonnez sur lui, punissez sa foiblesse !

CASSIUS.

Je ne t'ai point refusé...

BRUTUS.

Tu l'as fait.

CASSIUS.

Non, je te le répete... on t'a trompé.... ton Messager m'avoit mal entendu !... Tu m'as percé le cœur.... Ah, Brutus, un ami me seroit moins sévere ! il sçauroit supporter mes défauts.... mais Brutus en triomphe, Brutus les aggrave encor !

BRUTUS.

Pourquoi donc ne pas me les cacher ?

CASSIUS.

Tu ne m'aimas jamais !...

BRUTUS.

Je ne haïs que tes vices.

CASSIUS.

L'œil d'un ami les verroit moins.

BRUTUS.

Oui, s'il étoit flateur....

CASSIUS.

Viens donc, Antoine! Viens jeune Octave! vengez-vous tous les deux du malheureux Cassius : il se livre à vos coups; la vie est un fardeau, qui lui devient insupportable!... Haï de son ami, méprisé par son frere, accusé de mille défauts, traité comme un vil esclave : que fait encore Cassius dans le monde? Dieux! mes larmes coulent, & je ne péris point?....Tiens, prens donc ce poignard *! frappe, voilà mon sein! Perce ce cœur, jadis plus précieux pour toi, que tout l'or de la terre! Déchire-le, puisque tu es Romain!.... Il te refusa, dis-tu, de l'or? Eh bien, prens-le lui-même : ne l'épargne pas plus que celui de Cesar. Tu ne m'aimas jamais autant que lui : tu dois moins balancer.

BRUTUS.

Renferme ton poignard : ton caractere te le rend nécessaire : ta seule férocité te cache ta honte. Le sort t'a donné un ami; que toi seul pouvois

* Il tire son poignard.

irriter ! Le caillou, qu'on frappe, laiſſe éclater le feu que ſon ſein renferme, & n'en eſt pas plus chaud.... Tel eſt pour toi Brutus.

CASSIUS.

Ah, Brutus devoit-il triompher des erreurs de ſon ami ?

BRUTUS.

Crois-tu donc que Brutus en ſoit exempt ?..... Me crois-tu ſans foibleſſe ?....

CASSIUS.

Qu'entens-je ? Ah, cet aveu me rend tout entier à toi. Cher Brutus, donne-moi ta main !

BRUTUS.

Reprens auſſi mon cœur.

CASSIUS.

O Brutus !....

BRUTUS.

Que veux-tu dire ?

CASSIUS.

Hélas, ton amitié pour moi n'eſt-elle pas aſſez forte pour m'épargner, lorſque le feu d'un tempérament emporté.....

BRUTUS.

Je t'entends... Oui, mon cher Caſ-

sius : lorsque tu me méconnoîtras, je croirai désormais que tu te méconnoîs toi-même ; & j'attendrai que Cassius se remontre à mes yeux.

On entend du bruit : c'est un Poëte qui veut entrer.

LE POETE, *en dedans, aux Gardes.*

Laissez-moi entrer ? nos Généraux se querellent, je les entends ; il ne faut pas les laisser seuls : je veux les voir.

LUCIUS.

Tu n'entreras pas.

LE POETE, *entre.*

La mort seule peut m'arrêter ! . . . .

CASSIUS.

Que veux-tu ?

LE POETE.

Que faites-vous, nobles Généraux ? Quelle honte ! Oubliez-vous ce que vous êtes ? . . . .

Brutus, & Cassius, sont faits pour être amis !
J'ai vécu plus que vous : respectez mon avis !

CASSIUS.

De quel front oses-tu nous interrompre ainsi, par tes rimes cyniques ?

BRUTUS.

Va-t'en.. Qu'on chasse cet importun ?..

CASSIUS.

Excuſe-le, Brutus. C'eſt l'humeur du perſonnage

BRUTUS.

Il m'amuſe, quand il ſçait prendre ſon tems. Mais le ſérieux de la guerre ne s'impatiſe pas avec de telles extravagances. . . . Qu'on le mette dehors.

CASSIUS, *au Poëte.*

Adieu. Retire-toi ? . . . *

BRUTUS.

Que Titinius & Lucius ordonnent aux Officiers, de faire camper ici l'armée pour cette nuit.

CASSIUS.

Et qu'ils ramenent ici Meſſala avec eux ?

BRUTUS.

Hola ? . . . Qu'on m'apporte du vin.

CASSIUS.

Je ne te vis jamais ſi triſte, cher Brutus !

BRUTUS.

Hélas ! j'en ai plus d'un ſujet.

CASSIUS.

Que devient donc ta Philoſophie ?

* Le Poëte ſort.

Ne te rend-t-elle plus supérieur aux accidens imprévus ?

BRUTUS.

Qui les supporte mieux que moi.... Sçais-tu que Porcie est morte ?

CASSIUS.

Porcie ! ... Elle est morte ? ... J'ai osé te chagriner ; & tu ne m'as pas tué ? O constance ! ... ô perte déplorable ! Quelle fut donc la cause de sa mort ?

BRUTUS.

Mon absence. Hélas, sa grande ame inquiéte des progrès d'Antoine, & d'Octave, n'a pû supporter le poids de ses ennuis ! ..... Porcie, dit-on, a avallé des charbons ardens ! ...

CASSIUS.

Dieux immortels ! ...

BRUTUS.

C'en est fait : ne m'en parle plus ... * Qu'on me donne du vin ?... C'est ainsi, cher Cassius, que je termine notre querelle ** ...

CASSIUS.

Mon cœur brûle de te faire raison ! ..

* On apporte du vin & des flambeaux.

** Il boit.

Verse, Lucius ? emplis la coupe. Puis-je trop boire à la santé de mon ami ?

SCENE IV.

Les mêmes Acteurs. TITINIUS, & MESSALA, *entrent.*

BRUTUS.

APprochez, Titinius ?.. bon soir Messala asseiez-vous avec nous, & parlons de nos affaires.

CASSIUS.

O Porcie ! tu n'es donc plus ?...

BRUTUS.

Brisons sur ce sujet.... Messala, l'on me mande que le jeune Octave, & Marc-Antoine, marchent avec une grande Armée, & qu'ils vont à *Philippes*.

MESSALA.

Seigneur, mes lettres m'apprennent la même nouvelle.

BRUTUS.

Ne vous mande-t-on rien de plus ?

MESSALA.

Pardonnez-moi, Seigneur. Les *Triumvirs* ont proſcrits plus de cent Senateurs, qu'ils ont fait périr.

BRUTUS.

On ne me parle que de ſoixante-dix, parmi leſquels on compte Ciceron.

CASSIUS.

Ciceron ?

BRUTUS.

Il eſt mort... Mais, dis-moi Meſſala : ne te mande-t-on rien de Porcie ?

MESSALA.

Non, Seigneur.

BRUTUS.

Si tu es Romain, dis-moi la vérité ?......

MESSALA.

Vous le voulez, Seigneur ?.... elle n'eſt plus !

BRUTUS.

Adieu donc, chere Porcie ! ton ſort eſt confirmé..... Nous ſommes tous nés pour mourir, cher Meſſala !... l'étude de cette grande vérité, m'aide à ſupporter ma peine.

MESSALA.

La fermeté désigne le grand homme.

CASSIUS.

Je le sçai autant qu'un autre. Cependant....

BRUTUS.

Amis, puisque nous vivons encor, songeons à nos devoirs.... Que pensez-vous de la marche de l'ennemi vers *Philippes* ?

CASSIUS.

Qu'elle nous est avantageuse.

BRUTUS.

Pourquoi ?

CASSIUS.

Parce que l'ennemi, qui vient à nous, nous met à portée de découvrir, & de traverser ses desseins. Il fatigue ses troupes, par la longueur de la marche, & il en diminuë le nombre. Tandis qu'il trouve les nôtres fraiches, reposées, & prêtes à le recevoir.

BRUTUS.

Ces raisons sont bonnes, mais elles doivent céder à de meilleures. Le peuple de *Philippes*, & des environs, nous regarde de mauvais œil. Nous l'avons fatigué, ainsi que nos autres alliés, par

de trop fortes contributions. Ils recevront nos ennemis, comme des liberateurs ? peut-être en augmenteront-ils le nombre.... Ne vaudroit-il pas mieux nous emparer de ce poste, d'où nous pourions à la fois contenir les habitans, & faire face à nos Ennemis ?

CASSIUS.

Cher frere, écoutez-moi, de grace !....

BRUTUS.

Permettez que j'achéve.... le pays n'est pas pour nous ; nos légions sont affoiblies, notre cause est odieuse, la puissance de l'ennemi s'accroît, & la nôtre décline.... Il est de certains momens décisifs, dans les affaires de la vie, qu'il faut saisir : d'eux seuls dépend le bien, ou le mal être, du reste de nos jours. C'est une mer pleine d'écueils, & de *courants* dangereux. L'habileté du Pilote consiste à discerner d'un coup d'œil celui qui peut conduire au Port.

CASSIUS.

Sois donc le nôtre, cher Brutus. . . . Allons attendre l'Ennemi à *Philippes*.

BRUTUS.

La nuit eſt avancée. Donnons à la nature le repos qu'elle demande.... Je crois que nous n'avons plus rien à dire ?

CASSIUS.

Non. Bon ſoir, Brutus... Nous partirons au point du jour. *

BRUTUS.

Lucius ? .... donne-moi ma robe de chambre.... où eſt ton inſtrument ?

LUCIUS.

Ici près, Seigneur, dans la tente.

BRUTUS.

Tu parois accablé de ſommeil ? .... Je ne te blâme pas, tu as veillé aſſez longtems. Appelle Claudius, & quelqu'autres de mes gens : ils coucheront ici, ſur des couſſins.

LUCIUS.

Varro ? Claudius ? ....

* Caſſius ſort avec Titinius, & Meſſala.



SCENE V.

Les mêmes Acteurs. VARRO & CLAUDIUS.

BRUTUS.

COuchez ici.... j'aurai peut-être à vous envoyer vers Caſſius.

VARRO.

Permettez, Seigneur, que nous reſtions debout : nous ſerons plutôt prêts à recevoir, & exécuter vos ordres.

BRUTUS.

Non, dormez : je n'en aurai peut-être pas à vous donner..... * Lucius ? je trouve dans ma poche le livre que je te demandois tantôt.

LUCIUS.

Seigneur, j'étois bien ſûr que vous ne me l'aviez pas donné.

BRUTUS.

Pardonne, ami : je ſuis diſtrait....

* Brutus met ſa robe de chambre.

Ne pourois-tu pas vaincre le ſommeil pour un moment, & me jouer un air ou deux de ta muſique ?

LUCIUS.

Très-volontiers, Seigneur.

BRUTUS.

Je crains pourtant de te fatiguer. . .

LUCIUS.

Ah Seigneur ! je n'ai plus de ſommeil.

BRUTUS.

Je ne te tiendrai pas longtems...... Si je vis, j'aurai ſoin de ta fortune...* Cet air eſt un ſomnifere. . . . O ſommeil ! tu t'empares de Lucius... il te réſiſte en vain ! . . . Dors, pauvre malheureux ! J'ai trop d'humanité, pour t'en empêcher. Sauvons pourtant ton inſtrument, que tu pourois caſſer ; & liſons ceci.... ** Voilà je crois la page où j'en étois ? . . . .

* Lucius joue & chante ; & s'endort inſenſiblement.

** Brutus prend ſon livre.

SCENE VI.

BRUTUS. *L'Ombre de César.*

BRUTUS, *sans voir l'Ombre.*

CE flambeau jette une lueur bien triste ! .... Oh ! qui est là ?... mes yeux sont-ils troublés ? .... quelle est cette affreuse apparition ? .... Le Spectre vient à moi ! ..... Qui es-tu ? Es-tu Dieu ? Es-tu Ange? Es-tu démon ?... pourquoi fais - tu frémir Brutus ? Parle ?

LE SPECTRE.

Brutus, tu vois ton mauvais genie !

BRUTUS.

Que me veux-tu ?

LE SPECTRE.

Te dire que tu me verras demain à *Philippes.*

BRUTUS.

Eh bien, je t'y verrai.

LE

LE SPECTRE.

Oui... demain.... à *Philippes*.

BRUTUS.

A la bonne heure * .... Dieux, il s'évanouit!.... je reprens courage.... Spectre terrible! j'aurois pourtant voulu te parler plus longtems...... Lucius? Varro? Claudius? Eveillez-vous, mes amis.....

LUCIUS, *s'éveillant.*

Seigneur? ... les cordes de mon instrument... sont fausses...

BRUTUS.

Il croit jouer encore!.... Eveille-toi, Lucius.

LUCIUS.

Seigneur?...

BRUTUS.

Qui te fait crier ainsi? rêves-tu?

LUCIUS.

Ai-je crié, Seigneur?

BRUTUS.

Oui.... Mais n'as-tu rien vû?

LUCIUS.

Non, Seigneur.

* L'Ombre disparoît.

BRUTUS.

Eh bien dors donc..... Claudius & Varro ?

CLAUDIUS, & VARRO.

Seigneur ?

BRUTUS.

Qui vous fait crier ainsi, en dormant ?

ENSEMBLE.

Avons-nous crié, Seigneur ?

BRUTUS.

Oui.... n'avez-vous rien vû ?

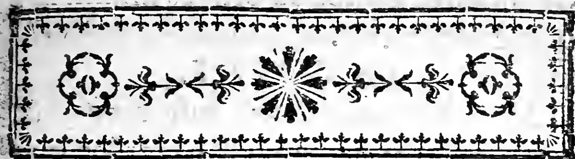
ENSEMBLE.

Non, Seigneur.

BRUTUS.

Allez saluer Cassius de ma part ; dites-lui qu'il se mette en marche ; nous le suivrons bientôt.





ACTE V.

Le Théâtre repréſente les Champs DE PHILIPPES, & les Tentes des deux Armées ennemies.

SCENE PREMIERE.

OCTAVE & ANTOINE à la tête de leur Armée.

OCTAVE.

NOus ſommes plus heureux, Antoine, que vous n'oſiez l'eſpérer. L'ennemi ne ſe retranche point ſur les monts & ſur les Rochers : il vient nous joindre en raſe campagne ; & ſa contenan-

ce annonce plûtôt de braves aſſaillans, que des fuyards.

ANTOINE.

Mon œil voit dans leur ame ; & cette fauſſe bravade n'eſt hazardée que pour nous en impoſer.

UN MESSAGER.

Aux armes, Seigneurs ? . . . l'ennemi marche à nous en bon ordre ; le ſanglant étendart du combat eſt déployé : ſongez à vous.

ANTOINE.

Octave, rangez vos troupes en bataille ſur la gauche du camp.

OCTAVE.

Moi, Seigneur ? Je prétends occuper la droite.

ANTOINE.

Eh pourquoi me croiſer dans une pareille conjoncture ?

OCTAVE.

Je ne vous croiſe pas ; mais je le veux ainſi *.

* Ils ſortent.



SCENE II.

BRUTUS & CASSIUS *arrivent avec leur Armée, Tambours battans.*

BRUTUS.

L'Ennemi s'arrête, il paroît vouloir une conférence.

CASSIUS.

Titinius? faites faire alte. On veut parler.

OCTAVE, *à Antoine.*

Donnerai-je le ſignal du combat?

ANTOINE.

Non, Céſar. Ecoutons ce qu'ils veulent dire.

OCTAVE, *à ſes troupes.*

Attendez le ſignal.

BRUTUS, *à Antoine & Octave.*

Deux mots, avant les coups... le voulez-vous, Compatriotes?

OCTAVE.

Brutus préfére les uns aux autres. Il croit qu'on lui reſſemble.

BRUTUS.

Octave ? quelques mots préviennent ſouvent de mauvais coups.

OCTAVE.

Il eſt vrai que Brutus ſçait à la fois parler, & les porter : témoin César, que Brutus poignarda en le ſaluant.

CASSIUS.

Ceux d'Antoine, ſont encor inconnus : Mais ſes diſcours ne le ſont pas. Le miel des abeilles *d'Hibla* n'eſt pas plus doux.

ANTOINE.

Ni leur aiguillon plus dangereux.

BRUTUS.

Mais la menace en prévient l'effet ?

ANTOINE.

Perfides ! vous ne lui reſſemblâtes pas, lorque vous maſſacrâtes Céſar. La candeur & l'humilité brilloient dans vos yeux, tandis que la rage & la crainte rongeoient vos cœurs. Proſternés en eſclaves, vous embraſſiez ſes genoux, tandis que l'infâme Caſca frappoit ce grand homme par derriere ... déteſtables flateurs !

CASSIUS.

Flateurs, dit-il ? . . . O Brutus ! aurois-tu entendu ces horreurs, si Cassius avoit commandé aujourd'hui ?

OCTAVE.

Au fait, au fait ingrats ? . . . si vos fronts suent de la justice de nos reproches, cette sueur sera bien-tôt sanglante ! l'épée d'Octave sort du fourreau pour n'y jamais rentrer, jusqu'à ce que César soit vengé de tous ses assassins . . . à moins qu'un autre César ne tombe encore sous le poignard des Traîtres.

BRUTUS.

Octave ? s'il est ici des Traîtres, ils sont dans ton camp.

OCTAVE.

Je crois du moins n'être point né à pour mourir de la main de Brutus.

BRUTUS.

Fusses-tu le plus noble de ta race, jeune homme ! tu ne pourois jamais périr plus honorablement.

CASSIUS.

Laisse, Brutus . . . méprise les discours d'un jeune Ecolier, soutenu par un méprisable Baladin.

ANTOINE.

Le vieux Caſſius eſt toujours le même !

OCTAVE.

Partons, Antoine. N'écoutons plus les propos des traîtres. Ils ne cherchent qu'à nous déſunir .... Si vous oſez combattre, venez perfides ; nous vous attendrons. *

* Antoine & Octave ſortent, avec leur Armée.

SCENE III.

BRUTUS. CASSIUS. LUCILIUS. MESSALA.

CASSIUS.

QUe le vent ſoufle maintenant ; que la mer gronde, que la barque vogue, nous bravons la tempête. Tout eſt au hazard !

BRUTUS.

Lucilius ? .. un mot ** ....

** Brutus s'écarte un moment avec Lucilius.

CASSIUS.

Cher Messala, c'est aujourd'hui le jour de ma naissance... j'ignore pourquoi je rappelle ce souvenir.... Donne-moi ta main, Messala. Sois témoin, qu'à l'exemple du grand Pompée, je gémis d'être forcé de commettre la destinée de Rome au hazard d'une seule bataille... Tu sçais combien j'ai toujours été attaché aux sentimens d'Epicure ? Je me trouve pourtant aujourd'hui moins ferme : de noirs pressentimens affligent mon âme ; & les présages que j'ai toujours méprisés, font malgré moi impression sur elle !.... En venant de Sardis, deux puissans Aigles sont venus se percher sur notre premiere Enseigne ; ils mangeoient même dans la main des Soldats, pendant la route ! Mais ce matin, en arrivant ici, ils ont pris leur vol : on ne les a plus revûs. Depuis ce fatal moment, une nuée de Corbeaux, de Corneilles, & de Milans obscurcit l'air, & semble en volant sur nos têtes attendre sa proye !

MESSALA.

Ah, gardez-vous de croire !....

CASSIUS.

Cette idée n'abat point mon courage. Caſſius eſt prêt à tout : il ne craint ni le péril, ni la mort.

BRUTUS, *revient.*

. . . Oui, Lucilius.

CASSIUS.

Je crois, cher Brutus, que les Dieux nous regardent aujourd'hui d'un œil favorable. Mais, comme il n'eſt rien de certain dans les choſes humaines, il eſt ſouvent de la prudence de les enviſager par le plus mauvais côté. Suppoſant donc que nous perdions la bataille, il eſt probable que nous nous parlons maintenant pour la derniere fois. . . . En ce cas, que déterminez-vous ?

BRUTUS.

J'ai toujours blâmé Caton de s'être donné la mort. Sans trop ſçavoir pourquoi, cette action m'a même fait ſoupçonner ſon courage : c'étoit peut-être craindre les maux futurs ; c'étoit ſe croire incapable de les ſupporter ; c'étoit en un mot ſe défier des Dieux.

CASSIUS.

Ainſi, ſi nous ſommes vaincus, Bru-

tus poura donc se résoudre à être traîné captif dans les rues de Rome, & à orner le char des triomphateurs ?

BRUTUS.

Non, Cassius, non ! ... ne crois pas que l'ame de Brutus supporte l'affreuse idée de voir son corps souillé par de honteux liens. Ce jour fatal achevera le grand ouvrage, que les *Ides de Mars* ont commencé. J'ignore si nous nous reverrons : Reçois donc mes adieux. Embrasse-moi, cher Cassius ! Adieu, mon ami ! adieu pour jamais !

CASSIUS.

Adieu, cher Brutus ! puissions-nous nous revoir !

BRUTUS.

Marchons au combat..... Ah que l'homme ne peut-il deviner l'issue des grands évenemens ! ... Mais la fin du jour nous apprendra notre sort.... Allons, amis, partons.



SCENE IV.

On entend un grand bruit de guerre. BRUTUS *paroît avec* MESSALA.

BRUTUS.

PResse ton cheval : vole à toute bride, cher Messala ; donne ces billets aux légions de la gauche. Qu'elles attaquent toutes ensemble l'aîle que commande Octave, & qui combat foiblement. Je réponds de sa défaite. Presse-toi, Messala, qu'elles s'avancent au plûtôt * . . . . .

Le bruit redouble, Cassius paroît avec Titinius.

CASSIUS.

Ah Titinius, tu le vois, mes troupes plient ! & je me vois malgré moi entraîné dans leur fuite ! . . . Celui qui portoit cette enseigne, étoit à la tête des Fuyards. J'ai tué le miserable.

* Ils sortent.

TITINIUS.

O brave Cassius, le combat a commencé de trop bonne heure : Brutus s'est trop pressé. Ses troupes enyvrées de l'avantage qu'elles ont eu sur celles d'Octave, s'occupent au pillage, tandis qu'Antoine nous envelope de tous côtés !

PINDARUS, *entre.*

Ah Seigneur, éloignez-vous : fuyez plus loin. Antoine est dans votre Camp, il est dans votre Tente !..... Fuyez, il est tems.

CASSIUS.

Cette montagne est assez éloignée de lui..... Regarde, Titinius : sont-ce mes Tentes que je vois embrâsées ?

TITINIUS.

Hélas oui, Seigneur !

CASSIUS.

Si tu m'aimes encor, cher Titinius, prens mon Cheval, ne l'épargne pas, cours, & reviens me dire si les troupes que j'apperçois de ce côté sont amies, ou ennemies ?

TITINIUS.

Je reviens dans l'instant.

CASSIUS, *à Pindarus.*

Et toi, gagne le ſommet de ce Mont ; tâche de découvrir mieux que moi ce qui ſe paſſe, & viens m'en rendre compte.... Ce jour même me vît naître.... Le cercle de ma vie eſt rempli...... ſans doute il verra ma mort.... Eh bien, Pindarus, quelles nouvelles?

PINDARUS, *du haut de la montagne.*

Ah, Seigneur!...

CASSIUS.

Qu'as tu vû?

PINDARUS.

Titinius eſt coupé par un gros de Cavalerie qui l'entoure!... Il fuit encore.... il va être pris.... Titinius? je ne te vois plus!... Attendez?.... Dieux, il eſt priſonnier!... Ecoutez, Seigneur? j'entens les cris de joye....

CASSIUS.

Deſcends... ceſſe de regarder, je ne veux rien ſçavoir de plus.... Malheureux que je ſuis : je vis encore, tandis que mon meilleur ami ſuccombe ſous mes yeux!... Deſcends, te dis-je? viens, obéïs... Te ſouviens-tu de ton ſerment,

lorsque je te fis prisonnier, en combattant contre les Parthes, & que je te sauvai la vie ? tu juras alors de m'obéir toujours, quels que fussent mes commandemens ? . . . . . Tu t'en souviens ? tiens-moi donc ta promesse . . . Cesse d'être Esclave : ton Maître t'affranchit. Prens cette épée, qu'illustra le sang de César. . . . surtout point de réplique ? . . . Prens-la, dis-je . . . tiens-la ainsi . . . & lorsque je me couvrirai le visage, guide-la dans mon sein ? . . . O César ! la même épée qui te tua, va te venger *. . . .

PINDARUS.

Dieux, serois-je libre, si j'avois osé résister à mon maître ? . . . Adieu, cher Cassius ! je vais fuir si loin, que jamais Romain ne me reprochera ta mort.

* Il se tuë.



SCENE V.

TITINIUS. MESSALA.

MESSALA.

OUi, l'avantage eſt égal : Octave eſt défait par Brutus, & Caſſius par Antoine.

TITINIUS.

C'eſt dequoi conſoler Caſſius.

MESSALA.

Où l'as-tu laiſſé?

TITINIUS.

Sur ce Mont, où il ſe déſeſperoit. Pindarus eſt avec lui. N'eſt-ce pas lui que j'apperçois, couché par terre ?

TITINIUS.

Il paroît mort ? . . . . . ah mon cœur frémit ! . . .

MESSALA.

Eſt-ce lui ? . . .

TITINIUS.

Hélas, ce n'eſt plus Caſſius ! . . . . . Soleil acheve de te cacher ; tes rayons

mourans semblent rougir, en voyant tomber le sanglant Soleil de la République!... Cet Astre est mort pour nous! une éternelle nuit va cacher notre honte, & nos malheurs.... Ah l'erreur seule a causé sa mort. Il n'a sans doute pas sçû nos succès....

MESSALA.

Funeste erreur; Enfant de la mélancolie! pourquoi peins-tu dans l'ame des hommes des objets qui n'existent point?... ta naissance précipitée ne fut jamais heureuse: tu fus toujours le boureau de ta mere!

TITINIUS.

Où es-tu Pindarus?...

MESSALA.

Cherche-le, tandis que je vais apprendre cette catastrophe à Brutus... Quelle nouvelle plus affreuse puis-je lui porter? *

TITINIUS.

O brave Cassius, pourquoi m'as-tu forcé de te quitter?... hélas, n'ai-je pas rempli tes ordres? n'ai-je pas joint tes amis? N'ont-ils pas orné mon front de cette guirlande victorieuse, qu'ils

* Il sort.

t'envoyoient ? n'as-tu pas entendu leurs acclamations ? ... ah, l'erreur seule a causé ta perte ! ... Mais tien, reçois ta couronne. ... sois vainqueur dans le sein de la mort ! ... Brutus te l'avoit destinée : j'execute ses ordres *.. Viens maintenant Brutus, & juge si j'aimois ton ami ? ... Pardonnez-moi grands Dieux ! .... C'est ainsi que meurt un Romain ** ....

* Il la met sur la tète de Cassius.

** Il se tue.

SCENE VI.

Le bruit de guerre se fait entendre de nouveau. BRUTUS, MESSALA, LE JEUNE CATON, STRATON, VOLUMNIUS ET LUCILIUS.

BRUTUS.

OU est-il, cher Messala ? ... où est son corps ? ...

MESSALA.

Le voilà ci-dessous . . . Titinius le pleure.

BRUTUS.

Que vois-je ? Titinius aussi ! . . .

CATON.

Il est mort.

BRUTUS.

O César, tu triomphe maintenant ! ton ame irritée nous environne, & tourne nos épées contre nos propres flancs ! . . . Rome a-t-elle encore des enfans comparables à ceux-ci ? . . . . . adieu noble reste de nos Héros ! ton pays ne produira jamais ton semblable . . . . Brutus pleure, mes amis ! n'en soyez pas étonné : il acquitte la dette la plus légitime . . . . Attens-moi cher Cassius attens-moi ? . . . Que l'on porte son corps à *Tharse*, la douleur du Soldat seroit à craindre si nous faisions ses funérailles dans le Camp. . . . Allons Caton, marchons Lucilius, retournons au combat. Que Labio & Flavius mettent nos troupes en bataille. . . . La nuit s'avance, il est trois heures : le jour naissant nous verra encor une fois tenter la fortune.

SCENE VII.

Le Théâtre représente le Champ de Bataille, & l'on entend le bruit du Combat.

BRUTUS. MESSALA. CATON. LUCILIUS. FLAVIUS.

BRUTUS.

ENcor amis ! courage !... soutenez ? soutenez ?

CATON.

Quel lâche oseroit fuir ?... ou plutot, qui refuseroit de me suivre ? je ferai retentir mon nom dans toute l'Armée.... Traîtres, tremblez, en voyant le fils de *Marcus-Caton*, le fleau des Tyrans, & le défenseur de sa Patrie !...

Des Soldats paroissent. On combat.

BRUTUS.

Venez, voici Brutus ? voilà le pro-

tecteur de la liberté, l'ami de Rome!... Reconnoiſſez Brutus ?...

LUCILIUS.

Jeune, & noble Caton ! te voilà tombé ? tu meurs auſſi glorieuſement que Titinius... Quels honneurs ne te doit-on pas ?

UN SOLDAT, *à Lucilius.*

Céde, ou péris ?...

LUCILIUS.

Je ne céde qu'en périſſant... : quoi tu veux me tuer ? Eh bien, fais-toi un nom immortel, en tuant Brutus.

LE SOLDAT.

Brutus ?... je ne tuerai pas un ſi illuſtre priſonnier.

Antoine arrive.

II. SOLDAT.

Place, Place,... qu'on diſe à Antoine que Brutus eſt pris.

I. SOLDAT.

Seigneur, Brutus eſt pris ?...

ANTOINE.

Où eſt-il ?

LUCILIUS.

Non Antoine, Brutus eſt en ſureté comme toi. Jamais mortel ne poura ſe vanter d'avoir pris Brutus vivant.

Les Dieux le préserveront d'une telle infamie!... partout où tu le trouveras, vivant ou mort, Brutus sera toûjours ressemblant à Brutus, & digne de lui-même.

ANTOINE, *aux Soldats.*

Ce n'est point-là Brutus, mes amis: mais cette prise n'est guere d'un moindre prix. Ayez soin de lui, je vous le recommande. J'aime mieux un tel homme pour ami, que pour ennemi.... Allez, sachez si Brutus est mort ou vivant; & venez me le dire dans la Tente d'Octave.



SCENE VIII.

Le Théâtre repréſente un autre côté du Champ de Bataille.

BRUTUS. DARDANIUS. CLITUS. STRATON. VOLUMNIUS.

BRUTUS.

Triſtes reſtes de mes amis! ſuivez-moi ſur ce Rocher?...

CLITUS.

Statilius a dû voir la lumiere de notre flambeau : cependant Seigneur il ne revient pas ? il eſt pris, ou tué.

BRUTUS.

Approche-toi Clitus; viens t'aſſeoir auprès de moi. ... écoute ....*

CLITUS.

Qui moi, Seigneur ? O Ciel! .. non pas pour l'empire de l'Univers.

* Il lui parle à l'oreille.

BRUTUS.

Tais-toi donc.

CLITUS.

Je me tuerois plutot moi-même!..

BRUTUS.

Ecoute, Dardanius ?...

DARDANIUS.

Quoi, je ſerois capable d'un tel forfait ?

CLITUS.

Oh, Dardanius !

DARDANIUS.

Oh, Clitus... Qu'eſt-ce que Brutus exigeoit de toi ?

CLITUS.

De le tuer !... helas... regarde ? Il rêve profondément.

BRUTUS.

Volumnius, j'ai à te parler... L'ombre de César m'eſt apparuë deux fois, depuis deux nuits. Je l'ai vuë à Sardis, & cette nuit même dans les Champs de *Philippes*... Tout m'annonce que mon heure eſt venue !

VOLUMNIUS.

Ah, Seigneur !...

BRUTUS.

Mon deſtin eſt rempli, mon cher

Volumnius

Volumnius ! Tout m'en assure..... * Nous sommes vaincus sans ressource ! N'est-il pas plus grand de tomber de son gré, que de se voir précipité dans l'abîme ?.... Ecoute, cher Volumnius ?.. nous aimons depuis l'enfance : Voici l'instant de m'en donner la preuve la plus chere .... Aide-moi à mourir en Romain....

VOLUMNIUS.

Quoi, Seigneur ? Et c'est de l'amitié que vous pouvez attendre... **

CLITUS.

Fuyez, Seigneur, fuyez ! Vous allez être pris...

BRUTUS.

Eveille-toi, Straton ? Ce tems n'est plus propre au sommeil... Adieu, mes amis, adieu Straton !... Mon cœur goûte du moins la douceur, en mourant, de n'avoir à me plaindre d'aucuns mortels : Je n'en ai point éprouvé de perfides ; & j'acquiers plus de gloire, par ma chute, que mes ennemis par leur victoire... Adieu donc, adieu

* On entend un bruit d'armes.

** Le bruit redouble.

mes amis ? Mon hiſtoire eſt finie ! La nuit couvre déja mes yeux, & mon corps épuiſé de forces exige un prompt repos... *

Allez, partez tous, je vais vous ſuivre.. Straton, reſte avec moi. Je t'ai toujours éprouvé fidele, & j'ai vû des preuves de ton courage... Prends cette épée, & détourne la tête... Obéis-moi, Straton ?

STRATON.

Donnez-moi votre illuſtre main... adieu, Seigneur ! adieu mon maître.

BRUTUS.

Adieu, mon cher Straton !... Céſar ſois ſatisfait !
Brutus, en te perçant, ſentit plus de regret..**

* On entend crier en dedans, *fuyez ! fuyez !*
** Il ſe tuë.

SCENE IX.

ANTOINE. OCTAVE. MESSALA. LUCILIUS. SOLDATS.

OCTAVE.

Quel eſt cet homme ?

MESSALA.

C'eſt l'eſclave de Brutus. Straton, où eſt ton maître ?

STRATON.

Il eſt affranchi des liens que tu portes : Le vainqueur n'aura que ſa cendre. Brutus ſeul pouvoit vaincre Brutus !

LUCILIUS.

Sa mort eſt digne de ſa vie .... Chere Ombre, je te rends grace ! J'avois prédit ton ſort : Tu l'as rempli !

OCTAVE.

Je prends à mon ſervice tous les gens de Brutus ; & je garantis leur

fortune... y consens-tu, mon ami ?

STRATON.

Oui, si Messala le veut, & vous répond de moi.

OCTAVE.

Consentez-y, cher Messala.

MESSALA.

Straton? comment notre maître est-il mort?

STRATON.

J'ai tenu son épée: il a fait le reste.

ANTOINE.

C'étoit le plus vertueux des Romains. Tous les autres Conjurés envioient la gloire de César: Brutus seul l'aimoit; & l'amour seul de la Patrie avoit armé son bras. Sa vie fut toujours innocente, & la nature en le formant sembla vouloir donner un nouveau lustre à l'humanité!

OCTAVE.

Rendons à sa vertu tont ce qu'elle doit attendre de nous. Que l'on porte son corps dans ma Tente, pour cette nuit, en attendant des funerailles dignes de ce Héros.

FIN.

ANTOINE,
ET
CLEOPATRE,
TRAGÉDIE
DE
SHAKESPEARE.



PERSONNAGES.

MARC-ANTOINE.
OCTAVE.
LEPIDE.
SEXTUS-POMPE'E.

ENOBARBUS. VENTIDIUS. CANIDIUS. EROS. SCARUS. DERCETAS. DEMETRIUS. PHILON.	Amis d'Antoine.
MECENAS. AGRIPPA. DOLABELLA. PROCULEIUS.	Amis d'Octave.
TYREUS. GALLUS. MENAS. MENECRATES. VARRIUS.	Amis de Sextus-Pompée.

SILIUS, Officier de l'armée de Ventidius.
TAURUS, Lieutenant d'Octave.

ALEXAS. MARDIAN. DIOMEDES.	Domeſtiques de Cléopatre.

UN DEVIN.
UN PAYSAN.

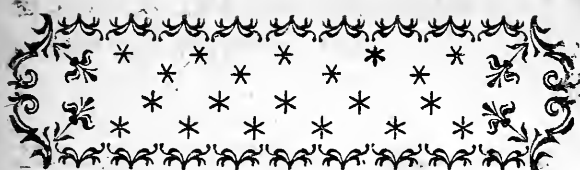
CLEOPATRE, Reine d'Egypte.
OCTAVIE, Sœur d'Octave, & femme d'Antoine.

CHARMION, } Suivantes de Cléopatre.
IRAS, }

AMBASSADEURS D'ANTOINE à Octave, OFFICIERS, SOLDATS, MESSAGERS, GARDES, &c.

La Scene est en differentes parties de l'Empire Romain.





ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente le Palais de Cleopatre, à Alexandrie.

DEMETRIUS. PHILON.

PHILON.

AMi, la foiblesse de notre Général est déplorable. Cet œil perçant, qu'on voyoit jadis étinceller à l'aspect des moindres images de la guerre, cet œil terrible & martial perd sa force & son feu; il ne fixe plus rien, que le front basanné d'une Egyptienne. Le cœur de ce Héros, que le péril rendoit toujours plus grand, ne connoît plus la gloire;

& s'il ſoupire encore, c'eſt pour calmer les feux d'une Maîtreſſe qui l'avilit ! .. Regarde, les voilà . . . .

SCENE II.

Antoine, & Cleopatre arrivent au ſon des Trompêtes, avec une ſuite nombreuſe de Courtiſans, de femmes, & d'Eunuques portant des éventails pour rafraîchir l'air.

PHILON, *continue.*

EXamine ce grand homme, & vois le maître du tiers de l'univers eſclave d'une coquette ! Regarde, cher Demetrius ? ...

CLEOPATRE.

Connoiſſez-vous les bornes de l'Amour ?

ANTOINE.

Celui qui les connoît n'aima jamais véritablement.

CLEOPATRE.

Je crois pourtant pouvoir déterminer jusqu'à quel point on peut m'aimer.

ANTOINE.

Trouvez-moi donc un autre Ciel, un autre Univers: vous en pourez plus aisément fixer les limites ! . . .

UN MESSAGER.

Seigneur, j'apporte des nouvelles de Rome.

ANTOINE.

Tant mieux : parle.

CLEOPATRE, *ironiquement.*

Sans doute, Antoine, il faut l'entendre. Peut-être Fulvie est-elle en colere contre vous ? Que sçait-on : c'est peut-être le jeune Octave qui vous envoye ses ordres, & qui vous prescrit de confisquer tel Royaume, ou d'affranchir tel autre, sous peine de son indignation ?

ANTOINE.

Qu'allez-vous penser ?

CLEOPATRE.

Peut-être Octave vous défend-il de rester ici plus long-tems : cela me paroît assez probable. Ainsi, cher Antoine, sçachez sa volonté ; sçachez celle de

Fulvie ; interrogez au plûtôt le Messager : cela est important ! . . . Vous rougissez ? Triomphe, jeune César, c'est un homage qu'Antoine te rend ! mais peut-être me trompai-je, car Antoine n'est, dit-on, pas moins intimidé des cris & des reproches de son épouse. . . . Ecoutons donc le Messager.

ANTOINE.

Que Rome s'écroule dans le Tibre, que l'Empire soit anéanti ! rien ici ne m'inquiete. Tout est Argile en ces bas lieux, & la terre nourrit également l'homme & les animaux. . . . . Voilà le vrai bonheur de la vie * ! . . . Voilà la suprême félicité de deux cœurs tels que les nôtres. *Si* quelqu'un ose en douter, qu'il craigne ma colere !

CLEOPATRE.

Ah, qu'Antoine sçait bien feindre ! . . . . S'il n'aimoit point Fulvie, pourquoi donc l'épousa-t-il ? Il croit sans doute m'en imposer aussi, mais il se trompe. . . . Antoine cessera peut-être de se masquer.

ANTOINE.

Et d'être chagriné par Cléopatre.

* Il embrasse Cléopatre.

Mais au nom de l'Amour même, gardons-nous de mêler nos plaisirs d'amertume. Cherchons plûtôt, charmante Cléopatre, à ne pas perdre un seul instant de notre félicité !... Que ferons-nous ce soir ?

CLEOPATRE.

Il faut entendre les Ambassadeurs.

ANTOINE.

Quelle bizarrerie !... Se peut-il que les objets les plus indifférens fassent naître chez vous la joye ou la douleur? & les passions les plus opposées ne vous agitent-elles, tour-à-tour, que pour paroître plus aimables ? Ne parlons plus d'Ambassadeurs ; je n'entends que les vôtres, & je ne veux m'occuper que de vous...... Allons, ma Reine, vous avez hier paru désirer d'être témoin des mœurs & des plaisirs du Peuple : destinons cette nuit à parcourir tout ce qu'Alexandrie peut nous offrir d'amusant. ...... Tais-toi*, va-t'en ?...

DEMETRIUS, *à Philon.*

Voilà donc le cas qu'Antoine fait d'Octave ?

* Au Messager, en sortant.

PHILON.

Oui, lorſqu'Antoine n'eſt pas à lui-même.

DEMETRIUS.

Je ſuis fâché qu'il juſtifie ce que la Renommée, ſouvent peu véridique, avoit déja répandu dans Rome! j'eſpere pourtant qu'il agira mieux demain.... En attendant, je vous ſalue.

SCENE III.

ENOBARBUS. CHARMION. IRAS. ALEXAS. UN DEVIN.

IRas, & Charmion, conſultent le Devin ſur leur deſtinée. Il leur annonce que leur meilleur tems eſt paſſé, & qu'elles ſurvivront à la maîtreſſe qu'elles ſervent.... Elles ſe moquent de l'horoſcope, du Devin, & d'Alexas dont elles veulent auſſi ſçavoir le ſort. Le Comique de cette Scene eſt trop licentieux pour être traduit en François.



SCENE IV.

Les mêmes Acteurs.

CLEOPATRE.

ELle leur ordonne de chercher Antoine, que quelque idée Romaine a mis de mauvaiſe humeur, dans le moment où tout ſe diſpoſoit à la joye.... Antoine paroît de loin avec le Meſſager. Cléopatre piquée, ſort avec ſa ſuite ſans le regarder.

SCENE V.

ANTOINE. LE MESSAGER.

Suite écartée.

LE MESSAGER.

OUi, Seigneur, Fulvie, votre épouſe a pris les armes.

ANTOINE.

Quoi, contre Lucius? contre mon frere?

LE MESSAGER.

Oui, Seigneur : mais cette guerre n'a pas eu de ſuite, & l'état des affaires de l'Empire n'a pas tardé à réunir leurs forces contre Octave, dont la fortune rapide les a bientôt chaſſés de l'Italie.

ANTOINE.

Eh bien, qu'as-tu encor de pire à m'aprendre ?

LE MESSAGER.

Hélas, les porteurs de mauvaiſes nouvelles ſont toujours odieux !

ANTOINE.

Aux yeux des ſots & des lâches...parle hardiment à Antoine ; les maux paſſés l'inquietent peu. La vérité la plus cruelle plaît encor plus à ſon oreille, que la flaterie la plus délicate.

LE MESSAGER.

Puiſque vous le voulez, ſçachez donc Seigneur, que Labienus, avec nos legions contre les Parthes, vient d'étendre les bornes de l'Empire en Aſie ; que ſes drapeaux vainqueurs de l'Euphrate flotent maintenant à travers la Syrie, la Lydie, & l'Ionie : Tandis....

ANTOINE.

Tandis qu'Antoine ?... je t'entends.

LE MESSAGER.

Ah, pardonnez, Seigneur !...

ANTOINE.

Parle franchement, oublie ma qualité, ne me déguiſe rien. Que dit-on de Cleopatre à Rome ? Comment l'appelle-t'on ? Que dit Fulvie ? Quelles ſont ſes invectives, & ſes manœvres ? Ne me fiâte point ; peins-moi mes fautes avec toutes les couleurs que le pinceau de la malice, joint à celui de la vérité, peut leur prêter. C'eſt par l'âpreté du vent que les méchantes herbes périſſent ; & les reproches bien fondés ſont pour l'homme, ce que la charuë eſt à la terre.... Mais laiſſe-moi pour un inſtant.

LE MESSAGER.

Seigneur, je ſuis à vos ordres.

ANTOINE.

Qu'on apelle l'Envoyé de Sicyone.... Il faut que je briſe mes fers ; ou l'Egypte verra ma perte....

SCENE VI.

ANTOINE. UN AUTRE MESSAGER.

LE MESSAGER.

SEigneur, Fulvie eſt morte.

ANTOINE.

Où ? .....

LE MESSAGER.

A Sicyone. Ce paquet vous inſtruira du détail de ſa maladie. Il renferme d'autres nouvelles plus importantes encore.

ANTOINE.

Donne.... * Voilà une grande ame de moins !... J'ai pourtant déſiré ſa mort ? .... C'eſt ainſi que nous regrettons ſouvent, mais trop tard, des perſonnes que nous mépriſions pendant leur vie. Le plaiſir préſent, dégénerant par dégré, devient inſenſiblement ennuyeux : tout a ſon terme

* Le Meſſager ſort.

dans la vie. Je haïssois Fulvie : elle est morte ; je la regrette ! ... Que la main qui me l'arrache ne peut-elle me la rendre ! ...

Fuyons cette Reine enchantereſſe. Mon oiſiveté me prépare ici mille maux, plus funeſtes encore que ceux dont je me ſens accablé.... Approche, Enobarbus ?

SCENE VII.

ANTOINE. ENOBARBUS.

ANTOINE.

AMi, partons d'ici, au plutôt.

ENOBARBUS.

Il faut donc faire périr toutes nos femmes? Songez- vous bien, Seigneur, au coup que nous allons leur porter. Notre adieu ſeul eſt l'arrêt de leur mort!

ANTOINE.

Je veux partir.

ENOBARBUS.

Quand les femmes ſont dans leur

tort, qu'elles meurent, j'y consens: Mais, de sang froid, les faire mourir sans cause ? Quoique je les estime peu, cela me paroît dur. A l'égard de Cleopâtre, comptez que le moindre bruit de votre départ va l'envoyer au tombeau : je l'ai vû vingt fois prête à mourir pour de bien moindres sujets ; & l'air d'aisance avec lequel cette Reine prend son parti, me feroit presque penser qu'elle croit la mort susceptible de quelqu'espéce de volupté.

ANTOINE.

Ses artifices surpassent tout ce que l'homme peut imaginer.

ENOBARBUS.

Non, Seigneur ; ses passions tirent leur principe de ce que l'amour a de plus pur, & de plus délicat: tout en elle est sentiment, & tout sentiment est transport. On ne feint pas ainsi......

ANTOINE.

Puissai-je ne l'avoir jamais connuë !

ENOBARBUS.

Vous eussiez ignoré une des merveilles de l'univers ; vous eussiez été privé d'un bonheur digne de vous.

ANTOINE.

Fulvie eſt morte. . . .

ENOBARBUS.

Seigneur ? . . .

ANTOINE.

Fulvie eſt morte.

ENOBARBUS.

Fulvie ? . . . . . Eh bien, Seigneur, rendons graces aux Dieux. Quand le Ciel prive un homme de ſa femme, il le regarde comme un Tailleur qu'il faut conſoler de la perte d'une vieille étoffe, en lui en offrant de neuve à foiſon. Je vous plaindrois, ſi Fulvie eût été la ſeule de ſon ſexe : mais ce genre eſt abondant, & vous pouvez épargner vos larmes *.

ANTOINE.

Les affaires qu'elle m'a ſuſcitées avant ſa mort, ne me permettent pas d'être plus long-tems abſent.

---

* On me pardonnera la liberté que je continue de prendre, en ne rendant point ſcrupuleuſement les expreſſions baſſes, qui n'ont rien de ſingulier.

ENOBARBUS.

Celles que vous avez commencées ici exigent absolument votre présence, & principalement celles de Cléopatre.

ANTOINE.

Cesse ce badinage ; & que mes Officiers soient avertis de mes desseins: j'en instuirai Cléopatre, en lui disant adieu. La mort de Fulvie n'est pas le seul objet important qui me mene à Rome : tous mes amis m'y attendent avec le dernier empressement. Sextus-Pompée ose braver Octave ; & ce jeune guerrier possede l'empire de la mer. Le Peuple, toujours amateur de nouveautés, que le mérite ne frappe jamais qu'après coup, commence à se rappeller les mérites du Pere, & croit le Fils digne des honneurs dont ce héros jouissoit. Aussi grand, par son nom, que par sa puissance, plus grand encor par le sang & par la valeur, Sextus est regardé comme le héros du siécle; & si rien n'arrête sa course, l'Univers est en danger. Tel est l'effet ordinaire d'une illustre naissance ; on attend tout de celui que le hazard en a favorisé !... mais, porte

mes ordres à nos Officiers, & que tout s'apprête pour le départ.

ENOBARBUS.

Seigneur, j'y cours*...

SCENE VIII.

CLEOPATRE. CHARMION. IRAS. ALEXAS.

CLEOPATRE.

Ou est donc Antoine ?

CHARMION.

Je ne l'ai point revû.

CLEOPATRE.

Qu'on sçache où il est, ce qu'il dit, ce qu'il fait, quelle est sa compagnie ?... S'il est mélancolique, dis-lui que je suis gaye : s'il est de bonne humeur, que je suis malade.... Vole, Iras, & reviens de même.

CHARMION.

Madame, si vous l'aimez en effet, je ne crois pas cette méthode propre à augmenter sa tendresse.

* Ils sortent de differens côtés.

CLEOPATRE.

Que veux-tu? je m'ignore moi-même!... Que puis-je faire?

CHARMION.

Consentir à ses volontés,& contraindre les vôtres.

CLEOPATRE.

C'est un moyen certain pour n'être pas long-tems aimée.

CHARMION.

Gardez-vous de pousser votre amant trop loin. On n'est pas éloigné de haïr un objet qui se fait craindre.... Mais j'apperçois Antoine.

SCENE IX.

CLEOPATRE & *sa Suite.* ANTOINE.

CLEOPATRE.

LE chagrin me dévore, & mon corps succombe sous le poids de mes maux!...

ANTOINE,

ANTOINE, *à part.*

Comment oſer l'entretenir de mon projet ? . . .

CLEOPATRE.

Aide-moi, Charmion. . . . Je ne me ſoutiens plus * . . .

ANTOINE.

Ah, chere Reine, qu'avez-vous ?

CLEOPATRE.

Seigneur . . . de grace éloignez-vous de moi. . . .

ANTOINE.

Eh quoi, qu'ai-je donc fait ?

CLEOPATRE.

Hélas, je le lis dans vos yeux ! . . . Suivez, Seigneur, ſuivez les ordres de Fulvie. Partez, obéïſſez . . . je ne vous retiens plus. . . . Ah pourquoi vous a-t-elle permis de venir juſqu'ici ? . . . Partez, dis-je ? Qu'il ne ſoit pas dit que Cléopatre vous y retienne : elle connoît trop les bornes de ſon pouvoir ; Antoine vit ſous d'autres loix.

ANTOINE.

Les Dieux me ſont garants ! . . .

CLEOPATRE.

Jamais Reine fut-elle plus lâche-

* Elle feint de s'affoiblir.

ment trahie ? . . . . . Ah malheureuse ; mille pressentimens affreux ne te l'annonçoient-ils pas ?

ANTOINE.

Cléopatre ! . . .

CLEOPATRE.

N'invoque point les Dieux . . . . Hélas, Fulvie eut-elle d'autres garants de ta foi ? Ne l'as-tu point trahie ? . . . . . Tu m'as séduit comme elle, & comme elle j'éprouve aujourd'hui la fausseté de tes sermens.

ANTOINE.

Daignez m'écouter ! . . .

CLEOPATRE.

Parle donc sans détour ; ne cherche point à colorer ta perfidie ? Tu veux m'abandonner : je reçois tes adieux ; tu peux partir. Quand tu m'aimois, un seul mot auroit suffi pour t'arrêter ? Ton cœur n'est plus à moi, je te parlerois en vain. . . Perdons, perdons cette félicité éternelle, dont l'ardeur de nos feux flattoit nos cœurs attendris. Oublions pour jamais ces momens pleins de charmes, dont l'yvresse nous transportoit aux Cieux ! Retombons sur la terre, puisque tu le veux ;

& que ce réveil ſoit affreux pour moi ſeule. .. Redeviens le plus fameux des guerriers : mais joins à ce titre celui du plus perfide des amans.

ANTOINE.

Dieux, que dites-vous, Madame ?

CLEOPATRE.

Que ne puis-je te reſſembler !

ANTOINE.

Ecoutez-moi, Madame. La voix de l'honneur, l'extrême néceſſité des affaires de l'Empire m'appellent pour un tems & m'arrachent d'auprès de vous : mais le cœur d'Antoine vous reſte, & vous garantit ſon retour. La guerre civile renaît de toutes parts, notre Italie en eſt déchirée ; Sextus-Pompée eſt aux portes de Rome. L'égalité du pouvoir entre Rivaux puiſſans, engendra toujours la défiance, mere des factions. La haine des Romains, contre Pompée, parvenue au dernier période, ſe change maintenant en pitié. Le fils de ce proſcrit, riche aujourd'hui des dépouilles de ſon pere, revendique les titres qui l'avoient illuſtré. Les mécontens du gouvernement actuel, favoriſent ſes projets

ambitieux, grossissent son parti : leur nombre est formidable, tout fermente dans la République, tout tend à une révolution prochaine. Il est tems, Madame, il est tems qu'Antoine se réveille, ou l'Empire est perdu !..... Banissez donc vos craintes, & comptez d'autant plus sur le cœur de votre amant, que cette Fulvie que vous appréhendez, est morte.

CLEOPATRE.

Fulvie !... l'artifice est grossier.... Pouvoit-elle mourir ?

ANTOINE.

Elle n'est plus. Prenez ceci, Madame *, & voyez à loisir toutes les affaires qu'elle m'avoit suscitées : La derniere est la plus funeste.. Voyez où, & comment elle est morte.

CLEOPATRE.

Amant faux & trompeur ! où sont donc les pleurs que tu répands pour elle ? Ah c'est ainsi, sans doute, c'est ainsi que Cléopatre sera un jour regrettée par Antoine.

ANTOINE.

Terminons ces reproches, & daignez entendre mes projets : je les sou-

* Il lui présente des papiers.

mets à la censure de ce que j'aime. Je jure d'abord par l'astre bienfaisant qui fertilise le limon du Nil, qu'Antoine part fidéle amant de sa Cléopatre ! & qu'il laisse dans ses mains le sort du monde, en la nommant arbitre de la guerre ou de la paix.

CLEOPATRE.

Je ne respire plus !.... Charmion, coupe au plutôt mon lacet..... Mais non, retire-toi .... je me sens mieux. Ma santé est aussi variable que le cœur d'Antoine.

ANTOINE.

Divine Cléopatre ! épargnez-moi, si vous m'aimez.... Croyez que ma tendresse gémit des loix que la gloire m'impose.

CLEOPATRE.

En aurois-tu moins dit à ta Fulvie ? Ah détourne les yeux, laisse couler les pleurs que sa mort t'arrache, ou tâche de me persuader que tu ne les répands que pour moi ? Feins d'être pénétré du plus cruel désespoir, & applaudis-toi enfin de m'avoir trompée.

ANTOINE.

Arrête, ç'en est trop !... & ma colere...

CLEOPATRE.

Acheve, Antoine? ..... Tu peux mieux faire encor; & ce transport paroît du moins sincere.

ANTOINE.

Je jure par mon épée! ...

CLEOPATRE, *ironiquement.*

Joins-y ton bouclier.... Tu te corriges, je le vois? Poursuis, poursuis, tu vas bien-tôt me convaincre!.... N'admires-tu pas, Charmion, combien cette noble chaleur sied à mon Hercule Romain?

ANTOINE.

Madame? prenez garde! vous me mettez au point de vous quitter pour jamais.

CLEOPATRE.

Magnanime Seigneur? un mot.... Nous allons donc nous séparer? Non, ce n'est pas ce que je voulois dire.... Nous nous sommes aimés tendrement.... Mais je me trompe encor, & vous en conviendrez.... Que voulois-je donc dire?... Hélas, ma mémoire ressemble à celle d'Antoine! J'ai tout oublié.

ANTOINE.

Ah, si la nonchalance, & la volupté, n'étoient pas vos premieres sujettes, je vous prendrois pour elles.

CLEOPATRE, *pleurant.*

Mon cœur en cet instant ne les trouve que plus à charge! . . . Mais, Seigneur, pardonnez au trouble dans lequel vous me jettez ! . . . pardonnez aux égaremens de ma tendresse : c'est une mort pour moi que de vous déplaire ! . . . . La gloire vous appelle, soyez sourd à mes regrets ; endurcissez votre cœur ; que la pitié le trouve inaccessible, & partez sans remords... Emportez tous les vœux d'une tendre & malheureuse amante. Puisse le Ciel attacher la victoire à votre char, & vous couronner chaque jour de nouveaux lauriers ! . . . . .

ANTOINE.

Sortons, Madame. Nous rendons notre séparation trop douloureuse..... Hélas, en fuyant de ces lieux, si votre cœur me suit, celui d'Antoine vous demeure !

SCENE X.

Le Théâtre représente le Palais d'Octave à Rome.

OCTAVE. LEPIDE. *Suite.*

OCTAVE.

NOn, cher Lepide, & la suite vous en convaincra mieux encor : Octave n'a pas la foiblesse de haïr un Compétiteur vertueux. Voyez ce qu'on mande d'Alexandrie : il chasse, il pêche, il boit, & chacune de ses nuits est signalée par de nouveaux excès. On ignore enfin, s'il est plus homme que Cleopatre, ou si cette Reine est plus femme que lui. Son cœur yvre de voluptés, ne respire plus que par elles ; les soins de l'Empire & de la gloire le trouvent insensible : à peine sçait-il encor que nous sommes ses Collégues. Dans l'ébauche de ce portrait, reconnoissez Antoine, ou plus-

tôt l'abrégé de toutes les foibleſſes de l'humanité ?

LEPIDE.

Vous m'étonnez, Seigneur. Mais je connois Antoine, & quels que ſoient ſes vices, ils n'obſcurciront jamais l'éclat de ſes vertus. Il en eſt des défauts de ce grand homme, comme des étoiles qui ne doivent leur ſplendeur qu'à l'obſcurité de la nuit. Vertueux par principes, mais voluptueux par tempérament, Antoine ne ſe livre point au plaiſir, il s'y laiſſe entraîner. Il ne céde, en un mot, qu'aux Ennemis qu'il ne peut combattre.

OCTAVE.

Vous êtes trop indulgent, cher Lepide. Je conviens, puiſque vous le voulez, qu'il nous importe peu qu'Antoine ſoüille le ſang des Ptolomées; qu'il paye un ſourire, par le don d'un Royaume; qu'il s'enyvre avec des Eſclaves; & qu'en cet état, il ſe donne en ſpectacle aux Nations (avouez pourtant qu'un caractére qui n'eſt point avili, par de pareils excès, eſt un être bien rare!) Mais excuſerez-vous ce même Antoine, de

ſe repoſer ſur nous du poids des affaires de l'Empire, tandis qu'il dort dans le ſein de la moleſſe? de goûter les plaiſirs, en nous laiſſant les peines? de ſe plonger, de s'énerver dans la crapule, tandis que nous veillons à la fois, & pour nous & pour lui?... Penſez mieux, cher Lepide; & ſi vous l'aimez encor, ſongez qu'il eſt tems de le confondre, & de lui faire ſentir ſes torts. Puiſqu'il veut être enfant, ſoyons ſes peres; & que l'auſtérité de nos reproches l'arrache à ſon aveuglement!

UN MESSAGER, *à Octave.*

Seigneur, tes ordres ſeront exécutés: chaque heure t'apportera des nouvelles de ce qui ſe paſſe au dehors. Pompée eſt puiſſant en mer, quoiqu'il ne ſoit aimé que de ceux qui craignoient Céſar. Tous les mécontens ſe retirent dans ſes ports, & l'on prétend qu'ils ſont en grand nombre.

OCTAVE.

Je ne m'atendois pas à moins. L'Hiſtoire nous apprend, que celui en qui reſide l'autorité ſuprême, & qui

en avoit paru digne, a toujours concilié tous les ſuffrages du peuple. Tandis que celui qui ne la méritoit, ni par ſa condition, ni par ſes vertus, bleſſa toujours tous les regards...

I I. MESSAGER.

Deux fameux Pirates, Ménas & Menécrates, infeſtent les mers avec une Flotte formidable : on les trouve partout. Leurs ravages déſolent & font déſerter les côtes de l'Italie; aucun vaiſſeau ne peut ſortir du port ſans être auſſitôt pris qu'apperçu. Tout céde au grand nom de Pompée.

OCTAVE.

O Antoine ! briſe les nœuds qui te retiennent. Souviens-toi des murs de *Mutina*, où après avoir tué deux Conſuls * tu eus encor la famine à combattre ! Quel guerrier endurci dans les plus grands travaux, quel mortel la brava comme toi ? On ne penſe qu'avec effroi aux alimens qui te ſoutinrent, ainſi que ton armée ! Les fruits les plus ſauvages flatoient alors ce palais, aujourd'hui ſi délicat; & ſemblable au cerf affamé, (lorſque

* Hirtius & Panſa.

l'Hiver couvre la terre de neige & de frimats) les dépouilles des arbres te paroiſſent une pâture digne de ton appetit. Les Alpes t'ont vû pouſſer encor plus loin la conſtance, & la fermeté ; la ſeule vuë des extrémités où tu fus réduit, fit périr de fraieur plus d'un ſoldat de tes Legions. Héros d'autant plus grand, qu'à travers ces horreurs ton viſage, dit-on, ne parut jamais un inſtant alteré !

LEPIDE.

Je ne puis que le plaindre.

OCTAVE.

Montrons-lui ſa honte, & qu'elle le ramene promptement à Rome. Il eſt tems que nous paroiſſions tous deux en campagne, & que nous nous raſſemblions pour concerter nos projets. Notre indolence rend Pompée trop redoutable.



SCENE XI.

Le Théâtre représente le Palais de Cléopatre.

CLeopatre est inquiette du départ d'Antoine, qu'elle soupçonne d'être infidéle. Elle cherche à dissiper ses ennuis, en interrogeant l'Eunuque Mardian sur les idées qu'il peut avoir de l'amour. Ce Dialogue est un peu trop gaillard pour la Langue Françoise, & n'est susceptible d'aucuns adoucissemens raisonnables. La Reine finit par regretter de n'être plus au tems, où ses jeunes attraits enflamoient le cœur de Jules-César, & de Pompée.

SCENE XII.

Les mêmes Acteurs. ALEXAS *arrive.*

ALEXAS.

GLoire à ma Souveraine!

CLEOPATRE.

Ah, que tu ressembles peu à mon

Antoine !... mais tu viens de ſa part ; comment ſe porte mon Héros ?

ALEXAS.

J'ai vû cette perle Orientale, qu'il vous envoye, couverte mille fois de ſes baiſers. .. ſes moindres diſcours ſont gravés dans mon cœur.

CLEOPATRE.

Fais-les donc au plutôt paſſer dans le mien !

ALEXAS.

Ami, dit-il, porte au plutôt ce tréſor à mon aimable Reine de la part de ſon fidéle Antoine, en attendant qu'il orne ſon Thrône des dépouilles de plus d'un Royaume. Dis-lui, que l'Orient entier doit l'appeller ſa Reine... A ces mots il monte un ſuperbe Courſier, qui fier de porter ce grand homme, pouſſe des henniſſemens qui empêchent ſon maître d'entendre ma réponſe.

CLEOPATRE.

Antoine étoit-il gai ? Etoit-il triſte ?

ALEXAS.

Ni l'un, ni l'autre.

CLEOPATRE.

Tant mienx, je l'aime dans cette

disposition : Le voilà tel que je le veux. Ah Charmion, pése bien tout ceci... Il n'étoit pas mélancolique, de crainte d'attrister ceux qui venoient en foule lui rendre hommage. Il n'étoit pas gai, pour leur faire entrevoir qu'il laissoit en Egypte ce qu'il avoit de plus cher. O cher Antoine! seul entre tous les hommes, la tristesse & la joie te sicent également!... As-tu rencontré mes Courriers?

ALEXAS.

Oui, Madame, j'en ai rencontré plus de vingt. Pourquoi donc en envoyer tant?

CLEOPATRE.

L'enfant qui naîtra le jour qu'Antoine n'aura point de message de moi, périra misérable... Charmion, vîte de l'encre & du papier? Sois le bien venu cher Alexas.... Qu'en dis-tu, Charmion, aimai-je autant Cesar?

CHARMION.

O brave César!

CLEOPATRE.

Que ton emphase te suffoque!. Dis plutôt, brave Antoine.

CHARMION.

Magnanime César !

CLEOPATRE.

Par *Isis*, je te frape, si tu oses encor comparer César au Roi de tous les hommes ?

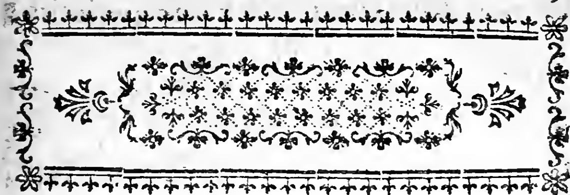
CHARMION.

Eh, Madàme, ce sont vos discours mêmes que je répéte ! Et jadis....

CLEOPATRE.

Je n'étois alors qu'un enfant. . . . . Mais allons, cherchez-moi de l'encre & du papier : dussai-je dépeupler l'Egypte, mon amant aura chaque jour plus d'une fois de mes nouvelles.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

La Scene est en Sicile.

SEXTUS POMPE'E. MENE'CRATES. ME'NAS.

POMPE'E.

SI les Dieux sont équitables, la Justice doit triompher.

MENE'CRATES.

Seigneur, ils ne refusent pas toujours ce qu'ils n'accordent point d'a-d'abord.

POMPE'E.

Mais tandis que nous les invo-

quons, souvent notre cause périclite;

MENAS.

Eh, sçavons-nous toujours ce que nous leur demandons ? c'est souvent notre perte ; & leur sagesse nous sert, en rejettant nos vœux.

POMPE'E.

Les miens ne sont pas de cette espéce : je suis aimé du Peuple, & la Mer est à moi. Mon pouvoir s'accroit chaque jour, & tout m'annonce un heureux succès. Antoine tient table en Egypte, & ne songe point à la guerre ; Octave amasse de l'argent, tandis qu'il perd les cœurs ; Lepide qui les flatte, est également flatté par eux : mais il ne les aime pas plus qu'il n'en est aimé.

MENE'CRATES.

Octave & Lepide, sont pourtant en campagne, & leurs forces sont redoutables ?

POMPE'E.

Qui vous l'a dit ? cela est faux.

MENE'CRATES.

Seigneur, je le tiens de Silvius.

POMPE'E.

Silvius l'a rêvé. Tous les deux sont

à Rome, où ils attendent Antoine ... O voluptueuse Cleopatre, puissent tous les feux de l'Amour ranimer la pâleur de tes lévres! joins à tes charmes, toutes les ruses & les finesses d'une Amante consommée dans son art! aveugle, enchante, attache pour jamais à ton char le stupide adorateur de tes attraits! que mille fêtes nouvelles épuisent chaque jour l'imagination de tes Esclaves Epicuriens! irrite l'appetit; échauffe, multiplie les désirs de ton Amant! & que bientôt noyé dans un torrent de délices, il oublie tout ce qu'il fut, & tout ce qu'il doit être!... Mais que veut Varrius?

VARRIUS.

Seigneur, croyez-en un rapport dont je suis garant: Antoine marche à Rome; & depuis son départ d'Egypte, il devroit y être arrivé.

POMPE'E.

J'entendrois plus volontiers toute autre nouvelle ... Mais crois-tu, Ménas, qu'une guerre si peu intéressante pour Antoine l'ait arraché des bras de Cleopatre? je le crains plus lui seul,

que les deux autres réunis ! ... Quoi qu'il en soit, mon espoir augmente, ainsi que mon courage ; & je n'augure que mieux de mon entreprise, puisquelle paroît assez importante à Antoine, pour lui faire sacrifier ses plaisirs à sa sureté.

MENAS.

J'ai peine à croire qu'Antoine & Octave puissent s'accorder longtems. Fulvie a offensé Octave, elle lui a fait la guerre, le frere d'Antoine en a fait autant....

POMPE'E.

Je ne vois pas que ces petites querelles puissent en enfanter de plus grandes. S'ils ne nous avoient point en tête, peut-être romproient-ils ; mais leur péril commun ne paroît pas propre à augmenter leur division, le Ciel sçait ce qui en sera. Mais si nous voulons vivre, songeons à nous défendre .... Suis-moi, Ménas.



SCENE II.

La Scene est à Rome.

LEPIDE. ENOBARBUS.

LEPIDE.

VOus ferez l'action d'un vrai Citoyen, mon cher Enobarbus, en disposant Antoine à ne pas s'emporter contre Octave.

ENOBARBUS.

Je disposerai Antoine, à parler comme il le doit. Si Octave ose l'insulter, c'est Mars même qui lui répondra...

LEPIDE.

Les querelles particuliéres ne sont pas aujourd'hui de saison.

ENOBARBUS.

Toute saison est propre pour les matiéres qu'elle fait naître.

LEPIDE.

Sans doute : mais les moindres objets doivent céder aux plus grands.

ENOBARBUS.

Chacuns d'eux ont leur droits ; & les premiers....

LEPIDE.

Vous vous emportez : de grace pacifions tout ceci. J'apperçois l'illustre Antoine.

ENOBARBUS.

Et votre Octave le suit.

SCENE III.

Les mêmes Acteurs. ANTOINE & VENTIDIUS. OCTAVE. AGRIPPA, & MECENAS.

LEPIDE.

Nobles amis, l'objet qui nous rassemble est assez grand par lui-même pour écarter tous les autres. Oublions tous sujets de plaintes ; ou si nous en parlons, que ce soit sans aigreur : Nos blessures sont légeres, ne les déchirons point. Hâtez-vous donc, chers Collégues, de terminer ces petits dif-

férends, dont la ſuite n'eſt jamais dangereuſe que par la vivacité des reproches.

ANTOINE.

Lepide a raiſon; & nos armées ſeroient-elles en préſence, je parlerois de même.

OCTAVE.

Seigneur, ſoyez le bien arrivé.

ANTOINE.

Je vous rends graces. . . . . * Vous plaignez, dit-on, de certaines démarches de ma part, qu'on vous a mal rendues?

OCTAVE.

Seigneur, on vous a mal inſtruit.

ANTOINE.

Que vous importoit mon ſéjour en Egypte?

OCTAVE.

A moi, Seigneur? en rien: pas plus que ma réſidence à Rome n'avoit droit de vous inquiéter. Cependant, ſi votre abſence vous avoit ſervi à troubler les Provinces que je gouverne, je pourois avoir lieu de m'en plaindre.

* Ils s'aſſéient.

ANTOINE.

En quoi donc, & comment les ai-je troûblées ?

OCTAVE.

Je n'en juge, que par ce qui est arrivé. Votre femme, & votre frere, ont pris les armes contre moi ; & votre nom dont ils se sont servi, a pû faire présumer votre aveu.

ANTOINE.

Vous vous trompez, César : jamais mon frere ne m'a fait part de cette guerre. Vous le sçavez, & j'en suis instruit par ceux mêmes qui ont combattu sous vous. Que dis-je ? Mon frere en vous attaquant, ne m'attaquoit-il pas ? Le même pouvoir qui le blessoit en vous, le blessoit-il moins en moi ? Votre cause n'étoit-elle pas la mienne ? Et mes lettres ne vous ont-elles pas déja satisfait sur ce point ?... Non, César, si vous cherchez à rompre avec moi, ce prétexte est frivole.

OCTAVE.

Vous prétendez m'humilier, en vous justifiant ainsi. Mais vous réussissez mal à pallier vos torts.

AN-

ANTOINE.

Non, encor un coup, César. Vous avez dû sentir, & vous avez senti, qu'étant votre Collégue, la révolte de mon frere avoit dû me déplaire autant qu'à vous. Quant à ce qui touche ma femme, il me suffit de vous en souhaiter une pareille. Vous commandez au tiers de l'Univers : nous verrions quel empire vous auriez sur elle.

ENOBARBUS.

Je voudrois que toutes les femmes lui ressemblassent : nous n'irions pas seuls à la guerre.

ANTOINE.

Vous avez connu son génie aussi inquiet qu'indomptable, & les rafinemens de sa politique. Il m'en reste, ainsi qu'à vous, d'assez douloureux souvenirs ; & vous n'avez rien à m'imputer.

OCTAVE.

Quel cas avez-vous fait des lettres que je vous ai écrites à Alexandrie, & de mon Messager ?

ANTOINE.

Il entra sans être annoncé. J'avois régalé trois Souverains, & j'étois moins frais alors qu'au sortir de mon lit : mais

les excuses que je lui fis le lendemain, ont dû le satisfaire. Un tel personnage n'est pas digne de figurer dans notre contestation. Achevons ; & qu'il soit fustigé.

OCTAVE.

Vous avez violé votre serment, & je défie que vous m'en accusiez.

LEPIDE.

Doucement César ?...

ANTOINE.

Non, laissez-le dire : il s'agit de l'honneur. Parlez, César.

OCTAVE.

Vous deviez me défendre, vous l'avez refusé.

ANTOINE.

Dites plûtôt, que je l'ai négligé. Je l'avoue César ; Antoine alors n'étoit pas à lui-même ; il ne rougit pas de confesser sa foiblesse : il ne croit pas même blesser par-là sa grandeur. Il est vrai que Fulvie, pour m'attirer hors de l'Egypte, vous a fait la guerre. J'ignorois ses motifs ; & je vous en fais des excuses, autant que mon honneur peut le permettre.

LEPIDE.

C'est parler en Héros.

MECE'NAS.

Oserois-je vous proposer de ne pas pousser cette explication plus loin, d'oublier le passé, & de songer au présent ?

LEPIDE.

C'est bien dit, Mecénas.

ENOBARBUS.

Ou si vous aimez mieux maintenant emprunter pour un tems l'amitié l'un de l'autre, vous pourrez après avoir battu Pompée, revenir à vos anciennes querelles. Vous en parlerez à votre aise, quand vous n'aurez que cela à faire.

ANTOINE.

Tu n'es qu'un Soldat, Enobarbus; Cesse de faire l'Orateur.

ENOBARBUS.

Toute vérité n'est pas bonne à dire. Vous avez pourtant raison.

ANTOINE.

Ce moment est sérieux: Contenez-vous.

OCTAVE.

Je ne haïs pas ce qu'il dit, mais la

façon dont il le dit : car il n'eſt pas poſſible que nous reſtions unis, en agiſſant auſſi différemment. Cependant, s'il ſe préſentoit un moyen capable de reſſerrer les nœuds de notre ancienne amitié, il n'en eſt point que je n'adoptaſſe.

AGRIPPA.

Oſerois-je parler ?

OCTAVE.

Parle, Agrippa.

AGRIPPA.

Le noble Antoine eſt veuf... Octavie eſt aimable ..... elle eſt votre ſœur?...

OCTAVE.

Arrête, ami : ſi Cléopatre t'entendoit, qui te préſerveroit de ſa colere ?

ANTOINE.

Céſar, elle n'eſt point ma femme : écoutons Agrippa.

AGRIPPA.

Pour cimenter à jamais votre union, pour vous rendre freres, & pour ſerrer les nœuds de votre amitié d'un lien indiſſoluble, il faut qu'Antoine épouſe Octavie : ſa beauté ne mérite pas moins qu'un ſi digne époux. Cet

hymen ſeul peut étouffer le germe de la jalouſie & des petites défiances qui vous éloignent l'un de l'autre ; & tout ce qui forme aujourd'hui l'objet de vos conteſtations ne vous paroîtra plus alors digne d'être remarqué. Les fables qui nouriſſent vos ſoupçons, ſont à vos yeux des vérités : les vérités alors vous paroîtront à peine vraiſemblables. La tendreſſe d'Octavie partagée entre ſon époux & ſon frere, ſera le ſceau inaltérable de la leur.... Pardonnez, Seigneurs, une idée ſuggérée par mon zèle, & réfléchie depuis long-tems pour le bien de mes maîtres.

ANTOINE.

Peut-on ſçavoir ce que Céſar en penſe ?

CESAR.

Non, juſqu'à ce qu'il ſçache l'impreſſion que fait cette ouverture ſur l'eſprit d'Antoine.

ANTOINE.

Quels ſont les pouvoirs d'Agrippa ?

OCTAVE.

Il peut répondre d'Octave, comme Octave répond d'Octavie.

ANTOINE.

Le Ciel me garde de balancer un instant ! recevez à la fois ma main & mes remercimens. Que cet heureux jour ſoit l'époque de notre amitié fraternelle, & l'augure de nos ſuccès.

OCTAVE.

Recevez auſſi ma main, avec la ſœur la plus vertueuſe & la plus chérie qui fût jamais. Rendez-la heureuſe ; & qu'elle uniſſe pour jamais nos Etats & nos cœurs.

LEPIDE.

Que le Ciel entende nos vœux !

ANTOINE.

Mon deſſein n'étoit pas d'attaquer Pompée, à qui je dois depuis peu quelque reconnoiſſance. Mais il ſuffit que je le remercie. Après cela, Seigneur, vous pouvez le défier de notre part.

LEPIDE.

Seigneurs, le tems nous preſſe. Il faut chercher Pompée, ſi vous voulez éviter qu'il ne nous prévienne.

ANTOINE.

Où eſt-il maintenant ?

OCTAVE.

Vers le Cap de *Miséne.*

ANTOINE.

Quelles ſont ſes forces de Terre ?

OCTAVE.

Puiſſantes, & croiſſant de jour en jour. Mais il eſt maître abſolu de la Mer.

ANTOINE.

On le prétend ainſi. Je voudrois m'aboucher avec lui. Ne perdons point de tems, & terminons avant partir l'alliance propoſée.

OCTAVE.

J'y conſens avec joye. Je vous invite même à voir ma ſœur, & ſi vous le voulez nous irons de ce pas.

ANTOINE.

Cher Lepide, ne nous quittez point?

LEPIDE.

Quel obſtacle pourroit m'empêcher de vous ſuivre ?



SCENE IV.

ENOBARBUS. AGRIPPA. MECENAS.

Agrippa, & Mecenas interrogent Enobarbus sur les amours d'Antoine & Cleopatre, & sur les plaisirs qu'ils ont gouté en Egypte.

ENOBARBUS.

Je veux vous raconter leur premiere entrevue, sur les bords du Cydnus.

La galere qui portoit Cléopatre, ainsi qu'un trône brillant de pierreries, paroissoit brûler sur les eaux ; sa poupe étoit d'or massif & ses voiles teintes en pourpre, mais tellement parfumées, que les vents amoureux sembloient se plaire à les enfler. Des rames d'argent, au bruit d'un doux concert de flutes, frappoient l'onde en cadence ; & les flots enchantés s'empressoient, en se roulant l'un sur l'autre, de s'offrir à leurs coups. Je ne vous peindrai point Cléopatre : ses charmes sont au-dessus de l'éloquence

même. Couchée ſur un lit de drap d'or, entouré d'un pavillon fait d'un riche tiſſu, elle offroit aux yeux cette *Venus* céleſte, que l'imagination la plus vive ne peut peindre dans toute ſa beauté, même en ſurpaſſant la nature. Une troupe d'enfans aimables, déguiſés en amours, & dignes de remplir ce leger & riant perſonnage, entouroit la Déeſſe. Leurs mains armées de differentes eſpeces d'éventails, en rafraîchiſſant ſes joues délicates, ſembloient les animer d'un nouvel éclat, que le plus ou le moins de chaleur faiſoit varier à chaque inſtant.

AGRIPPA.

Oh, que va devenir Antoine?

ENOBARBUS.

Ses femmes, comme autant de néreïdes & de Sirenes, compaſſoient leurs mouvemens ſur celui de ſes yeux, & formoient un cortége enchanteur. Une d'elles, aſſiſe au gouvernail, dirigeoit la marche du vaiſſeau, dont les cordages de ſoye maniés par des mains auſſi douces qu'adroites, ne laiſſoient qu'à peine entrevoir la manœuvre, tandis qu'un parfum délicieux exhalé

du fond de la galere, embaumoit l'air & le rivage!.... Mais elle arrive, & déja la ville est déserte; tout le Peuple est au Port : Antoine qui haranguoit alors, se trouve sans auditeurs, l'air même l'abandonne, & laisse un vuide dans la nature, pour courir admirer Cléopatre. *

AGRIPPA.

C'est un prodige que cette femme!

ENOBARBUS.

A son arrivée, Antoine l'envoie inviter à souper : mais elle le supplie de venir plûtôt chez elle. Soudain le galant Antoine, dont jamais femme ne reçut un refus, razé dix fois, & dix fois parfumé, court à la fête; & laisse son cœur, pour prix d'un souper, où ses yeux seuls avoient eu part.

AGRIPPA.

C'est à-peu-près de cette façon qu'elle attrapa César.

---

* .... The air, Wich but for vacancy
Had gone to gaze on Cleopatra too,
And Made a Gape in nature.

Croiroit-on que ce dernier trait, n'est encor rendu que foiblement.

MECENAS.

Pour à présent, je crois qu'Antoine la quittera.

ENOBARBUS.

Jamais. Il ne le veut, ni ne le peut. L'âge ne vieillit point une femme qui frappe toujours les yeux par de nouvelles graces. Les autres calment les désirs en les satisfaisant : celle-ci les irrite à force de les satisfaire. Tout en elle est beauté, tout en elle inspire l'amour : les vieillards, & les prêtres mêmes, ne la voyent point impunément.

MECENAS.

Si la beauté, jointe à la sagesse & à la modestie, peuvent fixer le cœur d'Antoine, Octavie fera son bonheur.

AGRIPPA.

Allons. Je compte, cher Enobarbus, que vous daignerez loger chez moi pendant votre séjour à Rome ?

ENOBARBUS.

J'y consens, Seigneur ; & je vous en rends grace.



SCENE V.

OCTAVE, ANTOINE, *tenant chacun une main d'Octavie.*

ANTOINE.

MAdame, les besoins de l'Empire me priveront quelquefois de votre présence.

OCTAVIE.

Tout ce tems sera consacré aux Dieux, à qui mes vœux ardens demanderont sans cesse votre heureux retour !

ANTOINE, *à Octave.*

Bon soir, Seigneur. ... Chere Octavie, ne jugez point d'Antoine sur ce qu'en dit la Renommée. Je me suis écarté, j'en conviens : mais l'avenir réparera mes fautes. Adieu, Madame.

OCTAVIE.

Bon soir, Seigneur.



SCENE VI.

ANTOINE. UN DEVIN.

ANTOINE.

EH bien, regrettes-tu l'Egypte ?

LE DEVIN.

Puissai-je n'en être jamais sorti ! & puisses-tu n'y jamais être entré.

ANTOINE.

Pourquoi donc ?

LE DEVIN.

Je le sens, sans pouvoir l'exprimer; crois-moi, cependant, retournes-y au plutôt.

ANTOINE.

Dis-moi, je te prie, qui d'Octave ou d'Antoine, poussera plus loin sa fortune?

LE DEVIN.

Octave ? ... Garde-toi de vivre auprès de lui. Le génie qui veille sur tes jours est noble, vaillant, grand, unique enfin : mais crains celui d'Octave. Ton génie étonné tremble devant le sien * !

** Near him, thy Angel
Becomes a fear . . . .

Les grands hommes se rencontrent. Cette pensée se trouve mot à mot dans Racine.

Eloignes-toi, si tu veux te maintenir dans l'égalité.

ANTOINE.

Tais-toi, ç'en est assez.

LE DEVIN.

Ne crains rien : je ne parle qu'à Antoine. ... A tel jeu que tu puisses jouer avec Octave, sois sûr de perdre : aurois-tu l'avantage, la victoire est à lui. Tandis que ton soleil s'obscurcit, le sien s'éleve. .... Crois-moi, dis-je : écarte-toi, si tu veux briller long-tems.

ANTOINE.

Va-t-en. Dis à Ventidius que je le demande * .... Je veux qu'il marche contre les Parthes .... soit par regle, soit par hasard, cet homme tire juste.

Les dez mêmes servent Octave, quand je joue contre lui ; & quel que soit mon art, dans toute autre espece de jeux, sa fortune l'emporte. Le meilleur lot est toujours le sien ; sa table, même dans la disette, est meilleure que la mienne ; ses animaux, dans les com-

* Le Devin sort.

bats publics, vainquent toujours les miens. . . . Retournons en Egypte. J'ai assuré la paix de l'Empire, en épousant Octavie : mais celle de mon cœur dépend de Cléopatre. . . . Viens, Ventidius *. Va combattre les Parthes : ta commission est expédiée ; suis-moi : tu vas l'avoir.

SCENE VII.

LEPIDE. MECENAS. AGRIPPA.

LEPIDE.

PArtez ; que rien ne vous arrête davantage : pressez vos Généraux de vous suivre.

AGRIPPA.

Seigneur, nous attendons uniquement qu'Antoine ait pris congé d'Octavie.

LEPIDE.

Je ne vous dis plus rien, jusqu'à ce que je vous ai vû tous les deux armés, & prêts à partir.

* Ventidius paroît.

MECENAS.

Cela ne tardera pas; & si je ne me trompe, nous arriverons encor avant vous au Cap de *Miséne.*

LEPIDE.

Votre route est la plus courte : mes affaires me retarderont en chemin, & vous gagnerez deux journées sur moi.

AGRIPPA, & MECENAS.

Nous vous souhaitons bonne réussite.

LEPIDE.

Adieu.

SCENE VIII.

La Scene est à Alexandrie.

CLEOPATRE. CHARMION. IRAS. ALEXAS. MARDIAN.

CLEOPATRE.

QU'on appelle mes instrumens ? La Musique est une espece d'aliment pour les ames sensibles.

TOUS ENSEMBLE.

Hola, les Muſiciens!

CLEOPATRE.

Non, je n'en veux plus... jouons plûtôt au Billard. Viens Charmion.

CHARMION.

Mon bras eſt déja fatigué. Jouez plûtôt avec Mardian.

CLEOPATRE.

Autant avec lui, qu'avec une femme!.... Veux-tu jouer?

MARDIAN.

Madame, j'y ferai de mon mieux.

CLEOPATRE.

La bonne volonté ne ſuffit pas toujours : il faut par quelque endroit mériter notre indulgence.... mais je ne ſuis pas maintenant d'humeur pacifique. Allons pêcher; qu'on apporte mes lignes, & que la ſymphonie placée dans l'éloignement, m'aide à ſurprendre le poiſſon. Je n'en prendrai pas un, que je ne m'imagine encor attraper Antoine.

CHARMION.

Je ris toujours du poiſſon ſalé que vous fites attacher à ſon hameçon, par un Plongeur, lors de votre ga-

geure, à qui pêcheroit le plus heureusement. Jamais ſurpriſe n'égala la ſienne !

CLEOPATRE.

Ah, quel tems me rappelles-tu ? Quel tems, grands Dieux ! Je le raillai outre meſure pendant tout un jour... * mais voici des nouvelles d'Italie.

LE MESSAGER.

Ah, Madame !....

CLEOPATRE.

Ciel ! Antoine eſt-il mort ? Prends garde, malheureux, reſpecte les jours de ta Reine !.... S'il n'en eſt rien, ſi mon Antoine eſt heureux & content, prends tout cet or ; & baiſe cette main que tant de Rois enchantés n'ont baiſée qu'en tremblant.

LE MESSAGER.

Madame, il ſe porte bien.

CLEOPATRE.

Tien, prends encor ceci ?... Mais

---

* .... And the Next Morn,
Ere the ninth hour, i drunk him to his bed:
Then put my tire, and mantles upon him,
Whilſt
I Wore his Sword *Philippan*...

garde-toi de me tromper, ou tu périras de ma main.

LE MESSAGER.

Daignez m'entendre ? ....

CLEOPATRE.

J'y consens, parle... mais ta phisionomie est sombre ?... Ah, si tes nouvelles sont bonnes, pourquoi cet air sinistre ? Si elles sont mauvaises, d'où vient que semblable aux Furies, je ne vois point de Serpens sur ta tête ?

LE MESSAGER.

Oserai-je parler ?

CLEOPATRE.

Je suis tentée de t'immoler auparavant... cependant si tu me dis qu'Antoine n'est point esclave, & qu'il est ami de César, je te couvre d'or & de fleurs.

LE MESSAGER.

Madame, Antoine se porte bien, & ne fut jamais plus uni avec César.

CLEOPATRE.

Ami, ta fortune est faite !

LE MESSAGER.

Mais....

CLEOPATRE.

Point de *Mais* : Je deteste ce mot ; il altére sans cesse qui le précédoit. C'est presque toujours un éclair qui nous annonce la foudre... Dis-moi plûtôt tout d'un coup & le bien & le mal. Antoine se porte bien, il est libre, il est ami de César, n'est-il pas vrai ?

LE MESSAGER.

Pour libre, non, Madame ; je ne l'ai pas dit. Il vient d'épouser Octavie.

CLEOPATRE.

Que le Ciel te confonde * !... Sors d'ici malheureux, & prépare-toi aux plus cruels supplices....

LE MESSAGER.

Eh, Madame, est-ce le Messager qui fait les nouvelles ?...

CLEOPATRE.

Retracte-toi, je te donne une Province : c'est assez pour ta blessure. Demande encore tout ce qui peut te plaire, tu l'auras.

LE MESSAGER.

Madame ... Antoine est marié.

* Elle le frappe.

CLEOPATRE.

Traître ! tu nas que trop vécu * ... :

LE MESSAGER.

Vous me forcez de fuir .... Eh, de quoi ſuis-je coupable ? ... **

CHARMION.

Hélas, Madame, ſongez qu'il eſt innocent ? ...

CLEOPATRE.

Tout innocent eſt-il à l'abri du tonnerre ? ... Que le *Nil* ſubmerge l'Egypte, & que tout ſoit Serpent pour moi ! ... Rappelle cet Eſclave ? malgré ma rage, qu'il ne craigne plus rien .... Qu'on l'appelle, encor un coup ?

CHARMION.

Vous l'avez effrayé ....

CLEOPATRE.

Je ne le frapperai plus : c'eſt deſhonorer ma main .... Viens, *** approche. C'eſt un malheur, ami, d'être porteur de mauvaiſes nouvelles. Les bonnes ne ſont jamais aſſez tôt

* Elle tire un poignard.

** Il ſort.

*** Le Meſſager rentre.

annoncées : mais les autres doivent être luës sur le visage du Messager. Il suffit de les faire sentir.

LE MESSAGER.

J'ai rempli mon devoir.

CLEOPATRE.

Tu dis donc, qu'il est marié ? .... Si tu dis encore *oui*, rien ne peut augmenter ma haine pour toi.

LE MESSAGER.

Il est marié, Madame.

CLEOPATRE.

Que la foudre t'anéantisse ! .... Quoi tu persistes encor ?

LE MESSAGER.

Faut-il mentir, Madame ?

CLEOPATRE.

Ah, que ne l'as-tu fait ? ... Que ne m'apprenois-tu plûtôt la perte de mon Royaume ? ... Sauve-toi, fuis perfide : fusses-tu plus charmant que *Narcisse*, tu n'es qu'un monstre à mes yeux ! ... Il est marié ?

LE MESSAGER.

Pardon, pardon, Madame ! ...

CLEOPATRE.

Il est marié ? ... Dieux !

LE MESSAGER.

Que ne puis-je vous le cacher ! mais vous voulez que je parle ..... Oui, Madame, Octavie est son épouse.

CLEOPATRE.

Va-t-en, traître, fuis mes regards.

CHARMION.

Daignez calmer votre fureur.

CLEOPATRE.

Eh je loüois Antoine, aux dépens de César ? ... Dieux, vous m'en punissez ! ... Je succombe .... O Iras ! O Charmion ! ôtez-moi d'ici ... Vôle, cher Alexas : cherche le Messager. Qu'il te peigne Octavie, ses traits, son âge, ses inclinations. Informe-toi de tout : n'oublies rien, pas même la couleur de ses cheveux ; & songes que je t'atens avec impatience .... Oublions pour jamais Antoine .... Mais non, ma Charmion : si son infidélité le rend odieux à mon esprit, mon cœur le trouve toujours aimable !.. Veille sur Alexas : je brûle de connoître ma Rivale, Plains-moi si tu le veux, mais ne me replique point ....

SCENE IX.

Le Théâtre représente les Côtes d'Italie, près de Miséne.

POMPÉE, & MÉNAS entrent d'un côté, au son des Tambours & des Trompettes. De l'autre, OCTAVE, ANTOINE, LEPIDE, ENOBARBUS, MECENAS, & AGRIPPA paroissent, suivis de leur Armée.

POMPE'E.

J'Ai reçû vos ôtages, & vous avez les miens. Nous pouvons conférer avant le combat.

OCTAVE.

Cela me paroît convenable ; c'est même dans cette vuë que nous vous avons envoyé nos propositions par écrit. Si vous les avez bien pésées, la guerre est finie. Renvoyez vos soldats de Sicile, & n'exposez pas une jeunesse

jeunesse aussi brillante à un trépas prématuré.

POMPE'E.

C'est à vous trois que je m'adresse, uniques Senateurs de ce vaste Univers, & seuls agens des Dieux!.... J'ignore pourquoi mon pere doit manquer de vengeurs, puisqu'il a des amis, & que je suis son fils; puisque César fut vengé aux Champs de *Philippes*; puisque le Grand Brutus y tomba. Quel sujet put armer le pâle Cassius? Quel sujet força Brutus, & tant de nobles Conjurés, à ensanglanter le Capitole, si ce n'est l'amour de la liberté, & la crainte de vivre sous les loix d'un seul homme? C'est cette même crainte, c'est ce même désir de vengeance qui m'a fait construire une flotte dont le poids fait gémir l'Ocean, & qui doit me venger des perfides dont mon pere a éprouvé l'ingratitude.

OCTAVE, *à Antoine.*

C'est à vous à lui répondre.

ANTOINE.

Pompée, tes forces navales te mettent dans le cas de ne pas nous crain-

dre ſur mer : C'eſt là où nous voulons te parler. Tu n'aurois pas le même avantage ſur terre.

POMPE'E

J'en conviens : Vous m'avez tout ôté, juſqu'à la maiſon de mon pere... mais gardez-la, ſi vous pouvez.

LEPIDE.

Parlons, je vous prie, des affaires préſentes. Que dites-vous de nos propoſitions ?

OCTAVE.

Voilà le point.....

ANTOINE.

Qu'il s'agit non-ſeulement de diſcuter, mais ſur lequel il faut prendre un parti ſolide.

OCTAVE.

Et conſiderer les ſuites funeſtes qu'entraîneroient vos refus.

POMPE'E.

Vous m'offrez la Sicile, & la Sardaigne, à condition que je purgerai la mer des Pirates qui l'infeſtent ; & que je remettrai l'abondance dans Rome, au moyen du froment que j'y enverrai ? .... A ce prix la paix eſt-elle faite ?

TOUS LES TROIS.

Oui.

POMPE'E.

Eh bien j'accepte le Traité. J'ai pourtant à me plaindre d'Antoine ; & quoiqu'un bienfait reproché perde toujours son prix, il doit pourtant se souvenir de l'accueil que je fis à sa mere lorsque la guerre la força de chercher un azile dans mes provinces.

ANTOINE.

J'en suis instruit, Pompée ; & j'allois vous en marquer ma vive reconnoissance.

POMPE'E.

Seigneur, donnez-moi votre main... Je ne m'attendois pas à vous voir ici.

ANTOINE.

L'Orient a des charmes. Je vous rends pourtant graces d'avoir hâté mon retour. J'y gagne beaucoup maintenant.

OCTAVE, *à Pompée.*

Je vous trouve changé, Seigneur, depuis notre derniere entrevuë ?

POMPE'E.

L'infortune a pû changer mes traits, mais elle ne changera jamais mon

cœur.... puisque nous sommes d'accord, allons écrire & sceller le traité.

OCTAVE.

C'est par où il faut commencer.

POMPE'E.

Il faut aussi que nous mangions ensemble, avant de nous quitter. Tirons au sort, lequel de nous commencera à donner le festin.

ANTOINE.

Ce sera moi, Pompée.

POMPE'E.

Non, Antoine, il faut tirer. Que vous importe? Votre cuisine Egyptienne l'emportera toujours sur la nôtre. J'ai oui dire, que César s'en étoit bien trouvé?

ANTOINE.

Vous n'avez oui que cela?

POMPE'E.

Seigneur, je ne prétends point vous offenser.

ANTOINE.

Parlez, Seigneur: Je connois votre politesse.

POMPE'E.

Je sçai encore, que certain Apollodore....

ENOBARBUS.

Silence là-dessus : la chose est vraie.

POMPE'E.

De quoi s'agit-il, je vous prie?

ENOBARBUS.

De certaine Reine qu'il lui fit connoître, n'est-il pas vrai ? . . .

POMPE'E.

Oh, je te reconnois toi ! . . . Comment te portes-tu, brave Soldat ?

ENOBARBUS.

Bien ; & bientôt mieux, sans doute, puisque vous allez tous vous régaler.

POMPE'E.

Reçois ma main : je t'ai toujours aimé. Je n'enviai jamais que ta valeur dans le combat.

ENOBARBUS.

Et moi, quoique je ne vous aimasse guére, j'ai toujours loué vos vertus, mais dix fois moins que je ne le devois.

POMPE'E.

Conserve toujours ta franchise : elle te sied autant qu'elle t'honore . . . Seigneurs, passons dans ma Galére ; je vous y invite tous.

TOUS ENSEMBLE.

Guidez nous, Seigneur : nous vous ſuivons.

POMPE'E.

Venez.

SCENE X.

ENOBARBUS, MENAS.

ILs ſe ſouviennent de s'être vûs à la guerre ; & chacun d'eux vante ſes propres exploits, Ménas ſur mer, Enobarbus ſur terre. Tous les deux ſont fâchés de voir la Paix faite ; & ſurtout Ménas, qui prétend que Pompée vient de perdre ſa fortune. Ils parlent du mariage d'Antoine avec Octavie ; & Ménas attribue cette union à la politique, bien plus qu'à l'amour. Enobarbus eſt de ſon ſentiment : il prévoit même le prochain retour d'Antoine auprès de Cleopatre, & le reſſentiment qu'Octave ne manquera pas d'en témoigner. Menas invite Enobarbus à paſſer dans le Vaiſſeau de Pompée, où le banquet eſt préparé.



SCENE XI.

La Scene est dans la Galére de Pompée.

ON entend une symphonie. Des domestiques paroissent portant des plats ; ils se mocquent entr'eux de l'yvresse de leurs maîtres, & surtout de celle de Lepide, qui leur paroît la plus complette..... Le son des Trompettes annonce l'arrivée de tous les Convives, sortant de table. Antoine s'entretient avec Lepide (qu'il raille) des débordemens du *Nil*, des Crocodiles, & des Piramides d'Egypte. Pompée fait apporter du vin ; on recommence à boire.

Pendant cette débauche, Ménas, qui est derriere Pompée, le prie de sortir un instant. Il est mal reçû d'abord. Il revient à la charge. Pompée se léve enfin.

POMPE'E.

... Eh bien parle, que veux-tu ?

MENAS.

Tu sçais que ma vie & ma fortune, ont toujours été à toi ?... Tu connois mon zéle ?

POMPE'E.

Oui, j'en suis convaincu. Mais de

quoi s'agit-il?... Pardon, * Seigneurs: je reviens, réjouissez-vous.

MENAS.

L'Empire du Monde te tente-t'il?

POMPE'E.

Que dis-tu?

MENAS.

Veux-tu être Empereur? je te le répéte.

POMPE'E.

Explique-toi.

MENAS.

Consens-y seulement. Toute foible que te paroît cette main, c'est elle qui te couronne.

POMPE'E.

Ami, le vin t'a paru bon?

MENAS.

Tu te trompes, Pompée: je te parle de sang froid!... Ose, & je vois en toi le Dieu de la terre.... L'Univers est à toi, te dis-je? ose le prendre.

POMPE'E.

Que faut-il faire?

MENAS.

Le sort te livre ces trois *Atlas*;

* Aux Convives.

ces trois fameux Compétiteurs ; ils sont dans ton Vaisseau ....

POMPE'E.

Eh bien ?

MENAS.

Ce bras, d'un seul coup, en va couper le cable. Ils sont à ta merci ; tu es Empereur.

POMPE'E.

Ah, c'est ce qu'il falloit faire, & non pas me le dire. Ce coup eût fait ta gloire, si je l'eusse ignoré : tu m'en ravis le prix ! non, non, je rougirois de devoir ma grandeur à une perfidie, dont j'eusse été complice ; & la vertu me force à détester ton projet. N'en parlons plus ; gémis de ton indiscrétion : j'ai tout oublié. Malheureux ! va t'en boire.

MENAS.

Adieu donc, je te quitte .... Tu cherchois la fortune, elle s'offre à toi, tu la rejettes ? tu ne la reverras jamais.

Pompée rejoint la compagnie. Lepide achéve de s'enyvrer. Enobarbus propose de danser les Bacchanales Egyptiennes. Ils se prennent tous par la main, & dansent en rond, tandis qu'un jeune homme chante ce couplet, dont on répéte le refrain.

Cher Bacchus, de ce festin,
Bannis le sombre chagrin;
Qu'il soit noyé dans le verre,
Chantons,
Rions,
Buvons;
Et si nous nous enyvrons,
Tournons comme la terre.

OCTAVE.

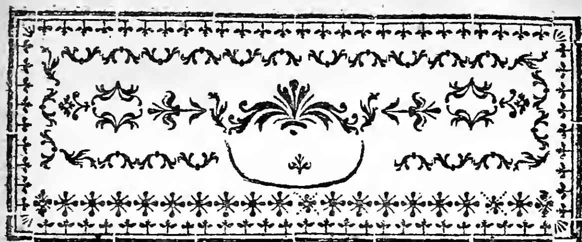
Seigneurs, que voulez-vous de plus? Bon soir, Pompée. Allons, cher frere*, partons; nos affaires souffrent de cette débauche.... Mes amis, partons de grace: voyez en quel état nous sommes! Enobarbus même, le plus robuste de la troupe, est rendu; ma langue articule à peine ma pensée, & nous sommes tout changés de maniere à n'être pas reconnus..... Faut-il vous en prier encor? Bon soir, Seigneurs. Antoine, donnez-moi la main.

POMPE'E.

Je vais vous mettre à terre.... O Antoine! tu possedes la maison de mon pere?... mais nous sommes amis, n'y pensons plus: descends dans la chaloupe**...

** A Antoine.

* Ils s'embarquent, au son des trompettes.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente un Camp. Ventidius arrive en triomphe. On porte devant lui le corps de Pacorus, fils d'Orode, Roy des Parthes.

VENTIDIUS. SILIUS.

VENTIDIUS.



Endons graces aux Dieux ; enfin l'aigle Romaine
Ne trouve plus ici la victoire incertaine,
Parthes audacieux, vous voilà donc vaincus,
Et le sang de vos Rois vient de venger Crassus ?
Cruel Orode, aprens, en voyant ma victime,
Que Rome a des vertus dignes de ton estime !

Qu'on découvre ce corps, regardez le soldats :
Quand le cœur ne craint rien, tout est possible au bras.

SILIUS.

Noble Ventidius, tandis que ton épée
Fume encor de ce sang dont je la vois trempée ;
Poursuis, si tu m'en crois, les restes dispersés
De ces vils ennemis par la crainte glacés :
Acheve ta victoire, entre dans la Médie ;
Ravage, soumets-toi la Mésopotamie,
Au bout de l'Univers porte le nom Romain ;
Tout fuira devant toi, ton triomphe est certain :
Force Antoine lui-même, ébloui de ta gloire,
A respecter en toi l'Auteur de sa victoire !

VENTIDIUS.

Non, brave Silius : ton zéle se méprend ;
Ou risque de déchoir, en se montrant trop grand.
Un sujet, quel qu'il soit, aux regards de son Maître,
S'il s'est trop signalé, paroît cesser de l'être ;
Il tombera demain, s'il s'éleve aujourd'hui :
Qui sert sous un Héros, doit l'être moins que lui.
Trop d'éclat en autrui nous étonne, & nous blesse :
La gloire a ses rivaux, ainsi que la tendresse,

Antoine, à sa valeur moins qu'à ses Généraux,
Doit, ainsi que César, ses lauriers les plus beaux :
L'Univers retentit de leur vaste puissance ;
Mais, parla-t-on jamais de leur reconnoissance ?
Qu'attendre d'un bienfait qui ne peut s'acquitter ?
Pour recevoir beaucoup, il faut peut mériter ;
Surtout auprès des Grands. Rapelle-toi l'histoire
D'un Héros que ces lieux ont vû couvert de gloire ;
Du brave *Sossius*. Son bras en moins d'un mois
Avoit envain rangé la Syrie à nos loix,
Tout célébroit envain ce guerrier magnanime ;
Il étoit trop heureux, son bonheur fit son crime :
Antoine en fut jaloux ; & *Sossius* n'est plus !
Héritier de son rang, moins que de ses vertus,
Tu ne me verras point, imitant son audace,
Pour égaler sa gloire, affronter sa disgrace.

SILIUS.

Mais Antoine du moins apprendra vos succès.
Ne peut-il pas, Seigneur, en craindre les effets,
Si d'un autre que vous ? ...

VENTIDIUS.

Je previens ses allarmes :
J'attribue à lui seul le bonheur de nos armes ;
Au seul bruit de son nom, les Parthes indomptés

Pour la premiere fois se sont vûs surmontés;
Et bravant désormais leurs haines impuissantes,
Je ramene à ses pieds ses troupes triomphantes.
Telle est ma lettre, ami.

SILIUS.

Seigneur, c'est tout prévoir.

VENTIDIUS.

Ce n'est qu'en prévoyant, qu'on remplit son devoir.

Ventidius ajoute, qu'Antoine est à Athénes, & qu'il y marche. Il fait passer son armée à travers le Théâtre.

SCENE II.

La Scene est à Rome.

AGRIPPA, *arrive, d'un côté;* ENOBARBUS *de l'autre.*

AGRIPPA.

LEs Triumvirs sont-ils séparés?

ENOBARBUS.

Le Traité est fait avec Pompée, qui vient de partir: les trois autres

ſont actuellement au Conſeil. Octavie pleure, en quittant Rome; Céſar eſt triſte; & Lépide (à ce que dit Ménas) a la jauniſſe, depuis le feſtin de Pompée.

AGRIPPA.

Le caractére de Lépide eſt bien eſtimable!

ENOBARBUS.

On ne peut trop le louer. A quel point n'aime-t-il pas Céſar?

AGRIPPA.

Combien ne chérit-il pas Antoine?

ENOBARBUS.

Céſar eſt à ſes yeux le Dieu des hommes.

AGRIPPA.

Antoine eſt à ſes yeux le Dieu de Céſar.

ENOBARBUS.

Céſar, dites-vous? Il n'a point de pareil!

AGRIPPA.

Et votre Antoine eſt un phénix!

ENOBARBUS,

Doucement: je ſens votre ironie. N'allons pas plus loin. Laiſſons-là votre Céſar.

AGRIPPA.

Lépide, je vous jure, les chérit au-delà de toute expression.

ENOBARBUS.

Je sçais qu'il aime Antoine, mais il aime encore plus César ... Le cœur, la langue, les signes, l'écriture, la musique, la poësie, ne peuvent sentir, exprimer, nombrer, décrire, chanter, déveloper toute l'étendue de son amitié pour Antoine. Mais quand il s'agit de César, à genoux profane! à genoux, admirez le prodige! ....

AGRIPPA.

Il les aime tous deux.

ENOBARBUS.

Il les prône du moins * .... Adieu; je n'en dis pas davantage.

AGRIPPA.

Bon voyage, brave soldat.

---

* They are his Shards, and he their Beetle... Comment rendre autrement cette expression en François? Je l'ignore.



SCENE III.

ANTOINE. OCTAVE. LEPIDE. OCTAVIE.

ANTOINE.

SEigneur, de grace, n'allez pas plus loin!

OCTAVE.

Seigneur, je vous confie un dépôt qui m'eſt auſſi cher que moi-même: Uſez-en bien ſi vous m'eſtimez.

Vous, ma ſœur, vivez de maniére à ne point dementir les hautes idées que j'ai conçues de vous: vos vœux ſeront les miens, & ma tendreſſe vous en promet l'accompliſſement. Regardez-la, cher Antoine, comme une médiatrice entre nous deux; cheriſſez-la, comme une épouſe digne de vous; que vos ſentimens pour elle ſoient à jamais le ſceau de notre amitié. Songez enfin, que ſi l'un de nous manque à ce qu'il lui doit, cet hymen nous prépare des maux que nous

n'eussions peut-être jamais éprouvés.

ANTOINE.

Cessez, Seigneur, de douter plus long-tems du cœur d'Antoine.

OCTAVE.

N'en parlons donc plus.

ANTOINE.

Veillez à votre gré sur ma conduite: elle ne justifiera jamais vos craintes.. mais il est tems de partir. Adieu, Seigneur. Puisse le Ciel rendre toujours les cœurs des Romains conformes à vos désirs, & vous conserver! ... Partons, Madame.

OCTAVE.

Adieu, ma chere sœur, adieu. Que tous les élemens te soient propices, & concourent à l'envi à ta conservation! ... Adieu.

OCTAVIE.

O cher, & noble frere!

ANTOINE.

L'aimable Printems est dans ses yeux; & les larmes qu'elle répand font renaître l'amour! ... Console-toi, chere Octavie! . . .

OCTAVIE, *à son frere.*

Seigneur, je vous recommande les intérêts de mon époux; Et....

OCTAVE.

Et quoi encore, ma ſœur?

OCTAVIE.

Je vais vous le dire tout bas.....

ANTOINE.

Ainſi que le duvet du Cigne, que les flots inconſtans pouſſent d'un côté & ramenent de l'autre, ſa langue ſe refuſe à ſon cœur; & ſon cœur agité ne peut délier ſa langue!....

ENOBARBUS.

Quoi, Céſar pleureroit?

AGRIPPA.

Il ſemble qu'une image ſombre ſoit répandue ſur ſon viſage.

ENOBARBUS.

Ce ſeroit un pauvre homme!...*

AGRIPPA.

Pourquoi donc, Enobarbus? J'ai vû gémir Antoine, ſur le corps de Céſar. Je l'ai vû pleurer Brutus même, lorſqu'il le trouva mort aux Champs de *Philippes*.

---

* He Were the Worſe for that were he a horſe;
So is he being a man.

Cela n'eſt guéres ſuſceptible de traduction.

ENOBARBUS.

Ces larmes n'étoient pas volontaires : il étoit sans doute enrhumé dans ce tems-là ; & je te conseille de le penser ainsi, jusqu'à ce que tu m'ayes vû pleurer aussi.

OCTAVE.

Oui, ma chere Octavie, vous aurez bientôt de mes nouvelles. L'absence, ni le tems, ne vous effaceront jamais de ma mémoire.

ANTOINE.

Allons, Seigneur, il faut partir. Ma tendresse pour elle luttera toujours contre la vôtre... Que le Ciel veille sur vos jours ! Adieu.

OCTAVE.

Adieu ; soyez heureux !

LEPIDE.

Que le Ciel guide, & dirige vos pas !

OCTAVE, *embrassant Octavie.*

Adieu, ma sœur, adieu ! ... *

* La Trompette sonne. Ils partent.

SCENE IV.

La Scene est à Alexandrie.

CLEOPATRE. CHARMION. IRAS. ALEXAS. LE MESSAGER.

CLEOPATRE.

OU est le Messager ?

ALEXAS.

Madame, il tremble & n'ose paroître.

CLEOPATRE.

Qu'il vienne, qu'il vienne ?... approche, mon ami.

ALEXAS.

Grande Reine, le fameux Hérode même n'ose vous regarder, quand vous êtes en colére....

CLEOPATRE.

Je veux un jour avoir sa tête.... mais Antoine est absent : qui pourois-je, hélas, charger de mes or-

dres ?... approche-toi... connois-tu Octavie ?

LE MESSAGER.

Oui, redoutable Reine.

CLEOPATRE.

Où l'as-tu vuë ?

LE MESSAGER.

A Rome, Madame. Elle marchoit entre Octave, & Marc-Antoine.

CLEOPATRE.

Est-elle aussi grande que moi ?

LE MESSAGER.

Non, Madame.

CLEOPATRE.

L'as-tu entendu parler ? Quel est son ton ? est-il imposant ?

LE MESSAGER.

Madame, il est modeste.

CLEOPATRE.

Antoine ne l'aimera pas longtems.

CHARMION.

Lui l'aimer, Madame ? O Isis ! cela ne se peut.

CLEOPATRE.

Petite, & modeste dans ses discours ? Je pense comme toi Charmion... son port est-il majestueux ? Comprends-tu ma demande ?

LE MESSAGER.

Sa démarche eſt lente, ſans graces, & n'a rien d'animé. C'eſt moins un corps, qu'une ſtatue.

CLEOPATRE.

Es-tu ſûr de tout ceci ?

LE MESSAGER.

Oui, ſi je m'y connois.

CHARMION.

Je n'en connois pas trois en Egypte, qui ayent autant de diſcernement que lui.

CLEOPATRE.

Je m'apperçois qu'il a du goût.... Ma Rivale n'eſt pas redoutable. Eſt-elle âgée ?

LE MESSAGER.

Madame, elle étoit veuve.....

CLEOPATRE.

Elle étoit veuve ?.... Entends-tu, Charmion ?

LE MESSAGER.

Et je lui crois au moins trente ans.

CLEOPATRE.

Te rappelles-tu les traits de ſon viſage ?.... Eſt-il rond ?

LE MESSAGER.

Jusqu'à l'excès.

CLEOPATRE.

Suivant la regle ordinaire, elle a donc peu d'esprit. Comment sont ses cheveux ?

LE MESSAGER.

Bruns.

CLEOPATRE.

Son front ?

LE MESSAGER.

Très-bas.

CLEOPATRE.

Tiens, prens cet or. Oublies mes premieres vivacités : tu es propre aux affaires. Je prétens t'employer. Prépare-toi à partir tout à l'heure. * Je suis fâchée de l'avoir maltraité d'abord.... Eh bien, qu'en dis-tu ? dois-je craindre Octavie ?

CHARMION.

Vous, Madame ?

CLEOPATRE.

Ce Messager connoît la grandeur & la majesté, n'est-il pas vrai ?

* Le Messager sort.

CHARMION.

S'il les connoît, grands Dieux, après vous avoir servi si longtems ?...

CLEOPATRE.

J'ai encor une question à lui faire ... Améne-le-moi, lorsque j'écrirai. Je crois que tout ira bien.

CHARMION.

Je vous le garantis, Madame.

SCENE V.

La Scene est à Athénes.

ANTOINE, OCTAVIE.

ANTOINE.

NOn, ma chére Octavie, vous vous trompez : j'excuserois tout cela, & mille fois plus encore. Mais votre frere rallume la guerre contre Pompée ; il a fait son Testament, il l'a rendu public, & ses discours m'ont insulté. Je sçais même, avec quelle froideur il a parlé de moi, lorsque mes actions au-

roient forcé tout autre à chanter mes louanges : ſa haine ſe manifeſte en toute occaſion ; & le bien qu'on dit de moi, le déſeſpére.

OCTAVIE.

Ah, Seigneur, gardez-vous de tout croire, ou ne croyez pas tout également criminel ! Si ce malheur arrivoit, daignez ſonger à ma ſituation ! hélas, pour qui ferois-je des vœux ? ou plutôt pour qui des deux n'en ferois-je pas ? Les Dieux pouront-ils m'exaucer, lorſque priant avec ardeur pour mon Epoux, je ne pourai m'empêcher de les implorer en même tems pour mon frere ? .... Eſt-il quelque milieu pour moi entre de ſi terribles extrémités ?

ANTOINE.

Chere Octavie, c'eſt le penchant de votre cœur qui doit régler vos vœux. Songez ſeulement, que ſi je perds l'honneur, je n'ai plus rien à perdre, & que je ceſſe d'être digne de vous. Je conſens cependant à ce que vous déſirez : Partez, ſoyez arbitre entre Céſar & moi, tandis que je vais faire des préparatifs de guerre capables de le faire trembler. Je vous laiſſe maîtreſſe de vos démar-

ches, & votre tendresse m'assure de votre diligence.

OCTAVIE.

Ah, Seigneur ! fassent les justes Dieux que je sois aujourd'hui l'instrument de votre réunion ! Puissai-je toujours empêcher que la puissance de l'un ne s'accroisse aux dépens de celle de l'autre ; & que le sang humain ne serve à cimenter le repos du monde. *

ANTOINE.

Quand l'Auteur de ces maux vous sera enfin mieux connu, je consens que vous le haissiez. L'un de nous deux est surement plus coupable que l'autre, & votre amitié ne sera pas toujours aveugle sur nos défauts. ... Mais songez à votre départ. Choisissez votre suite. Ordonnez, commandez, disposez de tout.

---

* . . . . . Wars' twixtyon' t'wain Would be as if the World Should Cleave, and that Slain men Should solder up the rift.

J'ai crû devoir tourner cette expression singuliérement hyperbolique, en un sentiment conforme au caractére d'Octavie, & à sa situation.

SCENE VI.

ENOBARBUS. EROS.

EROS apprend à Enobarbus, qu'Octave a fait arrêter Lepide, sous prétexte que ce dernier entretenoit quelqu'intelligence avec Pompée qui a été défait. Il lui dit ensuite, qu'Antoine l'attend dans le jardin, où il se proméne en plaignant le sort de Lepide.

SCENE VII.

La Scene est à Rome.

CESAR. AGRIPPA. MECENAS.

CESAR.

APprenez, mes amis, tout ce qui vient de se passer à Alexandrie, au mépris de Rome, & de nos loix.... Figurez-vous Antoine & Cléopatre, sur un trône d'or élevé dans la place

publique ! *Césarion*, nommé par eux fils de mon Pere, assis à leurs pieds, avec toute la pompe que la molesse & le luxe asiatique sont capables d'inventer; & Cléopatre proclamée, par son indigne amant, Reine absolue d'Egypte, de Sirie, de Chypre & de Lydie !. . . .

MECENAS.

Quoi, Seigneur, publiquement ?

CESAR.

A la vue de tout un Peuple. Ce n'est pas tout, apprens qu'il a osé nommer ses enfans Rois des Rois ; qu'il a donné la Médie, la Parthie, & l'Arménie, à son fils Alexandre ; la Syrie, la Phénicie, la Cilicie à Ptolomée ; & que Cléopatre, sous l'habit de la Déesse *Iris*, présidoit à cette auguste Cérémonie. On prétend même (puis-je le croire ?) qu'elle avoit déjà poussé l'impudence au point de donner plusieurs audiences sous cet habillement !

MECENAS.

Ah, Seigneur, que Rome en soit informée ?

AGRIPPA.

Cette insolence raménera peut-être

les esprits trop bien disposés en sa faveur.

CESAR.

Le peuple en est instruit. Il a pourtant reçû les plaintes d'Antoine.

AGRIPPA.

Qui donc accuse-t-il ?

CESAR.

Moi : d'avoir vaincu Pompée, & de ne lui avoir point fait part de mes conquêtes, tandis qu'il m'avoit prêté quelques Vaisseaux délabrés ; de la déposition de Lepide ; & de ce que j'arrête ici tous ses revenus.

AGRIPPA.

Seigneur, il faut au plûtôt lui répondre.

CESAR.

Cela est fait, son Messager est reparti. Je lui mande, que Lépide étoit devenu trop cruel, & que l'abus qu'il faisoit de son autorité m'a forcé de l'en dépouiller. J'accorde à Antoine une partie de mes conquêtes : mais je demande à partager celles qu'il a faites dans l'Arménie, & ailleurs.

MECENAS.

C'est à quoi il ne consentira jamais.

CESAR.

En ce cas je retracte mes offres.

SCENE VIII.

Les mêmes Acteurs. OCTAVIE, *& sa Suite.*

OCTAVIE.

BOnjour, Seigneur ! bonjour, mon illustre frere !

CESAR.

Ah, chere & triste sœur ! te voilà donc répudiée ?... Cet affront étoit-il fait pour toi ?

OCTAVIE.

Non, Seigneur ; je n'ai point grace aux Dieux, de pareilles plaintes à former.

CESAR.

Quel est donc l'état où je te vois paroître ? & que viens-tu chercher ici ?... La sœur de César, l'épouse d'Antoine, auroit eu pour écuyers une armée entiére à sa suite ; les

hennissemens des Chevaux eussent annoncé son arrivée longtems avant qu'elle parût; les arbres, sur sa route, au lieu de fruits eussent produit des hommes empressés de jouir de sa vûe; & la poussiére excitée par le concours de tant de Peuples eût obscurci les Cieux: l'épouse d'Antoine, enfin arriveroit-elle ici comme une inconnue? auroit-elle cherché à éviter les honneurs que nous lui devons? ou les marques de notre amitié lui seroient-elles indifférentes? vînt-elle par terre ou par mer, doutoit-elle que son frere ne vôlât au-devant de ses pas, avec toute la joie & tout l'appareil digne d'une rencontre aussi auguste?

OCTAVIE.

Seigneur, daignez m'entendre, & n'imputez la médiocrité de mon équipage qu'à ma volonté. J'ai sçu par mon époux, que vous vous prépariez à lui faire la guerre: je n'ai rien désiré que de me rendre promptement auprès de vous. Antoine me l'a permis.

CESAR.

Fort aisément sans doute .... Vous le gêniez, ma sœur. Le perfide n'at-

tendoit que votre départ pour vous trahir.

OCTAVIE.

Ah, Seigneur, gardez-vous de le croire ?

CESAR.

J'éclaire ſes démarches, & je ſçais tout. Ou croyez-vous qu'il ſoit maintenant ?

OCTAVIE.

Seigneur, Antoine eſt dans Athénes.

CESAR.

Non, trop crédule, & trop malheureuſe épouſe : Cléopatre l'enchaîne de nouveau ! c'eſt elle qui diſpoſe de ſa puiſſance, & qui l'engage à ſuſciter contre moi tous les Rois de la terre. Ceux de Libie, de Capadoce, de Paphlagonie, de Thrace, d'Arabie, de Pont, de Judée, de Commagéne, des Médes, & de Lycaonie, ont déja pris les armes, & seront bientôt imités par d'autres.

OCTAVIE.

Qu'entens-je, infortunée ? deux mortels me ſont chers, & tous deux ſe haïſſent !

CESAR.

Soyez ici la bien venuë, ma ſœur. Vos lettres ont ſuſpendu notre rupture, juſqu'à ce que je fuſſe certain de votre ſort : tâchez de vous conſoler. Laiſſez au Ciel à décider ſur des événemens, dont la prudence humaine ne peut prévoir, l'iſſuë. N'aigriſſez point vos maux par des pleurs incapables de rien changer aux décrets du deſtin. Je vous revois ici avec plaiſir, & rien ne m'eſt ſi précieux que vous. Vous avez été trompée, les apparences vous ont ſéduite : mais le juſte Ciel arme pour vous venger un frére, & des amis redoutables. Conſolez-vous donc, ma ſœur, & croyez que votre retour me comble de joie.

AGRIPPA.

J'oſe la partager, Madame.

MECENAS.

Il n'eſt point de cœur dans Rome, qui ne vous aime, & ne vous plaigne, le ſeul Antoine, inſenſible à vos vertus, ſe livre à ſa flâme adultére, & remet aux mains d'une femme perdue le pouvoir d'accabler ceux qu'il devroit aimer.

OCTAVIE.

Dieux ! seroit-il possible...

CESAR.

Que ne puis-je en douter ?.. Allons, ma sœur ; c'est à vos vertus à étonner l'Univers : vous m'en serez encor plus chere.

SCENE IX.

*La Scene représente le Promontoire d'*Actium.

CLEOPATRE. ENOBARBUS.

CLEOPATRE.

TU me trouveras toujours en ton chemin ; n'en doutes pas.

ENOBARBUS.

Et pourquoi donc, Madame ?

CLEOPATRE.

Tu as prédit, que ma présence rendroit cette guerre malheureuse ; & tu t'es opposé à ce que je suivisse Antoine.

ENOBARBUS.

Ai-je eu tort ?

CLEOPATRE.

N'est-ce pas à moi qu'Octave a déclaré la guerre ? pourquoi donc n'y serois-je pas en personne ?

ENOBARBUS.

* ..... Votre présence ici ne peut que nuire à Antoine. Ce que vous prendrez sur son cœur, sur sa tête, & sur son tems, devroit maintenant être épargné, si vous aimiez sa gloire. Elle n'est déjà que trop attaquée dans Rome, où Photin votre Eunuque, & vos femmes, passent pour les moteurs de cette guerre.

CLEOPATRE.

Périsse Rome, & tous les calomniateurs ! mes Etats sont chargés d'une partie des frais de la guerre, j'en suis la Souveraine, & quoique femme, je prétens remplir les devoirs d'un Roi.... songe donc à te taire.

---

* Je supprime ici une premiere réponse d'Enobarbus, dont la grossiéreté n'est pas susceptible d'adoucissement.

SCENE X.

ANTOINE. CANIDIUS. CLEOPATRE. ENOBARBUS. *Suite.*

ANTOINE.

NOn, Canidius, je ne puis concevoir qu'une Armée qui étoit à *Tarente*, & à *Brundusium*, ait sitôt traversé la mer Ionique, & soit arrivée à *Toryne*. Cette diligence me paroît incroyable.... Vous en avez sans doute oui parler, Madame?

CLEOPATRE.

La diligence n'étonne jamais que les paresseux.

ANTOINE.

Excellente repartie, & digne d'un Héros qui auroit à réveiller des ames indolentes!... Eh bien, Canidius, c'est sur mer que nous combattrons?

CLEOPATRE.

Sans doute.

CANIDIUS.

Et pourquoi ſur mer, Seigneur?

ANTOINE.

C'eſt ainſi que Céſar m'a défié.

ENOBARBUS.

A quoi donc ce défi vous engage-t-il? Ne lui avez-vous pas propoſé auparavant un combat ſingulier?

CANIDIUS.

Ne lui aviez-vous pas offert le champ de bataille à Pharſale, où Céſar vainquit Pompée: il a rejetté vos propoſitions: que ne faites-vous de même?

ENOBARBUS.

Vos Vaiſſeaux ſont mal équipés; vos matelots ſont lourds, peu faits à la mer, ou levés à la hâte. Ceux de Céſar ont ſouvent combattu Pompée, & ſe ſont aguerris; ſes vaiſſeaux ſont légers, les vôtres ſont peſants. Pourquoi donc, étant bien préparé à l'attaquer ſur terre, préférez-vous aujourd'hui le combat naval?

ANTOINE.

Je le veux.

ENOBARBUS.

Ah, Seigneur, ſongez donc que

vous vous privez par là de l'eſpoir légitime que votre expérience dans la guerre, jointe à votre valeur, pouvoit faire naître dans l'ame de vos ſoldats; que vous allez les indiſpoſer contre vous; & que Céſar ne redoute rien tant que votre brave infanterie. pouriez-vous démentir votre renommée, en renonçant ainſi à vos propres lumieres? en quittant la voie la plus ſûre, pour en choiſir une autre que le haſard peut vous rendre funeſte?

ANTOINE.

Je combattrai ſur mer.

CLEOPATRE.

Mes ſoixante Vaiſſeaux, valent bien ceux de Céſar.

ANTOINE.

Il faut brûler le ſurplus de ma flotte, pour renforcer l'équipage de ceux-là, & attaquer Octave s'il oſe approcher du Promontoire *d'Actium*. Au cas que ce projet manque, nous aurons notre revanche par terre ..... * que veux-tu?

* Un Meſſager paroît.

LE MESSAGER.

Seigneur, la nouvelle eſt vraie ; César a pris *Toryne*.

ANTOINE.

Céſar n'y peut être en perſonne, cela eſt impoſſible : cet Acte de vigueur me ſurprendroit. . . . Canidius ? va commander, par terre, mes dix-neuf legions, & mes douze mille chevaux.... Allons nous embarquer. Hatons-nous, belle *Thétis* * . . . . Mais, que veut ce Soldat ?

UN SOLDAT.

O noble Empereur ! garde-toi de combattre par mer : ne confies pas ta fortune à des planches pouries ? n'as-tu plus de confiance dans cette épée ? ces bleſſures te ſont-elles inconnues ? laiſſe, laiſſe nager les Egyptiens, & les Phéniciens : les Romains ſont faits pour combattre & vaincre de pied ferme.

ANTOINE.

Partons, partons. . . .

* A Cléopatre.

SCENE XI.

CANIDIUS. LE SOLDAT.

LE SOLDAT.

PAr *Hercule*, je crois pourtant n'avoir pas tort ?

CANIDIUS.

Tu parles en ſoldat ; mais on ne connoît plus ici ce langage. Notre général obeit lui-même: c'eſt une femme, ami, qui nous commande.

LE SOLDAT.

C'eſt vous qui commandez à terre ?

CANIDIUS.

Oui. Marcus Octavius, Marcus Juſteius, Publicola, & Cœlius, ſont pour la mer... ne trouves-tu pas la diligence de Céſar étonnante ?

LE SOLDAT.

Tandis qu'il étoit encor dans Rome, ſes ſoldats en partoient avec une vîteſſe capable de mettre tous les eſpions en défaut.

CANIDIUS.

Sçais-tu qui eſt ſon Lieutenant ?

LE SOLDAT.

On l'appele *Taurus*.

CANIDIUS.

Oh, je le connois.

UN MESSAGER.

Le Général demande Canidius ?

CANIDIUS.

Chaque minute, chaque inſtant améne maintenant du nouveau.

SCENE XII.

César paroît à la tête de ſon Armée avec Taurus.

CESAR.

TAurus ?

TAURUS.

Seigneur.

CESAR.

Nagiſſez point par terre. Ne provoquez point l'ennemi; contenez vos ſoldats, juſqu'à ce que le combat Na-

val ſoit décidé .... Songez que notre ſort dépend de l'exécution de mes Ordres.

SCENE XIII.

ANTOINE. ENOBARBUS.

ANTOINE.

PLaçons mes eſcadrons de ce côté de la montagne, vis-à-vis l'armée de Céſar. Nous découvrirons, de là, le nombre de ſes vaiſſeaux, & nous agirons en conſéquence.



SCENE XIV.

Canidius traverse le Théâtre d'un côté avec son armée, & Taurus de l'autre. Dès qu'ils sont passés, on entend le bruit d'un Combat naval.

ENOBARBUS, *paroît.*

QUelle horreur ! quelle perfidie !.. je ne puis en voir davantage. Le lâche *Antonias*, l'indigne Amiral Egyptien, vient de tourner ses voiles, & fuit avec toute sa flotte ! . . . Ai-je pû soutenir cette vûe ? . . .

SCARUS, *entre.*

Dieux & Déesses ! troupe immortelle ! . . . .

ENOBARBUS.

Qui cause ton transport ?

SCARUS.

L'univers est perdu pour Antoine ! Plus de Royaumes, plus de Provin-

ces ; cet instant nous ravit tout ! & l'aveuglement seul.....

ENOBARBUS.

Arrête donc ? ... comment.....

SCARUS.

Tout est desesperé ! .... Au milieu du combat, lorsque l'avantage est égal de part & d'autre, que la fortune semble même vouloir pancher de notre côté, l'infâme Egyptienne (que le Ciel confonde !) fait hausser les voiles, prend la fuite, & cingle en haute mer.

ENOBARBUS.

Hélas, mes yeux ont vû cet affreux spectacle.

SCARUS.

A peine Antoine, triste victime de cette Enchanteresse, s'apperçoit-il de son départ, que perdant à la fois tout sentiment d'honneur & de gloire, il quitte le combat & la suit à force de rames ! .... Jamais, ami, jamais nos yeux ne virent une action si basse & si honteuse : jamais l'expérience, la bravoure, & l'honneur, ne se sont démentis à ce point !

ENOBARBUS.

Hélas ! ....

CANIDIUS, *entre.*

Ainsi, tout est perdu sur mer. Si notre Général s'étoit souvenu de ce qu'il fut jadis, sans doute nous serions vainqueurs : mais l'exemple qu'il nous a donné, en fuyant, le deshonore plus que nous.

ENOBARBUS.

Quoi, vous fuyez aussi ? .... Ç'en est assez, adieu. ....

CANIDIUS.

Ils fuyent vers le *Peloponnése.*

SCARUS.

Ils le peuvent aisément. C'est donc là que j'attendrai l'évenement de tout ceci.

CANIDIUS.

Pour moi je vais me rendre à César, avec mes legions, & ma Cavalerie. Déjà six Rois m'en ont donné l'exemple.

ENOBARBUS.

Et moi, malgré de noirs présentimens, je suivrai jusqu'au bout la fortune expirante d'Antoine.

SCENE XV.

ANTOINE. EROS.
Suite écartée.

ANTOINE.

PRens garde, écoute, Eros! la terre honteuse de me porter encore, frémit, & se dérobe dessous mes pas!. .Interdit, isolé dans ce vaste Univers, tout maintenant y semble étranger pour moi! . . . Approchez, mes amis? Il me reste un Vaisseau chargé d'or : je vous le donne, partagez-le entre vous. Adieu, fuyez, allez trouver César.

TOUS ENSEMBLE.

Nous ne fuirons jamais.

ANTOINE.

N'ai-je pas fui moi-même? ne l'avez-vous pas appris de moi? ah, partez, mes amis! la nouvelle carriere que je prétens courir, n'exige plus votre présence . . . Partez, dis-je? mes trésors sont dans le port : allez

vous en emparer . . . Malheureux que je ſuis ! j'ai tout perdu, j'ai tout quitté, j'ai fui enfin ! pour qui ? pour un objet auquel je rougis même de penſer ! l'imprudence a commencé ma perte ; ma lâcheté l'a conſommée... Sortez donc, mes amis : allez vous ſoumettre au Vainqueur. Il me reſte peut-être quelque crédit dans ſa Cour : je ne veux l'employer, que pour vous ménager ſa bienveillance. De grace, cachez-moi vos pleurs, & ne repliquez plus : ce parti eſt le ſeul que mon déſeſpoir vous laiſſe. Qui peut s'abandonner ſoi-même, doit être abandonné de tous. Laiſſez-moi, laiſſez moi, dis-je ? ne ſeroit-ce que pour un inſtant ; je vous en prie !... Je vous en prie ? oui, oui, ſans doute : n'ai-je pas perdu le droit de vous commander ?... Vous me reverrez bientôt... *

* Il s'aſſied.



SCENE

SCENE XVI.

ANTOINE. CLEOPATRE, *soutenuë par Charmion & Iras.*

TOut le commencement de cette Scene consiste en Jeu de Théâtre. Cleopatre mourante, ou feignant de l'être, n'ose aborder Antoine abimé dans la douleur. Elle n'ose céder aux instances d'Eros & de Charmion, qui la pressent de consoler Antoine, & de s'asseoir à côté de lui. Antoine absorbé dans ses réflexions, laisse échaper des mots entrecoupés, qui expriment son déſespoir & sa honte. Cleopatre s'assied à quelques pas de lui, & tombe évanouie.

ANTOINE, *continue.*

Oui, Seigneur, je l'atteste : son épée, à la bataille de *Philippes*, n'a pas plus servi dans sa main, que dans celle d'un Comédien, tandis que la mienne frappoit le vieil & redoutable Cassius.... Que faisoit-il encor? tandis que mes exploits déſeſpéroient Brutus ? le lâche voltigeoit par tout, ainsi qu'un Aide de camp novice dans le métier de la guerre. Cependant juste Ciel !... Mais n'importe....

CLEOPATRE.

Hélas, ſecourez-moi ! . . .

EROS, *à Antoine.*

Ah, Seigneur, ayez pitié de la Reine.

IRAS, *à Cléopatre.*

Approchez-vous, Madame, parlez-lui. Son ame eſt accablée de douleur, & de confuſion.

CLEOPATRE.

Allons donc.... Soutenez-moi... Ah Dieux !

EROS.

Seigneur, levez la tête ; la Reine approche : la mort eſt dans ſes yeux : vous ſeul pouvez la rappeller à la vie.

ANTOINE.

J'ai fait gémir l'honneur.... J'ai fui ! Ciel quel opprobre !

EROS.

Seigneur, la Reine....

ANTOINE.

Fatale Egypte ! à quoi m'as-tu réduit ? Je te crains même comme témoin de ma honte ; & mes regards n'enviſagent plus rien, que ce que j'ai perdu !

CLEOPATRE.

Ah, Seigneur, pardonnez ma foiblesse ! pouvois-je croire que ma fuite eût occasionné la vôtre ?

ANTOINE.

Eh, doutois-tu que mon cœur ne fût attaché au tien ? pouvois-tu croire, que le mouvement qui entraînoit l'un n'eût pas entraîné l'autre ? ignorois-tu l'empire suprême que tu t'étois acquis sur moi ? ne sçavois-tu pas, que le Ciel même m'auroit envain empêché de te suivre ?

CLEOPATRE.

Pardon ! pardon, cher Antoine.

ANTOINE.

Quel est-il maintenant cet Antoine ? soumis à la puissance d'un enfant, d'un ennemi qu'il méprisoit ; forcé de l'amuser par des négociations deshonorantes, quel personnage, quel rôle humiliant pour qui parloit en maître à la moitié de ce vaste Univers !... Encor un coup, ublioistu combien j'étois ton esclave ? & qu'un coup d'œil de ta part, donnoit la force, ou l'ôtoit à mon bras ?

CLEOPATRE.

Ne me refuſe pas le pardon que j'implore !...

ANTOINE.

Que vois-je, tu pleures ! ah ç'en eſt trop : tout ce que j'ai perdu vaut-il une ſeule de tes larmes !... Tu daignes m'embraſſer ? tout eſt oublié, je ne regrette rien.... Viens mon ame !... J'ai député quelqu'un vers Céſar. Eſt-il de retour ?... Je me ſens appéſanti. Allons boire un coup, en attendant le repas.

Fortune ! cherche ailleurs un mortel qui te craigne.
Plus tes coups ſont affreux, & plus je te dédaigne.



SCENE XVII.

La Scene représente le Camp de César.

CESAR. AGRIPPA. DOLABELLA. THYREUS. *Suite.*

CESAR.

QU'on fasse entrer l'Envoyé d'Antoine. Est-il connu de vous ?

DOLABELLA.

C'est un Rhéteur. Jugez par l'Ambassadeur, de l'état des affaires d'un Souverain qui n'aguéres voyoit tant de Rois empressés à porter ses ordres?... Mais le voilà.

CESAR, *à l'Envoyé.*

Approche, & parle.

L'ENVOYE'.

Tel que je suis, tu vois l'Ambassadeur d'Antoine : les circonstances rendent quelquefois nécéssaires ceux que l'on prévoyoit le moins pouvoir nous être utiles.

CESAR.

A la bonne heure ; remplis ta commiſſion.

L'ENVOYE'.

En te ſaluant, comme Arbitre de ſa deſtinée, Antoine te demande qu'il lui ſoit permis de finir ſes jours en Egypte ; & ſi cette propoſition te déplaît, il ſe borne à vivre dans Athénes en homme de condition privée : voilà toute ſa requête. Quant à Cléopatre, elle me charge de te reconnoître pour ſon Souverain ; & de t'aſſurer de ſon obéiſſance, en te ſuppliant de lui laiſſer l'héritage de ſes Peres.

CESAR.

Dis à Antoine, que je n'ai rien à lui répondre. Quant à la Reine, aſſure-la de ma bienveillance, pourvû qu'elle chaſſe de ſes Etats tous ceux dont la conduite peut m'être ſuſpecte. A ces conditions, Céſar ſera toujours prêt à l'entendre.

L'ENVOYE'.

Que la fortune ſoit toujours ſur tes pas !

CESAR.

Qu'on le guide, à travers l'Ar-

mée * .... Thyréus, il est tems d'éprouver ton éloquence. Pars pour Alexandrie; il faut me gagner Cléopatre & me la détacher d'Antoine. Ecoute les propositions de cette Reine, consens à tout, promets tout en mon nom; ajoute même encor à ses demandes. Si l'abondance & la prospérité trouvent peu de femmes inébranlables, le besoin & l'adversité n'en trouverent jamais de fermes. C'est ici, Thyréus, que ton art doit triompher; & ma reconnoissance n'aura d'autres bornes que celles de tes désirs.

THYREUS.

Seigneur, je vais vous obéir.

CESAR.

Surtout observe Antoine dans son malheur, examine ses actions, étudie ses mouvemens, pénétre & lis s'il se peut dans son ame: vois en un mot ce qu'il est, & ce qu'il peut devenir.

* L'Envoié sort.



SCENE XVIII.

La Scene est à Alexandrie.

CLEOPATRE. ENOBARBUS. CHARMION. IRAS.

CLEOPATRE.

AH, cher Enobarbus, que faut-il faire ?

ENOBARBUS.

Penser, & mourir.

CLEOPATRE.

Eh quoi, sommes-nous assez coupables pour être indignes de vivre ?

ENOBARBUS.

Non pas vous, mais Antoine, & tous ceux qui comme lui soumettent leur raison à leurs caprices. Vous avez fui, j'en conviens : l'image affreuse de la guerre, qui en effraye tant d'autres, vous a trouvé timide ; mais devoit-il vous imiter ? son amour devoit-il seulement balancer son devoir, lorsqu'une gloire immortelle, & la moitié du

monde en étoient le prix ? devoit-il abandonner son Armée, pour suivre....

CLEOPATRE.

Arrête, je l'apperçois.

SCENE XIX.

Les mêmes Acteurs. ANTOINE *& son Envoyé.*

ANTOINE.

VOilà donc sa reponse ?

L'ENVOIE'.

Oui, Seigneur !

ANTOINE.

Ainsi la Reine aura sa grace, en me sacrifiant ?

L'ENVOIE'.

C'est ce qu'il fait entendre.

ANTOINE.

Hâtez-vous donc, Madame. Envoiez ma tête à César, achetez sa faveur à ce prix : l'Empire de l'Orient vous est assuré.

CLEOPATRE.

Votre tête ? ah Seigneur !...

Un jeune Conquérant a des droits sur tous les cœurs, & l'univers qui s'intéresse à ses exploits augure toujours bien de sa grandeur future : c'est un compliment que vous lui devez, Madame ? ...Peu importe que sa monnoie soit frappée au coin d'un lâche ; que ses vaisseaux & ses legions soient commandés par des généraux à qui il doit toute sa gloire : il est heureux, & c'est assés ..... Quoiqu'il en soit, & malgré la différence qu'on peut trouver entre lui & moi, j'ose pourtant encor le défier en combat singulier. Venez, Madame, il aura bientôt mon Cartel. *

ENOBARBUS, *à part.*

Le beau projet ! César puissant, César vainqueur renoncera à tous ses avantages, pour paroître sur le Pré, vis-à-vis un Spadassin ! .... Ceci me prouve bien, que les idées des hommes sont conformes à leur fortune, & que leurs sentimens intérieurs sont toujours dépendans des choses exterieures & accidentelles. Si tu rêvois, Antoine, je pourois te le pardonner ? .... O Cé-

* Il sort.

ſar ! tu es auſſi vainqueur de ſa raiſon.

UN DOMESTIQUE.

Voici un Meſſager de Céſar.

CLEOPATRE.

Quoi, avec ſi peu d'égards ?..... Oh, mes femmes ! c'eſt ainſi qu'on mépriſe la roſe épanouie, dont on avoit chéri le bouton ! .... qu'il entre.

ENOBARBUS, *à part.*

Mes ſcrupules commencent à ſe diſſiper : quiconque s'entête à demeurer fidéle à un inſenſé, eſt encore plus inſenſé que lui... Cependant, celui dont la chûte d'un maître n'ébranle point le zele, n'eſt-il pas plus grand encor que le vainqueur de ce maître même ? le nom de l'un ſera-t-il moins célébre que celui de l'autre.



SCENE XX.

Les mêmes Acteurs. THYREUS.

CLEOPATRE.

QUe veut César ?

THYREUS.

Vous l'apprendrez, en particulier.

CLEOPATRE.

Point de secret ici : parle hardiment.

THYREUS.

Je les crois pourtant amis d'Antoine . . . .

ENOBARBUS.

S'il en a aussi peu que César en a beaucoup, nous ne lui sommes pas fort utiles. Mais si César veut qu'Antoine soit le sien, nous le serons tous de César.

THYREUS.

Grande Reine ! César vous prie d'abord, de moins songer à votre situation présente, qu'à la sienne, & à ce qu'il peut faire pour vous.

CLEOPATRE.

Poursuivez ... C'est penser noblement .....

THYREUS.

Il sçait que l'amour, bien moins que la crainte, a formé les nœuds qui vous attachent à Antoine.

CLEOPATRE, *à part.*

Qu'entens-je ? .....

THYREUS.

Ainsi ce Héros vous trouve moins à blâmer, qu'à plaindre ; on n'a point à rougir d'un engagement forcé.

CLEOPATRE.

César, comme les Dieux, lit dans les ames ! ..... Non, Seigneur, Cleopatre n'a cedé qu'à la nécessité.

ENOBARBUS, *à part.*

Voilà du nouveau pour moi ! .. faisons-en part à Antoine, & sçachons-en la vérité. *

THYREUS.

N'aurai-je rien, Madame, à demander de votre part à un vainqueur qui préviendroit vos vœux, s'il étoit assez heureux pour les connoître ? les siens seroient comblés, si l'illustre Cleo-

* Il sort.

patre vouloit diſpoſer d'un Empire qu'il met à ſes pieds ! mais qu'elle ſeroit ſa joie, ſi j'avois à lui dire de votre part, que vous abandonnez Antoine ? & que, ſoumiſe au Conquerant du monde, vous mépriſez déſormais tout autre appui que le ſien ?

CLEOPATRE.

Votre nom ?

THYREUS.

Thyreus.

CLEOPATRE.

Gracieux Meſſager !.... dites à votre maître, que c'eſt à lui que je rends cet hommage * en attendant que je porte mon Diadême aux pieds de ſon trône, & qu'il daigne prononcer ſur le ſort de l'Egypte.

THYREUS.

C'eſt le parti le plus prudent, & le plus noble. Quand la ſageſſe & la fortune ſont en concurrence, & que la premiere ſçait connoître ſes forces, l'evenement n'eſt point douteux... Daignez donc, dès-à-préſent, recevoir l'hommage que je vous dois.

* Elle lui baiſe la main.

CLEOPATRE, *lui donnant sa main à baiser.*

Tenez... le pere de votre César a souvent medité des conquêtes en baisant cette main !

SCENE XXI.

Les mêmes Acteurs. ANTOINE. ENOBARBUS.

ANTOINE.

DEs faveurs ?... O Ciel, prête-moi ton tonnerre !... qui es-tu, malheureux ?

THYREUS.

Celui qui exécute les ordres du plus grand des humains, & du plus digne d'être obéi.

ANTOINE.

Viens approche.... & toi vautour insatiable ! * Je jure par le Ciel & par les enfers, que tu connoîtras enfin ce que peut Antoine ! cet An-

* A Cleopatre.

toine dont la voix, plus que celle des Dieux faisoit trembler tous les Rois de la terre! ... Quoi tu ne frémis point? Ne suis-je plus Antoine? qu'on arrache d'ici ce misérable... qu'il soit fustigé.

ENOBARBUS, *à part.*

Le Lionceau est moins redoutable, qu'un vieux lion mourant.

ANTOINE.

Dieux immortels! Fût-il le plus puissant des Tributaires de César, il suffiroit que je l'eusse trouvé baisant la main de cette.... (O Ciel! comment puis-je à présent la nommer?) Qu'il soit fustigé, dis-je? qu'on l'ôte de mes yeux.

THYREUS.

Ah, Marc-Antoine!...

ANTOINE.

Qu'on l'entraîne, & qu'il soit ramené dès qu'il sera puni: j'ai un message à lui donner pour son César.... N'étois-tu pas assez decriée lorsque j'ai eu le malheur de te connoître? Ah Dieux!... devois-je sacrifier mon repos, ma gloire, & la plus tendre des épouses, à une femme telle que toi?

CLEOPATRE.

Ah, Seigneur !

ANTOINE.

Tu nâquis coquette, & tu le fus toujours... Malheur ! malheur à ceux dont les vices augmentent avec l'âge : familiarisés avec leurs foiblesses, ils cessent de les apercevoir ; & leur cœur endurci, par l'habitude du crime, rit des maux dont les autres gémissent.

CLEOPATRE.

O Dieux, quelles fureurs !...

ANTOINE.

N'as-tu pas aimé César ? N'as-tu pas aimé Pompée, & tant d'autres que la renommée met au rang de tes favoris ? Tu connois la vertu : mais la cultivas-tu jamais ?

CLEOPATRE.

Hélas qu'ai-je donc fait ?

ANTOINE.

Un misérable, un esclave jouit à mes yeux de cette main que j'adorois ! de cette main, que les maîtres du monde ne baisoient jamais qu'avec transport ! ... Je vois trop tard ce que

tu es, & ce que je suis* ... Eh bien est-il puni ?

UN GARDE, *ramenant Thyréus.*

Oui, Seigneur.

ANTOINE, *à Thyréus.*

Si ton pere vit encore, il sera peut-être fâché d'avoir un fils de trop. Va, les Lauriers que tu viens de cueillir te rendent digne d'accompagner César à son triomphe; & surtout n'oublie jamais le prix des faveurs de Cleopatre... Retourne à ton César : rends-lui compte de la reception que je t'ai faite ; dis-lui, qu'il est enfin parvenu au point de m'irriter, depuis que son orgueil oublie ce que je fus, pour ne songer qu'à ce que je suis. Ajoute, que le malheur seul me rend si sensible ; & que je le mépriserois encor, si j'étois moins infortuné. Si cette vérité l'offense, si le traitement que je t'ai fait l'insulte, dis-lui que mon affranchi *Hipparque* est dans son

---

* J'ai déja dit que j'adoucis, que je retranche même bien des figures qui ne seroient point supportables dans notre langue.

camp, & que je l'abandonne à ſa vengeance. Ce ſera une conſolation pour toi. Adieu, va lui montrer tes plaies. *

CLEOPATRE.

Eh, bien votre fureur eſt-elle appaiſée?

ANTOINE.

Ah, tout eſt contre moi: l'amour même me trahit; ma chûte eſt prochaine!

CLEOPATRE.

C'eſt à moi de la retarder.

ANTOINE.

Tu pouras donc te réſoudre à flater les vœux d'un enfant?

CLEOPATRE.

Ciel! Antoine me connoît-il?

ANTOINE.

Je te connois pour une ingrate.

CLEOPATRE.

Moi, Seigneur? S'il en eſt ainſi, que le Ciel me foudroye! qu'il frape auſſi mon cher Céſarion! & que le *Nil* franchiſſant ſes barrieres, engloutiſſe à la fois l'Egypte, & ma mémoire!

ANTOINE.

Ç'en eſt aſſez: j'attends Céſar à

* Thyréus ſort.

Alexandrie ; c'eſt le terme de ſa fortune, ou de la mienne. Nos forces terreſtres n'ont point encor plié, & pluſieurs de nos vaiſſeaux ſont en bon état. O mon courage ! qu'étois-tu devenu ?... Madame, ſi vous revoyez Antoine dans vos bras, vous le reverrez ſanglant. C'eſt à mon épée à achever mon hiſtoire : j'eſpere encor en elle.

CLEOPATRE.

Je reconnois Antoine.

ANTOINE.

Je vais joindre l'art à la force, & la ruſe à la bravoure. Dans des tems plus heureux Antoine ne ſçavoit que vaincre, & pardonner : Périſſe maintenant quiconque oſera lui réſiſter !.... Allons, puiſque cette nuit nous reſte encor, paſſons-la dans la joye. Qu'on appelle tous mes Officiers ; que les plaiſirs renaiſſent, & que l'Aurore ſeule ait droit de les interrompre.

CLEOPATRE.

C'eſt aujourd'hui le jour de ma naiſſance : je croyois le paſſer dans les pleurs ; mais puiſque je retrouve mon Antoine, il retrouvera ſa Cleopatre...

Qu'on mande tous les Officiers ?

ANTOINE.

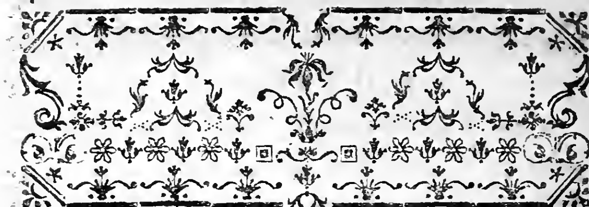
Oui, je veux d'abord leur donner mes ordres : nous nous rejouirons ensuite... O mort ! tu chériras Antoine : son bras te prépare plus d'une illustre victime. *

ENOBARBUS, *seul.*

Quels éclairs ! Le vrai courage ne tient jamais de la fureur ; & c'est craindre tout bas, que de menacer si haut. Le cœur d'Antoine ne gagne maintenant qu'aux dépens de sa tête : ce n'est plus la raison qui dirige sa valeur... Il faut quitter un pareil Général.

* Ils sortent.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente le Camp de César.

CE'SAR, AGRIPPA, MECENAS *à la tête de l'Armée.*

CESAR, *lisant une lettre.*

IL me traite d'enfant ; il me menace, comme s'il étoit en ſon pouvoir de me chaſſer d'Egypte ; il m'outrage dans la perſonne de mon envoyé ; il m'offre enfin un combat ſingulier ?..... Ah

quand je voudrai quitter la vie, aprens que j'ai plus d'une voie à choiſir ; qu'il ne t'en reſte qu'une ; & que je ris de ta bravade !

MECE'NAS.

Céſar n'ignore pas, ſans doute, qu'un grand homme qui laiſſe éclater ſon deſeſpoir, n'eſt pas loin de ſa fin. Profitez de ſon embarras ; qu'il n'ait point de relâche : le ſang froid l'abandonne ; il eſt perdu.

CESAR.

Annoncez à nos vieux guerriers, que le Soleil éclairera demain notre triomphe. Les déſerteurs de l'armée d'Antoine ſuffiront pour le combattre... Chargez-vous de ce ſoin ; & que l'armée ſe ſente de notre abondance. Pauvre Antoine !....



SCENE II.

La Scene est à Alexandrie.

ANTOINE. CLEOPATRE. ENOBARBUS. CHARMION. IRAS. ALEXAS, *& autres Officiers.*

ANTOINE.

CEsar refuse donc le combat que je lui offre ?

ENOBARBUS.

Oui, Seigneur, sans doute.

ANTOINE.

Pourquoi, sans doute.

ENOBARBUS.

Parce qu'étant vingt fois plus puissant & plus fortuné que vous, il croiroit risquer vingt contre un.

ANTOINE.

Eh bien, je l'attaque demain par mer, & par terre. Ma gloire expirante ne peut revivre que dans le sang

ſang ! ... Qu'on appelle mes domeſtiques...* Mes amis, traitez-nous bien ce ſoir... Toi, donne-moi la main : j'ai toujours été content de ton zéle ; tu m'as auſſi ſervi fidélement, ainſi que toi, ainſi que lui. Vous avez eu des Rois pour compagnons, & je vous aime tous.

CLEOPATRE.

A quoi tend tout ceci ?

ENOBARBUS.

C'eſt une de ces fantaiſies ſiniſtres, que la douleur inſpire quelquefois.

ANTOINE.

Je t'eſtime auſſi, toi... ** Puiſſai-je vous rendre un jour autant de ſervices que j'en ai reçus de vous !

TOUS ENSEMBLE.

Ah, Seigneur ! ....

ANTOINE.

Fort bien, mes amis... Ne me négligez pas ce ſoir : oubliez que je ſuis malheureux, & traitez-nous comme ſi l'Empire du monde étoit encor à moi.

* Aux Domeſtiques qui paroiſſent.

** A un autre Domeſtique.

CLEOPATRE.

Quel est donc son dessein ?

ENOBARBUS.

De faire pleurer ses gens aparemment.

ANTOINE.

Je me recommande à vos soins. Ce sont peut-être les derniers que vous me rendrez ; peut-être ne me reverrez-vous plus, ou ne reverrez-vous que mon ombre. Recevez donc mes adieux, mes amis, puisqu'il peut arriver que vous ayez demain un autre maître. Je ne vous chasse point, vous me servirez jusqu'à la mort : ainsi consolez-vous. Servez-moi encore ce soir ; il ne s'agit que de deux heures : les Dieux vous en recompenseront.

ENOBARBUS.

A quoi pensez-vous, Seigneur ? pourquoi les affliger ainsi ?... Regardez comme ils pleurent, & comme je pleure moi-même ! Voulez-vous nous transformer en femmes ?

ANTOINE.

Hélas ! ce n'étoit pas mon intention. Ces larmes me sont pourtant chéres....

Cessez, mes amis : vous me croyez trop à plaindre ; je ne prétendois que vous consoler, en vous invitant à passer cette nuit dans les plaisirs. Reprenez donc courage : j'espére bien de la journée de demain, & j'en attens plutôt la victoire, qu'une mort glorieuse . . . Allons nous mettre à table ; chassons toute idée noire, & ne songeons qu'à vivre.

SCENE III.

La Scene représente un Corps de Garde, devant le Palais d'Alexandrie.

On pose des sentinelles aux environs du Palais. Ces Soldats s'entretiennent entre eux de la Bataille qu'on doit donner le lendemain. On entend une symphonie guerriére, qui part de dessous le Théâtre. Les Soldats étonnés de ce prodige l'interprétent diversement. L'un d'eux dit, *que c'est Hercule qui abandonne Antoine, qu'il avoit aimé jusqu'alors.*

SCENE IV.

La Scene représente le Palais de Cléopatre.

ANTOINE, CLEOPATRE. *Suite.*

ANTOINE.

ERos, donne-moi mon armure?.... Eros?....

CLEOPATRE.

Dormez encor un peu.

ANTOINE.

Non, ma chere... Vîte Eros, apporte mes armes?... Ah, te voilà. Allons dépêche: si la fortune m'est contraire aujourd'hui, c'est qu'elle sçait que je la brave.

CLEOPATRE.

Attens, Eros, je veux t'aider: je veux être aussi l'Ecuyer d'Antoine.... à quoi sert cette piéce?.... Ah laisse, laisse je le vois .... Non tu te trompes;

attens, c'est là .... Oui c'est ainsi.

ANTOINE.

Voilà qui est bien.... Qu'en dis-tu, cher Enobarbus ?... Ne vas-tu point t'armer aussi ?

ENOBARBUS.

J'y vais dans le moment.

CLEOPATRE.

Cette boucle n'est-elle pas bien attachée ?

ANTOINE.

Tout au mieux ! celui qui voudra la détacher, avant qu'il m'en prenne envie, affrontera une terrible tempête !... Que tu es maladroit Eros ? ma Reine en sçait déja plus que toi ! hâte-toi donc... Ah chere ame, si tu pouvois être aujourd'hui témoin de mes exploits, si tu pouvois en juger, tu verrois un bon ouvrier.

Un Soldat entre, tout armé.

ANTOINE, *continue.*

Bonjour, ami : tu m'as l'air d'un Soldat au fait de son métier. Tu sçais que je l'aime ; & tu vois que je m'y prépare de bon cœur ?

LE SOLDAT.

Tu en trouveras plus de mille

qui ont devancé l'aurore, & qui t'attendent au Port. *

UN OFFICIER, *entre, avec des Soldats.*

La journée ſera belle. Bon jour, Seigneur ?

TOUS ENSEMBLE.

Bon jour, noble Général.

ANTOINE.

Bon jour, enfans ! ... La matinée, ainſi qu'un jeune homme, dont le génie promet quelque choſe, commence fort bien ... Allons, allons ... Donnez-moi cela ? ... Par ici ... Bon. Adieu, Madame : en attendant mon ſort, recevez toujours ce baiſer d'un guerrier. Vous connoiſſez ſon cœur : la circonſtance ne lui en permet pas davantage. Maintenant je ſuis tout à la gloire ! ... Vous qui brûlez de combattre, venez, ſuivez mes pas, Courons à la Victoire .... Adieu, Madame....

CHARMION.

Madame, paſſe-t-elle dans ſon appartement ?

* On entend le ſon des trompettes.

CLEOPATRE.

Aide-moi, Charmion!.. J'augure bien de son ardeur. Plût au Ciel que César eût accepté le combat singulier! mon Antoine.... Hélas!... Sortons.

SCENE V.

Antoine traverse le Théâtre, au son des trompettes, accompagné d'Eros. UN SOLDAT.

LE SOLDAT.

QUe le Ciel rende ce jour fortuné, pour Antoine!

ANTOINE.

Ami si j'avois suivi le conseil que tu me donnas à *Actium*, nous n'aurions peut-être pas à combattre aujourd'hui.

EROS.

Tous ces Rois, maintenant revoltés contre vous, seroient restés fidéles; & vous n'auriez pas perdu le brave Officier qui vient de vous quitter.

ANTOINE.

Quel eſt cet Officier ?

EROS.

Celui que vous chériſſiez le plus : Enobarbus enfin.

ANTOINE.

Que dis-tu ?

EROS.

Seigneur, il eſt allé joindre Céſar.

LE SOLDAT.

Il n'a rien emporté. Ses coffres, ſon argent, tout eſt ici.

ANTOINE.

Tu crois qu'il m'abandonne ?

LE SOLDAT.

Seigneur, j'en ſuis certain.

ANTOINE.

Vôle Eros. Que ſon tréſor, & tout ce qu'il laiſſe ici lui ſoit renvoyé ; qu'on n'en retienne rien : je t'en charge. Ecris-lui de ma part ; fais-lui mes adieux ; remercie-le des ſervices qu'il m'a rendus : je ſouſcrirai la lettre. Dis-lui ſurtout, que je ſouhaite ardemment qu'il n'aït jamais de raiſons plus fortes pour changer de Maître.... Hélas, ma mauvaiſe fortune vient de corrompre la probité même ! ... Marche, Eros.

SCENE VI.

La Scene représente le Camp de César.

CESAR, AGRIPPA, DOLABELLA, ENOBARBUS.

CESAR.

AGrippa, marchez en avant; engagez le combat. Recommandez, qu'on épargne Antoine. Je veux l'avoir vivant.... L'instant approche où l'aimable Paix doit régner sur tout l'Univers....

UN MESSAGER.

Seigneur, Antoine approche.

CESAR.

Agrippa, partez; chargez d'abord. Mettez en avant tous les déserteurs de l'Armée d'Antoine, pour qu'il épuise son premier feu sur lui-même.

SCENE VII.

ENOBARBUS *seul.*

ALexas, qu'Antoine avoit envoyé dans la Judée, loin de servir son maître, a dit-on, engagé Hérode à se ranger du parti de César ; & quel est le salaire de ce perfide Eunuque ? César l'a fait pendre ! ... Canidius, & tous ceux qui ont abandonné Antoine, ont ici trouvé de l'emploi : mais de quel œil y sont-ils regardés ? ... Ah, lâche que je suis ! j'ai quitté le meilleur des maîtres : je n'y survivrai point ....

UN SOLDAT, *de César.*

Enobarbus ? Antoine te renvoye ton bagage, & ton or, avec un compliment de sa part. Son Messager vient d'arriver au poste où j'étois de garde : il est actuellement dans ta tente, où il remet tes coffres.

ENOBARBUS.

Va-t'en, tu peux tout prendre.

LE SOLDAT.

Ne raille pas, quand je te dis la vérité. Tu ferois mieux de veiller à ce que le Meſſager d'Antoine puiſſe traverſer notre armée ſans inſulte. Je le ferois moi-même, ſi mon devoir ne m'appeloit ailleurs. . . . avouë que la généroſité de ton ancien maître n'a d'égal que celle des Dieux ? *

ENOBARBUS *ſeul.*

J'avoüerai bien plus : je ſuis un traître ! . . . . O magnanime Antoine ! ſi malgré mon ingratitude tu me combles de biens, que n'aurois-tu pas fait pour moi ſi j'euſſe été fidéle ? ta bonté me perce le cœur ! ah, ſi l'amertume de mes regrets ne ſuffit pas pour te venger d'un ingrat, c'eſt à mon bras à remplir ta vangeance! . . . Mais attens, j'eſpere tout de mes remords, & de mon déſeſpoir . . . . Antoine ! juſte-ciel, as-tu pû le penſer ? ai-je pû le penſer moi-même ? Enobarbus combatroit contre toi ? . . . . . Non, mon maître ! non, mon ami ! la caverne la plus obſcure va me cacher

* Le Soldat ſort.

aux regards des mortels. Courons y creuser un tombeau, digne du plus méprisable des humains.

SCENE VIII.

La Scene est devant les murs d'Alexandrie.

ON entend le bruit des tambours & des trompettes. César & Agrippa rapellent leurs troupes, qui se sont engagées trop avant. Antoine paroît ensuite avec Scarus, blessé. Eros vient leur apprendre, que l'ennemi est en fuite. Ils sortent pour le poursuivre...

ANTOINE, *revenant avec Scarus, &c.*

Ils sont battus, & repoussés jusque dans leurs retranchemens. Qu'un de vous se détache, & en porte la nouvelle à la Reine. Ce qui nous est échapé, ne verra pas demain le lever du soleil. Intrépides guerriers, recevez mes remercimens ! chacun de vous sembloit moins combattre pour moi, que pour lui-même ; chacun de vous of-

froit à mes yeux *un Hector*. Rentrez triomphans dans la Ville : vos femmes, vos amis, vous attendent la couronne à la main ; leurs larmes s'apprêtent à laver vos blessures glorieuses : allez goûter la douceur de leurs embrassemens .... Toi, donne-moi la main * .... c'est à ma Déesse à m'acquiter envers toi. Viens jouir du plaisir d'être loué par une si belle bouche.

SCENE IX.

Les mêmes Acteurs. CLEOPATRE, &c.

ANTOINE.

VIens lumiere du jour ! Viens, que tes embrassemens ajoutent encor à la gloire de mes armes : Viens t'élancer dans mes bras victorieux. Ne crains pas que mon armure souille tes charmes, ni qu'elle empêche tes

* A Scarus.

caresses de pénétrer jusqu'à mon cœur ennyvré d'amour & de gloire.

CLEOPATRE.

O mon Héros ! Ce visage riant & tranquille, en sortant du combat, te rend encor plus digne de la victoire.

ANTOINE.

Charmante Reine ! César est vaincu. Tu vois que l'âge ne peut rien sur l'ame d'un guerrier ;& qu'un bras animé par l'honneur, a bientôt retrouvé toute la vigueur de la jeunesse.... Regarde cet homme : * C'est à lui que nous devons tout. Qu'un baiser sur ta divine main, l'en récompense. Approche, vaillant Scarus ? . . . Mars lui-même, conjuré contre les mortels, n'en eût pas aujourd'hui plus immolé que lui.

CLEOPATRE.

Qu'il daigne recevoir de ma main une armure d'or, qui appartint à un grand Roi.

ANTOINE.

Il la mérite, & plus encore... donne-moi la main. Traversons la Ville en triomphe.... Que ton Palais n'est-

* Montrant Scarus.

il assez vaste pour loger mon armée! Tous mes soldats soupiroient ce soir avec moi. Nous passerions la nuit à table, jusqu'à ce que l'Aurore nous avertît de retourner au combat..... Sonnez trompettes? Annoncez notre arrivée au Peuple: que tout applaudisse aux vainqueurs!

SCENE X.

La Scene est dans le Camp de César.

TROIS SENTINELLES. ENOBARBUS.

I. SENTINELLE.

Si nous ne sommes pas relevés dans une heure, il faut retourner au Corps de garde. La nuit est belle; & nous devons, dit-on, combattre dès deux heures du matin?

II. SENTINELLE.

Cette journée n'a pas été bonne pour nous.

ENOBARBUS.

Ciel, ſois témoin de mes remords !

II. SENT.

Quel eſt cet homme ?

I. SENT.

Tais-toi. Ecoutons le.

ENOBARBUS.

Favorable Diane ! Si la mémoire des traîtres doit à jamais être odieuſe, ſouviens-toi des regrets du malheureux Enobarbus.

I. SENT.

Enobarbus ?

ENOBARBUS.

Sombre Divinité, mere de la triſteſſe ;
O nuit ! augmente encor la douleur qui me preſſe.
Verſe, répands ſur moi ces humides venins,
Exhalés de la terre, & mortels aux humains :
Au ſort le plus affreux le déſeſpoir me livre,
Si tu peux m'affranchir du ſupplice de vivre !
De mon lâche forfait peins-moi toute l'horreur,

Et, que mon repentir serre & brise mon cœur! * . . . .

Plus noble mille fois que je ne suis infame,

Je sçai que mes remords pouroient toucher ton ame,

L'excès de ta bonté m'en est un sûr garant,

Cher Maître! mais mon crime en seroit-il moins grand?

Ah, qu'aux yeux des Romains je sois toujours coupable;

Si tu plains mon malheur, je suis moins misérable! . . . .

Aprens seul, s'il se peut, que je péris pour toi,

Je frémis moins du nom que je laisse après moi! . . . .

Mais grace aux Dieux, la mort vient finir mon martire....

. . . Antoine! ... c'est pour toi qu'Enobarbus expire! * * . . . .

---

* . . . . . . Trow my heart
Again the flint and hardness of my fault
Wich, being dried with grief, will brak to powder.

** Il meurt.

I. SENTINELLE.

Il faudroit lui parler ?

II. SENT.

Ce qu'il dit peut être important pour César.

III. SENT.

Voyons.... Mais il dort ?

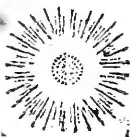
I. SENT.

Je le crois plûtôt évanoui. Son discours n'annonçoit guére de disposition au sommeil.

II. SENT.

Voyons.... Il est ma foy mort! ... * Entens-tu ce bruit, qui réveille tristement les dormeurs ? . . . . Portons cet homme au Corps-de-garde : il paroît être de quelque consideration.

* On entend le son des tambours.



SCENE XI.

La Scene est entre les deux Camps.

ANTOINE *paroît avec Scarus & son Armée.*

ANTOINE.

ILs se disposent aujourd'hui à nous attaquer par mer : ils nous craignent par terre.

SCARUS.

Seigneur, on combatra des deux côtés.

ANTOINE.

Que ne puis-je aussi les combatre dans l'air, & dans le feu ! Mais écoute : je garde mon Infanterie, qui occupe les Montagnes voisines de la Ville ; mes ordres sont donnés pour la mer, & la flotte vient de sortir du port. Avançons de ce côté pour voir son ordonnance, & pour juger de sa manœuvre.

SCENE XII.

CESAR paroît avec ſon Armée.

SI nous ſommes plus foibles ſur mer, nous ſerons plus forts ſur terre, puiſqu'il a mis ſes meilleures troupes ſur ſa flotte. Marchez, amis ? Gagnons les Vallées, & tenons ferme.

On entend le bruit d'un combat Naval.

SCENE XIII.

ANTOINE. SCARUS.

ANTOINE.

ILs ne ſe ſont pas joints encore. Je vais deſcendre du côté de ces Pins, d'où je pourai tout obſerver. Je t'en dirai bientôt des nouvelles. *

* Il ſort.

SCARUS, *seul.*

On a, dit-on, trouvé des nids d'Hirondelles dans les voiles de Cleopatre; & les augures épouvantés n'osent dire ce qu'ils en pensent! ... Antoine est brave, mais il est abattu; & la fortune chancelante, ne le sert plus que par caprices.

SCENE XIV.

La Scene est dans le Palais d'Alexandrie.

ANTOINE, *seul.*

Tout est perdu! L'indigne Egyptienne m'a trahi! J'ai vû ma flotte se rendre à César, & mes lâches soldats embrasser les siens.... Detestable Coquette! Toi seule as pû me vendre au jeune Octave, tandis que je n'ai pris les armes que pour toi. Acheve de me débaucher mes troupes; fais que tout m'abandonne: mon bras suffit pour te punir, & mon destin

est accompli ! ... Soleil ! Je ne verrai donc plus tes rayons naissans ? Cet instant marque le terme de la fortune d'Antoine : cet instant la voit s'éloigner de moi pour jamais ! ..... Tout va changer comme elle ! .... Ces esclaves de ma grandeur, tous ces cœurs mercenaires, qui sembloient ne respirer que pour moi, déja volent en foule vers mon heureux Rival ! L'arbre qui les couvroit est frapé de la foudre : on le fuit, on cherche un autre ombrage ! ... O trahison ! Perfide Egyptienne ! Ces charmes enchanteurs, ces tendres caresses où mon cœur trouvoit le comble de la félicité, n'étoient donc qu'autant de pieges que tendoit ton adresse au plus credule des Amans ? Ton triomphe est complet, je suis perdu ! ... Viens, Eros ? J'ai recours à toi....



SCENE XV.

ANTOINE. CLEOPATRE.

ANTOINE.

Ah malheureuſe ! fuis ! ...

CLEOPATRE.

Dieux ! Eſt-ce-là, Seigneur, le langage de l'amour ?

ANTOINE.

Diſparois, dis-je ? Ou tu vas recevoir ton ſalaire. Vis, pour orner le triomphe de Céſar, pour ſervir de ſpectacle à la populace de Rome, & pour ſuivre le Char de ton Héros. Vis, pour montrer à l'Univers ce que ton ſexe eut jamais de plus deteſtable; & puiſſe ta préſence exciter autant d'horreur que de curioſité, juſqu'à ce qu'Octavie défigure ce viſage perfide, ſource fatale de ſes malheurs, & de ma perte ! ... * Si la vie eſt un bien; tu as raiſon de te ſauver. Peut-être ma rage t'eût-elle, d'un ſeul coup,

* Cleopatre ſort.

épargné mille morts.... Vien donc, Eros, entens mes cris?... la robe de *Nessus* est sur mon corps.... O Hercule! O mon Pere! inspire-moi tes fureurs.. Que mes mains (à ton exemple) soient seules dignes de terminer mes tourmens & ma vie..... Mais il faut que l'enchanteresse meure auparavant: elle m'a vendu; je suis victime de son orgueil, & de son inconstance.... Elle mourra. Eros, où es-tu?...

SCENE XVI.

CLEOPATRE. CHARMION. IRAS. MARDIAN.

CLEOPATRE.

SEcourez moi, mes femmes? jamais Ajax ne fut si furieux, ni le fameux Sanglier de Thessalie plus redoutable!

CHARMION.

Venez vous enfermer, dans les tombeaux

beaux des Ptolomées, & faites-lui dire que vous êtes morte. Dans l'état où vous réduit le ſort, ceci peut à peine paſſer pour un menſonge.

CLEOPATRE.

Je ſuivrai ton conſeil... Mardian, va lui dire que je me ſuis donné la mort, & que j'expire en prononçant ſon nom. Je laiſſe à ton éloquence le ſoin d'exciter ſa pitié. Cours & reviens m'apprendre ce qu'aura produit cette nouvelle.., ſauvons-nous dans les tombeaux.

SCENE XVII.

ANTOINE. EROS.

ANTOINE.

AMi, tu me regardes encor?

EROS.

N'êtes-vous pas mon maître?

ANTOINE.

N'as-tu pas quelquefois crû voir, dans les Nuages la figure d'un Dra-

gon, d'une Fumée; d'un Sanglier, ou d'un Lion? des Forteresses garnies de Tours, des Rochers prêts à tomber, des Fontaines, des Promontoires, & tant d'autres de ces êtres fantastiques, qui semblent menacer le monde?

EROS.

Oui, Seigneur.

ANTOINE.

N'en as-tu pas vû qui ressemblassent à de superbes chevaux, & dont la forme se détruisoit en un clin d'œil?

EROS.

C'est la vérité.

ANTOINE.

Eh bien, mon cher Eros, ton maître est maintenant un de ces êtres. Je suis encor Antoine, mais je n'en ai pû conserver la ressemblance aux yeux des hommes!.... c'est pour l'Egypte seule que j'ai entrepris cette guerre. La Reine dont je croiois posseder le cœur, comme je lui avois abandonné le mien (don funeste qui m'en a fait perdre un million d'autres!) la Reine, dis-je, me trahissoit en faveur de César, & m'a rendu la proye de mon plus cruel ennemi! .... Mais que vois-je?

tu pleures ?.... ah, cesse de t'affliger : ne nous reste-t'il pas un moyen de mettre fin à tous nos maux ?... tien... * Mais quoi, la perfide ne m'apas seulement laissé mon épée ?

* Il cherche son épée.

SCENE XVIII.

ANTOINE. EROS. MARDIAN.

ANTOINE, *continue en voulant sortir.*

TU périras ingrate ! & ma fureur mortelle ....

MARDIAN.

Arrête, Antoine ? . .. Apprens qu'elle te fut fidelle.

ANTOINE.

Traître, fuis mes regards ou crains le même sort ?...

MARDIAN.

Elle étoit innocente,& ne craint plus la mort.
Si d'un amour constant, tel étoit le salaire,
La Reine a déjà fait ce que tu prétens faire.

Elle n'atend de toi ni pitié, ni pardon;
Et son dernier soupir a prononcé ton nom!

ANTOINE.

Elle est morte?

MARDIAN.

Oui, Seigneur!...

ANTOINE.

Ma triste destinée,
Par ce seul mot, Eros, est enfin terminée!
Tu peux me désarmer.... Et toi * bénis les Dieux,
D'être sorti vivant de ces funestes lieux.
Fuis... ** par mille transports mon ame déchirée,
A l'horreur de ce coup n'étoit pas préparée!..
Coupe, *** romps ces liens qui pressent trop un cœur,
Accablé de remords, de rage, & de douleur:
Brise tout, s'il le faut; cette armure sterile
Désormais pour Antoine est un meuble inutile....

* A Mardian.

** Mardian sort.

*** à Eros qui le désarme.

Je l'illustrai jadis.... J'étois Romain alors!..
Qui suis-je maintenant ? . . . Eros, laisse-moi sors ;
Mais ne t'écarte point. . . . * je te suivrai, chere ombre !
Ton Amant t'ateindra sur le rivage sombre :
Son sanglant repentir, ses soupçons détestés,
Ses larmes, calmeront tes mânes irrités.
Puis-je vivre sans toi ? . . . . rampant dans la poussiere,
Qui guideroit mes pas ? j'ai perdu ma lumiere !
J'ai perdu le seul bien qui me fût précieux ;
Et l'ame de ma vie étoit toute en tes yeux !
Ah, mourons pour revivre encor... daigne m'attendre !...
Que Pluton voye en nous le couple le plus tendre,
Qui du noir acheron ait traversé les flots ;
Du riant Elizée étonnons les Héros ;
Et que, de nos amours, l'éternelle mémoire,
D'Enée & de Didon fasse oublier l'histoire !
Viens, Eros ? viens ? . . . .

EROS, *rentre.*

Seigneur ? . . .

* Eros sort.

ANTOINE.

Approche, cher ami.
Tu vois jusqu'à quel point ton maître est avili!
C'est Antoine, jadis idole de la terre,
Dont la voix enfantoit & la paix & la guerre;
Dont la vaste puissance a fait gémir les mers,
Dont le glaive en trois parts divisa l'univers:
Ce colosse abbattu, dégradé jusqu'à l'ame,
N'ose même imiter l'exemple d'une femme;
Et comme elle, aujourd'hui, ne peut dire au vainqueur,
Je te crains peu; moi seule ai pû vaincre mon cœur!...
Antoine est-il moins grand, moins homme, qu'une Reine!...
Tu fus esclave, Eros, & j'ai brisé ta chaîne:
Mais tu sçais à quel prix? tu promis, tu juras
De garder à ton maître & ton cœur, & ton bras?
Les tems son arrivés, * Eros; tien ta promesse.
L'état où tu me vois, le péril qui me presse,

. . . . * Do it, for the time is come.

Ton intérêt, mes vœux, l'injuſtice du ſort,
Ma gloire, ton devoir, tout demande ma mort ;
Et je l'attens de toi.

EROS.

Moi Seigneur ? que la foudre
Frape plûtôt Eros, & le réduiſe en poudre !
Moi Seigneur ? moi grands Dieux ! je percerois ce ſein,
Que le Parthe, & Céſar attaquerent en vain ?..
Non... non, mon maître !...

ANTOINE.

Ainſi me voilà donc eſclave ;
Et tu veux voir Antoine, ornant le char d'Octave,
Dans Rome, au Capitole, en triomphe traîné,
Maudire mille fois le malheur d'être né ?...
Tu le veux donc, Eros ?

EROS.

Dieux !...

ANTOINE.

Cette affreuſe image,
En indignant ton cœur, ranime ton courage.
Ta pâleur ſe diſſipe... ami le tems eſt cher :
Octave va paroître, achéve, prens ce fer : *

* Il parle de l'épée d'Eros.

Assure d'un seul coup mon repos, & ta gloire ;
Et ravis à César le fruit de sa victoire.
Je te l'ordonne ; frape, ou tu nes qu'un ingrat.

EROS, *à part.*

Ma main se souilleroit d'un si noir attentat !...

ANTOINE.

Frape ?...

EROS.

Détournez donc cet auguste visage,
Dont les traits respectés glacent trop mon courage .. *
Vous le voulez ? ...

ANTOINE.

Achéve, & bannis ta terreur.

EROS.

Ciel....

ANTOINE.

Perce ?...

EROS, *se perçant lui-même.*

Adieu mon maître ! adieu mon Empereur !...

ANTOINE.

Qu'atens-tu ?.. Dieux, que vois-je, esclave ... trop fidele,
J'admire, en soupirant, ton courage & ton zele !

* Antoine se retourne.

Je cherchois à mourir, je l'apprendrai de toi...
Mais ta mort est encor un opprobre pour moi !
Antoine étoit-il né pour être crû timide ?
Ah lâche ! pour mourir te faloit-il un guide ?
La vie est-elle un bien que tu crains de quitter ?
La mort est-elle un mal que tu crains d'affronter ?
Non non, c'est le seul bien que ton malheur te laisse.
Imite ton esclave, imite ta maîtresse ;
Et cédant à ton sort, que César sçache enfin
Qu'Antoine, en périssant, fut encore Romain *....

Antoine s'impatiente de ne pas mourir. Il appelle sa garde, à qui il ordonne de l'achever. Ils le refusent tous. Diomede arrive, qui lui apprend que Cleopatre n'est pas morte, & qu'elle n'avoit fait courir ce bruit que pour se mettre à l'abri du couroux d'Antoine, jusqu'à ce qu'elle eût pû justifier qu'elle étoit innocente. C'est elle qui envoyoit Diomede, mais trop tard, pour prévenir le malheur qu'elle pressentoit. Antoine se fait porter dans les tombeaux auprès de Cleopatre, & veut avoir la consolation de mourir sous les yeux de sa maîtresse.

* Il se frape.

SCENE XIX.

Le Théâtre change, & représente les Tombeaux des Ptolomées.

CLEOPATRE. CHARMION & IRAS *paroissent au haut d'une Tribune.*

CLEOPATRE.

NOn, Charmion : jamais ta Reine ne sortira d'ici ! J'y jouis de toute ma douleur ; le sort n'y peut augmenter mes maux, & je dédaigne toute espece de consolation.... Te voilà Diomede ?... Ah, mon Antoine seroit-il mort ?

DIOMEDE.

Il vit encor, Madame ; mais il traîne la mort après lui !... Tournez les yeux de ce côté : Sa garde l'apporte en ces lieux.

CLEOPATRE, *appercevant Antoine.*

Soleil, consume le globe qui con-

tient tes feux !... Que les plus épaisses ténébres obscurcissent la surface de l'Univers !... O Antoine ! O cher Antoine !... Aide-moi, Charmion ? Iras, amis, venez m'aider à l'attirer jusqu'à moi ?

ANTOINE.

Ce n'est pas la valeur de César, amis, qui a surmonté Antoine... C'est Antoine, qui triomphe de lui-même...

CLEOPATRE.

Sans doute. Antoine seul pouvoit vaincre Antoine !... Mais Dieux ! pourquoi faut-il que mes yeux en soient témoins ?

ANTOINE.

Je suis mourant, Madame; & mes lévres déja froides n'attendent que les vôtres, pour recevoir mon dernier soupir... Hâtez-vous, descendez.... la mort me presse, & je combats en vain contre elle !

CLEOPATRE.

O le plus tendre des Amans ! O le meilleur des hommes ! Pardonne-moi mes craintes : je redoute César, je crains ses fers. Voudrois-tu voir ta Cleopatre soumise à ton Vainqueur ?

Voudrois-tu la voir esclave ? Ah, tant que les poignards, les poisons, les serpens, ne cesseront pas d'être les fidéles ministres de la mort, ta Reine se croira toujours en sureté. Ta modeste Octavie n'augmentera point sa gloire, en affectant de regarder ton amante d'un œil méprisant, ou glacé... Mais viens, cher Antoine; nous t'attirerons jusqu'ici... Ma tendresse augmentera mes forces: mes femmes m'aideront... Assistez-nous, mes amis ?

ANTOINE.

Hâtez-vous, ou j'expire ! ...

CLEOPATRE, *tirant Antoine en haut.*

Ah le poids nous accable, & nous entraîne ! Que ne suis-je Junon ? Mercure t'auroit déja placé à côté de Jupiter ! ... Faut-il que nos souhaits nous trahissent toujours ? ... Courage, il vient... il monte... grace au Ciel, le voilà ! grace au Ciel je l'embrasse ! ... Meurs maintenant, où le plaisir te faisoit revivre ? ... Que mes levres n'ont-elles encor le même pouvoir !

TOUS ENSEMBLE.

O spectacle funeste !

ANTOINE.

J'expire, chere Reine !... Fais-moi donner une goute de vin.... Je voudrois parler...

CLEOPATRE.

Non. Laiſſe-moi plûtôt inſulter la fortune perfide, & défier ſes plus noires fureurs.

ANTOINE.

Un mot, aimable Cleopatre ?... Votre gloire, & votre ſureté dépendent de Céſar... Envoyez vers lui.... Ah !....

CLEOPATRE.

Ma gloire, & ma ſureté, peuvent-elles s'accorder enſemble ?

ANTOINE.

Oui. Mais gardez-vous de tous les amis de Céſar... Ne croyez que Proculeius, ne vous fiez qu'à lui.

CLEOPATRE.

Je ne me fierai qu'à mon bras.. Tout ce qui approche de Céſar m'eſt ſuſpect.

ANTOINE.

Quel terrible revers de fortune !... Ma mort approche... Gardez-vous de la pleurer. Cherchez votre conſola-

tion dans le souvenir de mon bonheur, & de nos plaisirs passés. Songez que votre Antoine fut autrefois le plus puissant des hommes, & peut-être le plus noble... Si vous mourez, mourez en Reine; & n'allez pas lâchement porter mon Casque à mon égal... Un Romain vaincu par un Romain, doit toujours l'être vaillament... Mais... ç'en est fait... Je meurs.... Adieu Madame!... *

CLEOPATRE.

Digne Héros!... Devois-tu mourir?... Tu ne m'aimois donc plus? & ce monde, sans toi, peut-il avoir pour moi des charmes?.... O mes femmes! Regardez? L'ornement, la gloire de la terre se dissipe comme un nuage! ... Antoine? Cher Antoine? La guirlande de Bellone est fanée! Le Pole des guerriers est abattu! Tout est maintenant de niveau sur la terre; & le Soleil ne voit plus rien de remarquable! ... **

CHARMION.

O malheureuse Reine!

* Il expire.

** Elle tombe évanouie.

IRAS.

Je crois qu'elle expire aussi... * Ah Madame ! ... Ah grande Reine ! ...

CLEOPATRE.

Tous ces titres me sont maintenant odieux... La condition d'une simple bergere, assujetie aux plus rudes travaux, est tout ce que mon cœur envie ! ... Ce monde à mes regards, parut long-tems préférable à l'Olympe. Il n'est plus rien pour moi, depuis que mon soleil est éclipsé ! Injustes Dieux, reprenez mon Sceptre ? Je la méprise ; notre bonheur n'est que fumée, notre vertu que vanité, notre valeur qu'yvresse... Est-ce un crime, en ce cas, de préférer la mort ? .. Allons mes femmes ? Allons... Sortons de notre accablement ? Notre Héros n'est plus : songeons à ce que nous lui devons. Mourons ensuite en Romaine ; & que la Parque s'enorgueillisse d'une si noble proie.... Emportons ces froids & précieux restes du plus grand des humains ; & songeons, que nous n'avons d'autres armes contre l'infamie, que notre courage.

* Elles s'empressent à la secourir.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente le Camp de Céſar.

CESAR. AGRIPPA. DOLABELLA. MECENAS. GALLUS. *Suite.*

CESAR.

DOlabella, allez trouver Antoine ? dites-lui qu'il ſe rende. Dites-lui, qu'en l'état où il eſt, tous les délais ſont inutiles.

DOLABELLA.

Seigneur, vous ſerez obéi. *

* Il ſort.

DERCETAS, *entre, portant l'épée d'Antoine.*

Que veut dire cette épée ? Qui es-tu, pour oser ainsi paroître à mes yeux ?

DERCETAS.

On m'apppelle Dercetas : J'étois au service d'Antoine, le meilleur de tous les maîtres. Tant qu'il vécut, mon cœur, mon bras, ma vie furent à lui : ses ennemis étoient les miens. Si je te plais aux mêmes conditions, je suis à toi, César ? Au cas contraire, je t'apporte ma tête.

CESAR.

Qu'entens-je ? Que dis-tu ?

DERCETAS.

Je dis, qu'Antoine est mort.

CESAR.

Dieux !... La chute d'un si grand homme a dû faire plus de bruit... La terre en auroit dû frémir.

DERCETAS.

Il est mort ; non par justice, non par trahison, mais par vertu, par grandeur d'ame, en un mot de sa main. Tu vois son épée, que je viens

d'arracher de sa blessure : elle est encore teinte de son sang !

CESAR.

O, mes tristes amis, quel spectacle ! Le Ciel est sans doute irrité contre moi... Cette nouvelle doit consterner tous les Rois de la terre ! ...*

AGRIPPA.

C'est ainsi que la nature nous force souvent à regretter ceux dont nous avions poursuivi la perte avec le plus d'ardeur !

MECENAS.

Hélas, ses vertus égaloient ses défauts !

AGRIPPA.

Jamais mortel ne fut doüé d'une plus grande ame... Mais vous voulez, grands Dieux, que l'humanité soit toujours caractérisée par quelque foiblesse ! ... César est attendri.

MECENAS.

Peut-il s'empêcher de se reconnoître, dans un pareil miroir ?

CESAR.

O Antoine ! c'est moi qui t'ai poussé jusque-là... Mais ne nous détruisons-

* Il pleure.

nous pas nous-mêmes, par notre intempérance ?.. J'étois peut-être né pour être l'inſtrument de ta ruine : L'Univers n'étoit pas aſſez grand pour nous deux ! ... La douleur que je reſſens n'en eſt pas moins ſincere. Tu fus mon rival, & mon compétiteur dans les ſentiers de la gloire : Mais je regrette en toi, mon compagnon d'armes, mon frere, & mon ami ; je regrette en toi, ce grand cœur, cette vertu ſublime à qui je dois la mienne ! Cette noble candeur, qui te faiſoit reſpecter de tes ennemis mêmes, & les forçoit enfin à t'aimer !.... Pourquoi faut-il que le ſort nous ait fait naître égaux, en nous donnant des cœurs qui n'en pouvoient ſouffrir ?... Ecoutez, mes amis? ... Mais cet homme paroît être preſſé. Remettons ce que j'avois à vous dire, à un tems plus convenable.



SCENE II.

Les mêmes Acteurs. UN EGYPTIEN.

CESAR.

Qui es-tu ?

L'EGYPTIEN.

Un pauvre Egyptien. La Reine, ma maîtresse, confinée dans le seul azile qui lui reste (son tombeau) demande si César a décidé de son sort ?

CESAR.

Dis-lui qu'elle peut se rassurer. Elle sçaura bientôt, par un des miens, toute la considération que j'ai pour elle, & les propositions honorables que j'ai à lui faire. César ne peut cesser d'être généreux. *

CESAR.

Approchez, Proculeius ? Dites-lui, qu'elle ne craigne point l'esclavage ; & donnez-lui toutes les consolations que son état exige. Prévénez le déses-

* L'Egyptien sort.

poir qui pouroit s'emparer d'elle, & me priver du plus bel ornement de mon triomphe. Allez, & revenez aussitôt m'aprendre sa situation. Vous, Gallus, suivez-le... Mes amis, venez maintenant dans ma Tente, où vous verrez les raisons qui m'ont entraîné dans cette guerre, & tout ce que j'ai fait pour la prévenir. Suivez-moi : vous verrez tout, & vous en jugerez.

SCENE III.

Le Théâtre représente les Tombeaux.

CLEOPATRE. CHARMION. IRAS. MARDIAN, & SELEUCUS *au haut d'un balcon.*

CLEOPATRE.

MA douleur cesse d'être insuportable : & j'envie moins le bonheur de César. Il n'est plus à mes yeux

que l'agent, ou l'esclave de la fortune: Je vois plus de grandeur dans une action volontaire, qui termine toutes les autres, qui met l'homme au-dessus de tout évenement, & qui donne des entraves au sort même. C'est s'élever au-dessus de l'humanité ; c'est conquerir le repos qu'elle nous refuse: tandis que César (ainsi que le dernier des mendians) reste assujetti aux miséres attachées à son être.

SCENE IV.

Les mêmes Acteurs. PROCULEIUS.

PROCULEIUS.

CEsar salue la Reine d'Egypte, & n'a d'autre désir que de lui accorder toutes les demandes qu'elle poura lui faire.

CLEOPATRE.

Quel est ton nom?

PROCULEIUS.

Proculeius.

CLEOPATRE.

Antoine m'a dit, que je pouvois me fier à toi : Mais on peut ſe fier à tout le monde, quand on ne craint plus d'être trompé. Si ton maître veut voir une Reine ſupliante, dis-lui que la majeſté du thrône ne me permet pas de lui demander moins qu'un Royaume. Il a conquis l'Egyte : S'il la donne à mon fils, c'eſt mon bien que Céſar lui rendra, & ma reconnoiſſance ſera proportionnée au préſent.

PROCULEIUS.

Conſolez-vous, Madame, eſperez tout, Céſar eſt magnanime. Livrez, avec confiance, vos intérêts à mon maître; laiſſez-lui le ſoin de votre ſort, & comptez ſur ſa générosité. Chargez-moi ſeulement de votre hommage, il y ſera ſenſible; & vous trouverez un vainqueur plus prompt à accorder, que vous ne l'êtes à demander.

CLEOPATRE.

Dis-lui, que la fortune m'a rendu ſa vaſſale, & que je lui rends ce que je lui dois. Tu vois que je me

fais à la dépendance ?... je te dirai même, que je ne ſerois pas fâchée de le voir en perſonne.

PROCULEIUS.

Je vais l'en informer, Madame. Tâchez de vous tranquiliſer ; & ſoyez ſûre, que celui qui cauſa vos malheurs en eſt ſincerement touché...

Ici Gallus, qui a eſcaladé les Tombeaux, paroît à une fenêtre, avec des ſoldats.

GALLUS *à Proculeius.*

Vous voyez qu'elle eſt priſe de ce côté ?...

PROCULEIUS.

Gardez-la bien, juſqu'à ce que Céſar vienne.

IRAS.

Ah, Madame ! ah, ma Reine !...

CHARMION.

Illuſtre Cleopatre, Vous êtes perdue !

CLEOPATRE, *tirant un poignard.*

Non, ce ſecours me reſte...

PROCULEIUS, *la déſarme.*

Arrêtez, Madame : Vous n'êtes point

point trahie ; on ne cherche qu'à vous ſecourir. *

CLEOPATRE.

Quoi, la mort même m'eſt interdite ?

PROCULEIUS.

Ne trompez pas l'eſpoir de Céſar, en vous ſouſtrayant à ſes bontés. Ne lui enviez pas une gloire, dont votre mort ſeule peut le priver.

CLEOPATRE.

O mort ! Pourquoi me fuis-tu ? Une Reine eſt-elle moins digne de tes coups, que mille malheureux que tu frapes à chaque inſtant ?

PROCULEIUS.

Daignez calmer vos craintes !

CLEOPATRE.

Non, toute la puiſſance de ton Céſar ne peut rien contre qui cherche la mort. L'ame a mille moyens de détruire ſa priſon : je les employerai tous. Qu'il n'eſpére pas de voir Cleopatre en bute aux regards dédaigneux d'Octavie & de toute ſa Cour, ſervir de ſpectacle aux Romains, & d'or-

* Le tombeau eſt forcé.

nement à son triomphe. Le suplice le plus affreux me paroît préférable !

PROCULEIUS.

Ah, Madame, la terreur grossit les objets à vos yeux : Elle vous peint César avec des couleurs qui lui sont injurieuses.. Mais j'apperçois Dolabella qui vient m'appeller de sa part. Que dirai-je à César, Madame ? que lui demanderai-je pour vous ?

CLEOPATRE.

La mort.

SCENE V.

CLEOPATRE, *& sa Suite.*
DOLABELLA.

Dolabella arrive, & veut engager Cléopatre à se livrer à la clémence de César. Elle lui raconte un rêve qu'elle prétend avoir fait, & dont Antoine est l'objet. Dolabella touché de l'état déplorable de cette Reine, s'attendrit, & lui avoue que César a résolu de la mener en triomphe à Rome.

SCENE VI.

Les mêmes Acteurs. CESAR, GALLUS, MECENAS, PROCULEIUS, *suite de César.*

CESAR.

LAquelle eſt la Reine d'Egypte ?

DOLABELLA.

Madame, voilà l'Empereur... *

CESAR.

Non, Madame, non : de grace, levez-vous ?

CLEOPATRE.

Seigneur, j'accomplis la volonté des Dieux : je dois cet homage à mon Seigneur, & à mon Maître.

CESAR.

Madame, n'aigriſſez point vos maux. Les ſujets de plaintes que vous m'avez donnés m'ont été ſenſibles : mais

* Cleopatre ſe jette à ſes pieds.

votre état présent me les fait oublier.

CLEOPATRE.

Ce n'est pas au Conquérant du Monde que je prétens justifier mes fautes ; je sens que j'aurois peine à y réussir. Il connoît mes foiblesses ; je ne les nierai point : mon sexe me démentiroit.

CESAR.

Madame, vous me verrez toujours plus disposé à les excuser qu'à les aggraver. Si vous entrez dans mes vûes (qui vous sont plus favorables, que vous n'avez pû l'espérer) Cléopatre s'applaudira peut-être bientôt du changement de sa fortune. Mais si vous me forcez à devenir sévére, vous vous priverez, ainsi que vos enfans, de tout ce que je me proposois de faire pour votre Maison. Songez-y, Madame, & recevez mes adieux.

CLEOPATRE.

Ainsi que l'Univers, je dois vous obéir : les vaincus n'ont plus de volonté ; & je vous reconnois pour mon Souverain.

CESAR.

J'espére que vous m'informerez de tout ce qui vous touche ?...

CLEOPATRE.

Seigneur, voilà l'état de mes richesses. Il est exact : rien n'y est obmis .... Où est Seleucus ?

SELEUCUS.

Madame, me voici.

CLEOPATRE.

Seigneur, c'est mon Trésorier, & vous pouvez l'interroger .... Parle, Seleucus ? l'état est-il fidéle ? ai-je rien détourné ? dis hardiment la vérité ?

SELEUCUS.

J'aimerois mieux perdre la voix, que d'affirmer le contraire de ce que je sçai !

CLEOPATRE.

Qu'oses tu dire? ai-je caché la moindre chose ?

SELEUCUS.

Assez pour parvenir au but que vous nous avez fait connoître....

CESAR.

Ne rougissez pas, Cleopatre : j'approuve tout ce que vous avez fait.

CLEOPATRE.

O César ! regarde, envisage le malheur des humains, abandonnés de la fortune ? ma grandeur passée est maintenant la tienne : si nous changions d'état, mon sort seroit le tien ? l'ingratitude de ce misérable met le comble à mes maux . . . Vil Esclave ! plus faux cent fois que n'est l'amour intéressé ! es-tu donc assez lâche pour me trahir ? ah, dusses-tu avoir des aîles, tu n'éviteras point ma vangeance !

CESAR.

Souffrez, Madame, que je vous prie . . . .

CLEOPATRE.

Est-il un plus sanglant affront ? . . . quoi, tandis que vous daignez oublier votre grandeur, en visitant une infortunée, je verrai le mauvais cœur de mon propre domestique chercher à augmenter le poids de ma disgrace! ... Il est vrai, Seigneur, j'ose vous avouer que j'ai réservé quelques effets de peu d'importance. J'avoue encor, que j'avois destiné pour Livie, & pour Octavie,

quelques bijoux d'un plus grand prix : je me flatois, hélas, de les rendre sensibles à mon sort ! ... ô Dieux ! me serois-je attendu à la trahison d'un monstre que j'ai nouri ? Ce trait me précipite encor au-delà de ma chûte!.. de grace laissez-moi ? j'ai trop à rougir de vous avoir pour témoin de mon abaissement ; & je crains que mon désespoir.... Seigneur, si vous connoissez l'humanité, daignez compâtir à mes maux !

CESAR.

Pardonnez-le, Madame.

CLEOPATRE.

Que les Grands sont à plaindre dans l'adversité !....

CESAR.

Consolez-vous, Madame. Ce que vous avez déclaré, & ce que vous avez caché, tout est à vous, & je n'y prétens rien. Disposez-en suivant vos desirs : César ne sçait que conquerir & donner. Banissez toute idée funeste: votre sort, sous mes loix, dépendra toujours de vos vœux. Reprenez le repos, & croyez que la pitié vient

de vous donner un ami. Adieu, Madame.

CLEOPATRE.

Adieu, Seigneur ; adieu mon maître!

CESAR.

Je regrette ce titre... Adieu, Madame.

SCENE VII.

CLEOPATRE. CHARMION. IRAS.

CLEOPATRE.

Il me flate, il me trompe : je connois trop ses desseins...... Ecoute Charmion * ? ...

IRAS.

Terminez, Terminez, Madame : Le Soleil est couché pour nous : rentrons dans les ténébres.

CLEOPATRE, *à Charmion.*

Encor un mot ? .. Voilà tout .. à vîte ; dépêche-toi.

* Elle lui parle bas.

SCENE VIII.

CLEOPATRE. IRAS. DOLABELLA.

DOLABELLA.

Conformément à ma promesse, à vos ordres, & à mon amitié qui m'engage à les remplir, sçachez que le départ de César est arrêté; qu'il doit prendre sa route par la Syrie; & que, dans trois jours, il vous envoie à Rome avec vos enfans. Profitez de l'avis, Madame: j'ai satisfait à mes engagemens; je me retire.

CLEOPATRE.

Généreux Dolabella! comment puis-je m'acquitter envers vous?

DOLABELLA.

Je suis trop heureux de vous avoir servi. Adieu, Madame, je dois me rendre auprès de César.

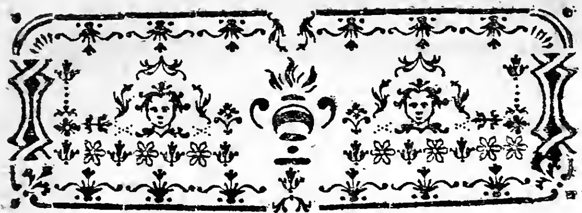
SCENE IX.

CLEOPATRE. IRAS, &c.

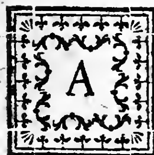
LA Reine anime le courage d'Iras, en lui faisant une nouvelle peinture des horreurs de la captivité. Iras préfere la mort. C'étoit le but où tendoit Cleopatre . . . Charmion rentre. Cleopatre leur ordonne de l'habiller en Reine, & de la parer avec autant de soin que s'il s'agissoit d'une nouvelle entrevuë avec Antoine, sur les Rives du *Cydnus*. Un Païsan lui apporte un panier de Figues. Dès qu'elle sçait que les Aspics sont cachées sous le fruit, Elle interroge le Païsan sur les effets de la piqûre de cet Insecte. Il répond à toutes ses questions par des railleries & des quolibets grossierement ridicules, dont le résultat est, que la morsure de l'aspic fait mourir sans douleur. On congédie le Païsan..... Dès que Cleopatre est habillée, elle ordonne à Iras de lui apporter les Aspics. . . . .

CLEOPATRE.

Ç'en est donc fait!.. Le jus délicieux des vignes d'Egypte ne mouillera plus mes lévres délicates.... Hâte-toi, dépêche, chere Iras ? je crois entendre Antoine, qui me reproche ma len-



LA VIE, ET LA MORT, DE *JEAN-SANS-TERRE*, ROY D'ANGLETERRE.



Près la mort de Richard-*Cœur de Lion*, Roy d'Angleterre, & de Geoffroy Plantagenette, Duc de Bretagne, Jean-ſans-Terre, leur frere, s'étoit emparé de tous leurs Etats. Artus, fils de Godefroy, guidé par Conſtance ſa mere, implore l'aſſiſtance de Philippe Auguſte, Roi de France: ce qui occaſionne une guerre entre

les François & les Anglois. Les deux Armées sont prêtes à en venir aux mains, sous les murs d'Angers, lorsque le Maire de cette Ville propose, du haut de la muraille un accommodement aux deux Rois. Blanche, Princesse d'Espagne, niéce de Jean, & qui se trouve dans son Armée, est donnée en mariage à Louis Dauphin de France; auquel Jean céde l'Anjou, la Touraine, le Maine, & le Poitou. La Paix se fait à ces conditions, aux dépens du jeune Artus, à qui le Roy Jean promet de céder le Duché de Bretagne. Le Cardinal Pandolphe, Legat du Pape *, arrive en France, & menace Jean des censures de l'Eglise, s'il ne cesse de persécuter l'Archevêque de Cantorbéry. L'obstination de Jean irrite le Légat, qui enfin l'excommunie. Il somme même le Roi Philippe, de renoncer à l'alliance de ce Monarque, & de le forcer par les armes de se soumetre au S. Siége. Philippe balance longtems, mais enfin attendri par les larmes de Constance, ébranlé par les menaces du Legat,

* Innocent III.

& par les instances du Dauphin, il se déclare contre Jean. La bataille se donne; Philippe est battu, Artus est fait prisonnier, & Jean le confie à Hubert, Seigneur Anglois, pour le conduire en Angleterre, où il doit bientôt le suivre. Philippe excité par le Legat, & par Constance, se détermine à envoyer le Dauphin en Angleterre, pour attaquer Jean, avec une Armée considérable. Hubert, que son Maître avoit chargé de faire périr Artus, se laisse attendrir par les pleurs de ce jeune Prince, à qui il alloit faire brûler les yeux avec un fer chaud. Il le fait cacher dans un endroit secret de la prison, & va dire à Jean qu'Artus est mort. Cet attentat irrite les Seigneurs Anglois, contre le Roi, qui apprend en même tems l'arrivée du Dauphin & de son Armée en Angleterre. Jean se repent alors d'avoir fait mourir Artus; il accable Hubert de reproches *. Hubert desabuse le Roi, & lui avoue la supercherie qu'il lui a faite. Le Roi pénétré de joie,

* Cette Scene a quelque ressemblance avec celle d'Hermione & Oreste.

charge Hubert d'annoncer aux Seigneurs de sa Cour, qu'Artus est vivant. Mais tandis que tout ceci se passe, le jeune Artus ennuyé de sa captivité, & craignant la cruauté de Jean, prend le parti de se précipiter du haut en bas des murs de sa prison, & se tuë. Le hazard conduit les Seigneurs mécontens de ce côté, & leur fait rencontrer le corps de cet infortuné Prince, dans le moment qu'Hubert vient de leur dire, de la part du Roi, qu'Artus n'est pas mort. Les Seigneurs détestent le Tyran, insultent Hubert, qui atteste en vain son innocence, & vont se joindre au Dauphin. Bientôt le Roi pressé de tous côtés, prend le parti, pour sauver sa Couronne, de la remettre entre les mains du Légat; qui la lui rend, pour ne la tenir à l'avenir que du S. Siege. A ces conditions, Pandolphe promet d'engager le Dauphin à retourner en France. Il se rend en effet dans le Camp de ce Prince, qu'il ne trouve pas disposé à lui obéir. Mais un renfort de Troupes que Louis attendoit, ayant été submergé par la tempête, ce Prince attaque les An-

glois à forces inégales. Au moment du combat, le Roi Jean tombe malade, & se retire dans l'Abbaye de *Swinstead* où il est empoisonné par un Moine. Les Anglois se réünissent après sa mort contre le Dauphin, & le forcent à retourner en France.

Le sujet de cette Piéce embrasse environ seize années. On y voit, comme dans toutes les Piéces de Shakespeare, des Scenes intéressantes, telles que celles du Légat, avec Jean, Philippe, & Louis de Constance (dont le caractére peut être comparé à celui de Marguerite d'Anjou) avec son fils, avec les Rois de France, & d'Angleterre, & avec le Comte de Salisbury ; du Roi Jean avec Hubert, au sujet de la mort d'Artus ; & de ce même Hubert avec le jeune Prince qu'il est chargé de faire aveugler, & dont les larmes l'attendrissent.



LA VIE ET LA MORT DE *RICHARD SECOND*, ROY D'ANGLETERRE.

LE jeune & voluptueux Richard, uniquement ſenſible au plaiſir, & guidé par d'avides favoris, ſupporte impatiemment les remontrances des Ducs d'York, & de Lancaſtre, ſes Oncles. Henry Hereford, Comte de Bolinbroke, fils du Duc de Lancaſtre, accuſe Mowbray, Duc de Norfolk, de haute trahiſon ; & cette querelle doit être vuidée par un combat, en *champ-clos*. Au moment du combat, Richard, qui ſoupçonne la fidélité de l'un & l'autre Champion, les arrête, & les exile tous deux, Mowbray à perpétuité, & Bolinbroke pour ſix ans. Le vieux

Duc de Lancaſtre ne ſurvit pas long-tems à la diſgrace de ſon fils ; & le Roi, que la Guerre appelle en Irlande, & qui n'a point d'argent, s'empare de toute ſa ſucceſſion. Bolinbroke furieux, part de Bretagne avec trois mille hommes, arrive en Angleterre, & ſe voit bientôt à la tête d'une armée conſidérable. Le Duc d'York, toujours fidéle au Roi, va trouver Bolinbroke dans ſon Camp, & lui fait les reproches les plus amers. Mais Bolinbroke lui fait entendre, qu'il ne vient que pour reclamer ſes titres & ſes biens qui lui ont été injuſtement ravis ; & l'appaiſe d'autant plus aiſément, que le Duc d'York a été pris au dépourvu, & n'a point de Troupes. Le Roi Richard revient d'Irlande, & ſe voit tellement abandonné de ſes ſujets, qu'il eſt obligé de ſe renfermer dans un Château avec le Comte d'Aumerle fils du Duc d'York, & un petit nombre de Seigneurs. Bolinbroke arrive, & demande une conférence avec le Roi, dans le Château. Richard, qui n'eſt point en etat de réſiſter, en fait ouvrir les portes. Bolinbroke le fait conduire à Lon-

dres, où il convoque le Parlement, qui dépose Richard. Ce malheureux Prince est amené au Parlement, où il résigne sa Couronne au Vainqueur, après avoir été forcé de lire tous les chefs d'accusations que le Duc de Northumberland, & la Nation, portoient contre lui, & contre ses favoris. Il sort de là, pour aller à la Tour de Londres, d'où il est transferé au Château de Pomfret. Cependant l'Abbé de Westminster, l'Evêque de Carlisle, & le Comte d'Aumerle lui restent toujours attachés, & forment le projet de faire périr Bolinbroke, proclamé Roi sous le nom d'Henry IV. Mais la conspiration est découverte par le Duc d'York, qui sans examiner les droits du nouveau Roy, croit lui devoir être fidéle, & court accuser Aumerle son propre fils. Aumerle, accompagné de sa mere, se jette aux pieds de Henry, qui lui accorde son pardon, & fait exécuter les complices. Rien ne trouble plus la félicité de Henry, que les dissipations, & la mauvaise conduite de son propre fils, qu'il n'a pas vû depuis 3 mois, & la crainte de quelque nouvelle conjura-

tion. Il s'explique un peu trop ouvertement, sur cette derniere inquiétude, en présence d'Exton, Seigneur Anglois qui lui est attaché, & qui pour marquer son zéle au nouveau Roi, court à Pomfret, poignarde le Roi Richard, le met dans un cercueil, & l'apporte aux pieds de Henry. Ce Prince effrayé de ce spectacle, accable l'assassin d'imprécations, l'exile à perpétuité de l'Angleterre, & fait vœu d'aller expier dans la Terre Sainte le crime dont, sans le sçavoir, il a été la cause.

Le sujet de cette piéce enveloppe environ deux années*. Tout y est en action, comme dans les autres de notre Auteur, ce qui produit ici plusieurs belles Scènes. Celle du Combat en *champ clos*, prémedité entre Bolinbroke & Mowbray, est d'autant plus singuliere, que toutes les cérémonies de ces anciens combats y sont exactement observées. Celle du vieux Duc de Lancastre mourant, & donnant des conseils à Richard, qui les reçoit mal, est vive & patétique. Celle du Duc

* Depuis 1398, jusqu'à la fin de 1400.

d'York, lorſqu'il va trouver Bolinbroke dans ſon Camp, pour lui reprocher ſa révolte; toutes celles du Roi détrôné, ou prêt à l'être, avec ſon vainqueur, & ſurtout la Scene des adieux de ce Monarque & de ſon épouſe, *Iſabelle de France*, ont de grandes beautés.

HENRY IV. ROI D'ANGLETERRE.

PREMIERE PARTIE.

CE Monarque ſe préparoit à accomplir ſon vœu, en partant pour la Terre Sainte: mais il apprend que Mortimer, qu'il avoit envoyé contre *Owen Glendower* chef des Rebelles de la Province de Galles, a été défait. Cette nouvelle l'inquiéte, parce qu'il ſoupçonnoit déja Mortimer d'infidelité, & qu'il le croit capable d'avoir été d'intelligence avec *Glendower*. Il apprend d'un autre côté, que *Henry Percy*, surnommé *Hot-Spur*, ſon Général contre les

les Rebelles d'Ecosse, a défait le Comte de Duglas qui les commandoit : mais que Percy enflé de sa victoire, ne prétend pas que le Roy dispose des Prisonniers qu'il a fait, parmi lesquels le fils de Duglas même se trouve. Le Roi irrité s'en plaint à Northumberland, & à Vorcestre, l'un pere, & l'autre oncle de Percy. Ce dernier arrive, & nie d'avoir refusé les prisonniers au Roy : il exige seulement que le prix de leur rançon serve à racheter Mortimer, son beau-frere, prisonnier de *Glendower*. Le Roy déja prévenu contre Mortimer (qu'il sçait que Richard avoit désigné pour son successeur) déclare qu'il ne le rachetera jamais; il s'emporte même contre Vorcestre, Northumberland, & Percy; & sort, en les menaçant de toute sa colere, si on ne lui remet au plûtôt les prisonniers Ecossois. Percy est outré de l'ingratitude du Roy : son pere & son oncle ne le sont pas moins. Ils projettent de le détrôner, & de mettre la couronne sur la tête de Mortimer. Ils exhortent Percy à renvoyer tous ses prisonniers sans rançon, &

ſurtout le fils du Comte de Duglas, que la reconnoiſſance attachera à leur parti. Ils comptent y attirer l'Archevêque d'Yorck, Mortimer, les Gallois, & *Glendower*, chez qui ils aſſignent le rendez-vous général des Rebelles.

Henry, Prince de Galles, fils aîné du Roy, paroît accompagné d'un vieux débauché nommé *Sir Jean Falſtaf*, & de quatre ou cinq autres ſcelerats de même eſpéce. La ſcene eſt alors dans quelque taverne, & ſur le grand chemin, où ils s'exercent à dévaliſer les voyageurs. A travers ces excès, qui produiſent de tems en tems des ſcenes comiques, à cauſe du caractere ſingulier de Falſtaf, le jeune Prince laiſſe entrevoir que ce genre de vie ne lui plaira pas longtems, & que les ſeuls égaremens de la jeuneſſe ont pû l'y entraîner. Le Roy, qui gémit des déſordres de ſon fils, le fait appeller, & employe tout ce que la tendreſſe paternelle peut inſpirer pour le ramener à la vertu. Il lui fait part de la conjuration prête à éclater contre ſa couronne, & parvient enfin à l'ébranler,

& à exciter ſon émulation, en lui faiſant un tableau de la gloire de Percy, capable de faire rougir le jeune Prince de l'indigne oiſiveté dans laquelle il a vécu juſqu'alors. On vient annoncer au Roy que les Rebelles, & les Ecoſſois joints à eux, doivent arriver au premier jour à *Shrewsbury*. Henry n'en paroît point émû, parce qu'il eſt ſûr, par les diſpoſitions qu'il a faites, de les prévenir. En effet, ſon armée ſe trouve forte de trente mille hommes, avant que celle des Rebelles ſoit aſſemblée au jour indiqué. Cependant Percy, & Duglas, dont les forces ſe trouvent fort inférieures à celles du Roy, veulent tenter la bataille, malgré les remontrances de Vorceſtre. On convient d'un pourparler avant le combat, où Vorceſtre paroît de la part des Rebelles. Après beaucoup de reproches de part & d'autre, le Prince de Galles, propoſe (pour épargner le ſang) de terminer la querelle par un combat ſingulier entre Percy & lui, à la tête des deux armées. Le Roy conſent au cartel; mais Vorceſtre qui ſe défie des

promesses du Monarque, revient dire à Percy que le Roy ne peut entendre aucune proposition, & se prépare à l'attaquer. La bataille se donne. Le Prince de Galles sauve son pere, que Duglas alloit tuer; & ce trait sert à convaincre le Roy que son fils l'aime, & ne désiroit point sa mort, comme on avoit voulu l'en assurer. Percy paroît ensuite, cherchant le Prince, qui vole à lui, l'attaque, & le tue. Cet exploit décide du gain de la bataille. Vorcestre est pris,& envoyé au supplice; Duglas, en fuyant avec le reste des Rebelles, tombe de cheval, & se rend au Prince de Galles qui demande sa grace au Roy, & l'obtient. Henry marche avec ses enfans, pour recueillir le fruit de sa victoire, en soumettant Glendower, & le reste des mécontens.

Il paroît que l'intérêt que fait naître cette piece, dont l'action n'excede pas la durée de dix mois*, tombe principalement sur Henry Prince de Galles, qui, avec les mœurs les plus

* Depuis Septembre 1402. jusqu'en Juillet 1403.

dérangées, fait toujours des actions qui annoncent un grand homme. Ce caractere de Henry est dans la vérité historique, & parfaitement peint. Ceux de Glendower,& de Percy, semblent avoir été inventés pour offrir aux yeux les différentes nuances dont la valeur est susceptible : Glendower est un Don-Quichotte, Percy un Grenadier, le Prince de Galles un Héros. Les deux seules femmes qui soient dans la Piece, y figurent peu. Lady Mortimer qui est Galloise ne sçait pas un mot d'Anglois, & Mortimer n'entend pas le Gallois. Lady-Percy ne paroît que pour dire adieu à son mari, qui n'est sensible qu'à la gloire. Les scenes comiques, qui occupent plus d'un tiers de la Piece, ne pouroient être rendues en François sans perdre ce que leur sel a de piquant : elles sont d'ailleurs très-licencieuses. *Falstaf*, qui en est le Héros, est un personnage qu'on ne peut définir, & dont le caractere unique, pour le ridicule, nous retrace à la fois le Don-Japhet d'Armenie de *Scaron*, le Capitan de *Desmarests*, & le Sancho-Pança de *Cervantes*.

HENRY IV. ROY D'ANGLETERRE.

SECONDE PARTIE.

NOrthumberland, pere de Percy, apprend la défaite des Rebelles, & la mort de ſon fils. La douleur & le déſeſpoir l'animent. Il forme une nouvelle ligue contre le Roy, avec l'Archevêque d'York, & pluſieurs autres Seigneurs. Son épouſe, & la veuve de Percy, font de vains efforts pour le détourner d'une entrepriſe ſi dangereuſe. Le Roy Henry, averti de ce nouvel orage, aſſemble une armée qu'il envoye contre les Rebelles, ſous les ordres de ſon fils Jean de Lancaſtre. Northumberland qui n'a pû raſſembler le corps de troupes qu'il avoit promis à l'Archevêque d'York, ſe réfugie en Ecoſſe : ce qui force les Rébelles à ſe prêter aux voyes d'accommodement que le Prince Jean leur fait propoſer. La confe-

rence ſe tient entre les deux Armées. Le Prince accorde aux Rébelles toutes leurs demandes, à condition que leur Armée ſoit licentiée ſur le champ. L'Archevêque y conſent, & la Paix ſe fait *le verre à la main.* Mais à peine les Révoltés ſont-ils diſperſés, que le Prince Jean fait arrêter l'Archevêque, Haſtings, & Mowbray, leurs Chefs, qu'il envoye en priſon. Le Roy Henry, depuis peu tombé malade, apprend cette nouvelle, & en même tems celle de la défaite de Northumland, qui arrivoit d'Ecoſſe avec un gros corps de troupes : la joie qu'il en reſſent angmente ſa maladie. Il ſe fait mettre au lit : ordonne que ſa couronne ſoit poſée à côté de lui, ſur un couſſin, & que perſonne n'entre dans ſon appartement, ſans être appellé. Le Prince de Galles, dont la conduite n'a pas été plus réguliére que cy-devant, aprend l'état où eſt ſon pere, & s'introduit dans ſon appartement. Il croit le Roy mort, & ſort en emportant la couronne. Henry s'éveille, & demande qui l'a ôtée d'auprès de lui. On lui dit, que le Prince de Galles

ſeul eſt entré. Le Roy l'envoye chercher, par le Comte de Warwick; & déplore le malheur des peres à qui le Ciel a donné des enfans ingrats. Warwick revient avec le Prince, qu'il a trouvé fondant en larmes. Il ſe jette aux pieds du lit de ſon pere, qui fait ſortir tous les Courtiſans, & qui lui reproche l'avidité avec laquelle il s'eſt emparé de ſa Couronne avant ſa mort. Henry, auſſi bon Roy que pere tendre, plaint le ſort de l'Angleterre, qui va être aſſujettie aux caprices d'un nouveau maître, qu'il regarde comme indigne de régner; & donne à ſon fils tous les conſeils qu'il croit capables de pouvoir préſerver ce Prince des malheurs qui le menacent. Le Prince de Galles, pénétré d'une douleur ſincére, s'excuſe d'avoir emporté la couronne dont il ſe ſent digne, & dont il craignoit que le Roi n'eût diſpoſé en faveur d'un autre, qui avoit peut-être hâté le trépas d'un pere qu'il chérit, & dont il prolongeroit les jours aux depens des ſiens propres. Il déteſte les égaremens de ſa jeuneſſe, & ſe propoſe de ſurprendre ſes futurs ſujets

par des vertus opposées à tous les vices qu'on lui a reprochés jusqu'alors. Henry, touché jusqu'aux larmes du repentir de son fils, l'embrasse, & le déclare Héritier de son Scéptre, en laissant entrevoir des remords sur la maniére dont il l'a acquis. Il lui conseille de publier une Croisade après sa mort, pour éloigner tous les mutins qui pouroient troubler la tranquillité de ses Etats. Après cette longue & interessante conversation, le Roy fait entrer tous les Seigneurs de sa Cour. Il demande le nom de l'apartement où il est actuellement. Warwick répond, qu'on l'appelle *Jerusalem. Grace au Ciel*, replique le Roy, *c'est ici que je dois mourir, & non pas dans la Palestine, comme je l'avois crû, sur la foi d'une prédiction qui m'a j'adis été faite !*... Il meurt effectivement peu d'instans après, & le Prince de Galles lui succéde. Tous ceux, qui avoient été attachés au Roy défunt, craignent tout de ce nouveau Monarque; ses freres mêmes ne se croyent pas en sureté : mais il les rassure, par des marques d'amitié aussi vives que sin-

céres. Le Chef de la Justice (qui l'a autrefois fait mettre en prison, à cause que le Prince l'avoit frappé sur le Tribunal) ne paroît devant lui qu'en tremblant. Henry V. se plaît d'abord à redoubler son épouvante, par des reproches & des menaces. Ce Magistrat se rassure, & soutient avec dignité, qu'il n'a fait que son devoir. Le Roy l'embrasse, loue sa fermeté, & le confirme dans sa Charge.

Falstaf, & ses compagnons, qui ont encor joué un grand rolle dans cette Piéce, & qui croyent que le nouveau Roy est toujours le même, s'empressent de venir à sa Cour pour jouir de ses bienfaits. Falstaf les fait ranger sur le passage de Henry, qu'on va couronner, & se met à leur tête. Il aborde ce Monarque, qui feint d'abord de ne le pas reconnoître. Mais Falstaf, poussant plus loin son indiscrette familiarité, le Roy (après lui avoir réproché tous ses vices & ceux de ses compagnons) les bannit de Londres, sous peine de mort; & leur assigne de quoi vivre, jusqu'à ce qu'il apprenne que leur conduite soit

devenuë digne de plus grands bienfaits.

Cette Piéce comprend les neuf dernieres années de la vie du Roi Henri IV. Les trois premiers Actes en sont peu interressans. On trouve de beaux morceaux dans les deux autres, tels que la conférence de l'Archevêque d'York & des autres Seigneurs revoltés avec le Prince Jean, la conversation du Prince de Galles avec son Pere mourant, & la Scene du nouveau Roy avec ses freres & le Chef de la Justice. Ces Scenes sont dignes de Shakespeare : le reste n'est que l'Histoire mise en action, & versifiée ; & le comique répandu dans les Scenes de Falstaf & de ses compagnons, n'amuse les Anglois, qu'à cause de la part qu'ils prennent à tout ce qui touche le Roy Henry V. qu'ils regardent, avec raison, comme le plus grand Roi qu'ils ayent eu. On auroit peine à faire sentir dans une traduction, & encor moins dans un extrait, ce que ces Scenes ont de réjouissant pour la Nation Angloise.

LA VIE
DE HENRY V.

SHakeſpeare s'eſt plû, dans cette Piéce, à faire un tableau flatteur pour ſa Nation des Exploits de Henry, Vainqueur des François à la bataille d'Azincourt *, & des malheurs de la France. On juge bien que tout y doit être outré ; & que, pour faire ſa cour à la populace Angloiſe, l'Auteur a crû ne pouvoir mieux décorer ſon Héros, qu'en exagérant autant la gloire du Vainqueur que la diſgrace des Vaincus. Ce Poëme finit par le mariage de Henry, avec Catherine fille de Charles VI. en faveur duquel le Monarque François deshérite ſon propre fils, & reconnoît ſon gendre pour héritier du Royaume de France.

Ce ſujet eſt traité hiſtoriquement, comme les précédens. Mais Shakeſpeare a voulu le rendre plus pompeux, en y introduiſant une eſpéce de *chœur* ;

* En 1415.

qui paroît à la fin de chaque Acte, pour apprendre aux spectateurs ce qui se passe dans l'intervalle d'un Acte à l'autre, & pour faire des réfléxions à la louange des Anglois. Le portrait de Henry est beau, ses sentimens sont généreux, sa bravoure extrême. Au moment de s'embarquer pour la conquête de la France, on lui remet des lettres de trois Seigneurs Anglois, qui avoient reçu de l'argent de l'ennemi pour l'assassiner ce jour même. Un autre Anglois est arrêté en même tems, pour avoir mal parlé du Roy. Henry consulte son Conseil, & surtout les trois Seigneurs perfides, sur l'envie qu'il a de faire grace à ce malheureux. Ils s'y opposent fortement, en lui représentant combien l'attentat de ce particulier est punissable, & les conséquences dangereuses que peut entraîner, au commencement d'un régne, un acte de clémence si déplacé. Le Roi feint de se rendre à ces remontrances. Un instant après, ils demandent à Henry leurs *commissions*, pour la guerre de France. Il leur donne les lettres interceptées,

contenant le détail & la preuve de leur trahiſon. Ils tombent à ſes pieds pénétrés de ſurpriſe & de crainte. *Vous venez*, dit le Roy, *de prononcer votre propre ſentence .... Allez à la mort*, &c.

Les compagnons du fameux *Falſtaf*, mort depuis peu dans ſon exil, ſuivent l'armée en France, & donnent encor ici matiére à pluſieurs Scenes comiques. On y voit Catherine de France eſſayant d'apprendre l'Anglois, d'une de ſes femmes. Cette Scene eſt en François de ce tems, & contient des choſes plus que gaillardes, ainſi que celle de ſa première entrevuë avec Henry ſon futur époux. Le monologue de Heury *, dont l'Armée eſt réduite aux derniéres extrêmités de la miſére, & que les François vont attaquer, contient une leçon admirable pour les Rois. C'eſt dommage qu'elle ne ſoit pas mieux placée.

* Au quatriéme Acte.



HENRY VI. ROY D'ANGLETERRE.

PREMIERE PARTIE.

HEnri V. vient de mourir.* Le Dauphin de France, aidé de la Pucelle, & de Dunois, eſt couronné à Rheims, ſous le nom de Charles VII. défait Talbot, fait lever le Siége d'Orleans, & reconquit la moitié de ſon Royaume. Ces nouvelles arrivent à Londres, pendant l'enterrement de Henry V. qui fait l'ouverture de cette Tragédie. Le Duc de Bedford, oncle du jeune Henry VI. & Régent de France, jette ſes habillemens de deuil, & part ſur le champ pour aller ſecourir Saliſbury, qui commandoit en ſon abſence. Le Duc de Gloceſtre protecteur du Royaume d'Angleterre, & le Cardinal de Beauford auſſi oncle du jeune Roy, reſtent à Londres. Ce Cardinal ambitieux, & fâché de n'avoir point de part

* En 1422.

au Gouvernement pendant la minorité de son neveu, s'empare de la Tour de Londres, & projette de se faire craindre. Mais il en est bientôt chassé par le Duc de Glocestre. Un autre orage encor plus funeste s'éleve en Angleterre. Richard Plantagenette, descendant de *Lyonnel* Duc de Clarence troisiéme fils du Roi Edouard III, est insulté dans un jardin de Londres, par le Duc de Sommerset. Richard cueille une Rose blanche; & invite les témoins de la querelle qui voudront être de son parti, à en faire autant. Sommerset en cueille une rouge, & ses partisans l'imitent : ce qui donne naissance aux deux fameuses Factions d'York, & de Lancastre, qui sous le nom de la *Rose rouge*, & de la *Rose blanche*, ont fait couler tant de sang en Angleterre. Richard soutenu par le Comte de Warwick, se fait réhabiliter en Parlement, & rentre dans tous les biens & prérogatives de la maison d'York, que son pere avoit perdus avec la tête, sous le regne précédent. Il va trouver le vieux Mortimer, chef de sa famille, détenu depuis nom-

bre d'années à la Tour de Londres. Ce vieillard instruit Richard des droits de la maison d'York à la Couronne d'Angleterre; & meurt en exhortant son neveu à les soutenir, & à le venger. Glocestre méne Henri VI. en France, & le fait couronner à Paris. Le Duc de Bourgogne gagné par la Pucelle d'Orleans, quitte le parti des Anglois, & joint ses troupes à celles du Roi Charles VII. Bedford meurt devant Rouen, Salisbury devant Orleans; le nouveau Duc d'York est nommé Régent de France, & Sommerset a ordre de se joindre à lui pour y continuer la guerre. Richard s'aplaudit de sa nouvelle dignité, quoique piqué d'avoir vû le Roi arborer la Rose blanche. A peine Henry V I. est-il retourné en Angleterre, que Talbot meurt avec son fils devant Bordeaux, par la faute de Sommerset que Richard Duc d'York avoit envoyé pour les secourir. La mésintelligence de ces deux Seigneurs, & la bravoure de Charles VII. achéve bientôt la déroute générale des Anglois en France. Le Pape envoie un Légat à Henry V I. pour l'exhorter à

rendre la paix à la France ; & le Comte d'Armagnac offre, à ce prix, sa fille en mariage à Henry. Mais pendant ces négociations, le Duc d'York rassemble ses troupes, gagne une bataille sur les François, & prend la Pucelle prisonniere. Marguerite d'Anjou, fille de René Roi de Naples, qui étoit dans l'Armée de France, est aussi prise dans la déroute par le Duc de Suffolk ami de Sommerset. Suffolk devient amoureux d'elle. Mais comme il est déja marié, il forme le dessein de la donner pour femme au *bon* Henry VI. espérant tout dans la suite de la reconnoissance de cette Princesse. Le Roy d'Angleterre épris des charmes de Marguerite, dont Suffolk lui fait un portrait séduisant, rompt son mariage avec la Princesse d'Armagnac, accorde la paix à Charles VII. malgré les représentations du Duc de Glocestre, & nomme Suffolk pour aller chercher la fille de René. La Pucelle, prisonniere, est amenée devant ses Juges, & condamnée au feu comme sorciere.

Cette Piéce contient tout ce qui s'est

passé de plus remarquable en Angleterre, & en France, pendant le cours de trente années. Elle est pleine de singularités, de tableaux, d'action, de caractéres, & d'absurdités. Les portraits du fameux Talbot, du foible Henry VI. du prudent & fidéle Glocestre, de l'orgueilleux Beauford,& du brave Duc d'York, y sont pleins de vie & de vérité. Ceux des François,comme on doit s'y attendre, y sont par tout défigurés. Celui de la Pucelle est peint des plus noires couleurs: ses mœurs sont aussi détestables que son caractére, & le diable seul a la gloire de tout ce qu'elle fait de bien.

On y lit avecplaisir la Scene de l'enterrement de Henry V. & l'éloge de ce grand Roy par les Ducs de Bedford,& de Glocestre; celle de la Pucelle & du Dauphin de France, à leur premiere entrevuë; du Duc de Glocestre avec le Cardinal son frere, lorsqu'il le fait chasser de la Tour de Londres; & celle de Talbot avec la Comtesse d'Auvergne, qui sous prétexte de galanterie, avoit attiré ce guerrier dans son Château pour le faire prisonnier. La con-

versation du vieux Mortimer, avec Richard Plantagenette son neveu, respire le patétique le plus noble & le plus attendrissant. La mort de Talbot, & de son fils, est peinte avec toute la force & la vivacité dont le pinceau de Shakespeare étoit susceptible. * Le Politique & galant Suffolk, annonce ici tout ce qu'il sera dans la suite ; & Marguerite d'Anjou laisse entrevoir le germe de la passion qu'elle a été accusée d'avoir eu pour lui. Il ne faut pas oublier la Scene où Shakespeare introduit la Pucelle, environnée de malins esprits prêts à l'abandonner, au moment de la bataille où elle a été prise ; ni celle, où prête à périr, elle renie son pere qui vient pour l'embrasser, & pour demander la grace de cette héroïne.

HENRY VI.

SECONDE PARTIE.

MArguerite d'Anjou, conduite par Suffolk, arrive en Angleterre.

* Elle est traduite, avec beaucoup d'élégance, dans les lettres de *M. l'Abbé le Blanc.*

Le Roy charmé de ſa beauté l'épouſe, quoique ce mariage lui faſſe perdre les Provinces d'Anjou, & du Maine. Le Duc de Gloceſtre, qui ignoroit cette clauſe du traité, en marque ſa ſurpriſe & ſon chagrin : Saliſbury, Warwick, & le Duc d'Yorck, n'en ſont pas plus contens. Mais le Cardinal de Beauford, toujours aigri contre Gloceſtre, leur inſinue que ce dernier ne condamne cette alliance, que parce qu'elle le prive de l'eſpoir du Thrône auquel il aſpiroit. Il ſe ligue avec Suffolk, Sommerſet, & Bukingham, pour forcer Gloceſtre à abdiquer ſa qualité de Protecteur du Royaume. Le Duc d'York ſe ligue d'un autre côté, avec Saliſbury, & Warwick, pour s'opoſer aux projets ambitieux du Cardinal de Suffolk, & de Sommerſet. Le but du Duc d'York, en fomentant tous ces troubles, eſt de détruire ſes ennemis, les uns par les autres, & de profiter de leur ruine pour s'ouvrir un chemin au Thrône. La Reine, dirigée par Suffolk qu'elle aime, bleſſée d'ailleurs de la puiſſance de Gloceſtre, & de l'orgueil de ſa femme, entre dans le complot des en-

nemis du Protecteur: il ne s'agit plus que de lui trouver des crimes. On l'accuse d'abord sans succès devant le Roy, qui le chérit & qui connoît sa probité: mais on parvient enfin à le rendre suspect aux yeux du timide Henry. Un Ecclesiastique, dont la Duchesse de Glocestre se servoit, pour consulter une Magicienne qui lui promettoit le Trône, est gagnée par les Ennemis de Glocestre. On la surprend dans l'instant même qu'elle assiste à des conjurations magiques, qu'elle fait faire, pour s'instrüire du sort du Roy. La Duchesse est condamnée à faire publiquement amende honorable dans les ruës de Londres, & ses complices au feu. L'infortuné Glocestre est accusé de toutes parts; & le Roy, après lui avoir ôté le *Protectorat*, le livre à la garde du Cardinal de Beauford, & de Suffolk, qui le font étrangler secrétement. Au bruit de cette mort, le Peuple de Londres se révolte, & demande la tête de Suffolk. Henry sincérement touché du sort de son Oncle, exile le meurtrier, malgré les larmes & les supplications de la

Reine. On apprend en même tems que les Irlandois ſe ſont révoltés ; & le Duc d'York eſt choiſi pour marcher contre eux. Ce Prince embraſſe avidement cette occaſion de faire valoir ſes droits ſur le Thrône d'Angleterre. Il eſſaye d'abord ce que peut le nom de *Mortimer* ſur l'eſprit des Anglois, en ſuſcitant un impoſteur, qui ſous ce nom, fait ſoulever la Province de *Kent*, & porte la terreur juſque dans Londres. Richard léve alors l'étendart de la révolte, revient en Angleterre avec ſon Armée, & défait celle du Roy à la bataille de S. Albans.

J'ai cru devoir dégager l'intrigue de cette Piéce de toutes les Scenes Epiſodiques qui l'auroient embrouillée. Je vais maintenant dire un mot des principales.

Marguerite d'Anjou fait ici un très-grand rôle. Cette Reine ambitieuſe pénétre d'un coup d'œil le caractére mol & puſillanime de ſon mari, qu'elle étoit incapable de régner par lui-même : elle ſe propoſe de régner ſous ſon nom, en perdant ſucceſſivement tous

ceux qui se sont emparés de l'autorité Royale, qu'elle ne veût partager qu'avec Suffolk. Les Scenes entre ces deux Amans, & surtout celle de leurs adieux, quand Suffolk est exilé, sont pleines de force & de tendresse. La mort de ce favori a quelque chose de singulierement tragique, & produit une Scene interessante. Il s'étoit déguisé pour éviter la fureur de la populace Angloise, en allant s'embarquer pour passer en France. Il rencontre en mer des Pirates qui le ramenent en Angleterre, & qui le condamnent à la mort pour avoir causé celle du Duc de Glocestre, & troublé le repos du Royaume en abusant du foible que la Reine avoit pour lui. Suffolk, à qui on avoit prédit qu'il ne périroit que par *l'Eau*, menace & brave les Pirates ; mais il reconnoit parmi eux un de ses anciens Domestiques, nommé *Water*. * Ce nom le frappe, & l'épouvante ; il se soumet, il prie, il promet : mais en vain. Water le tuë, & envoye sa tête à la Reine. Le sort du Cardinal de Beauford n'est

* Water, veut dire de *l'Eau*.

pas plus heureux : il meurt sur le Théatre, en présence du Roi & de sa Cour, dans l'horreur du désespoir & des remords. Ainsi périssent les Meurtriers de Glocestre. l'Episode de *Jack Cade*, Païsan du Comté de Kent, qui sous le nom de *Jean Mortimer* a fait soulever cette Province, offre partout des objets *tragiquement* comiques. Ce scélérat, suivi d'une troupe de Manans aussi ignorans que lui, a juré la perte non-seulement des Sçavans, mais de tous ceux qui sçavent lire. Il n'en tombe pas un sous leur main, qui ne soit égorgé sur le champ. Mylord Stafford, & son frere, que le Roi avoit envoyés contr'eux, sont accablés par ces furieux, qui portent le fer & la flâme jusques dans Londres. Le Roi forcé de fuir avec Cour, est obligé de traiter avec *Cade* dont cette démarche redouble l'insolence. Henri est enfin réduit à offrir une amnistie generale aux rebelles qui rentreront dans leur devoir. Ce dernier reméde réussit. Cade est abandonné, & se sauve seul dans un jardin où il est tué par un Gentilhomme nommé *Iden*.

HENRI VI.

TROISIEME PARTIE.

CEtte Piéce est traduite dans le premier volume de cet Ouvrage, ainsi que celle de *Richard III.* qui en est la suite historique, & qu'on trouve à la tête du second volume.

HENRI VIII.

ENtre la Tragédie de Richard III. & celle-ci, il n'y a d'autre intervalle que celui du régne de Henri VII, qui, comme on l'a vû, * a pacifié tous les troubles d'Angleterre, & réuni les deux *roses*, par son mariage avec la Princesse Elisabeth, fille d'Edouard VI.

Henry VIII. paisible possesseur du trône, paroît ici gouverné par le Cardinal de Volsey, ministre su-

* A la fin de la Tragedie de Richard III.

perbe sous qui tout tremble, & généralement détesté par les Seigneurs Anglois. Le Duc de Bukingham, fils de celui qui a été décapité sous Richard III. ose laisser transpirer sa haine contre Volsey. Ce Ministre aussi vindicatif que pénétrant, prévient son ennemi, le fait accuser par de faux témoins, & lui fait perdre la tête sur un échafaut. La Reine (Catherine d'Arragon) qui s'intéressoit pour ce Seigneur, accuse le Cardinal de concussion. L'aveuglement du Roi sauve son Ministre, qui pour se vanger jette des scrupules dans l'ame de Henry, sur son mariage avec cette Princesse, qui étoit Veuve, lorsqu'il l'épousa, du Prince Artus son frere. Le Cardinal donne une fête, dans laquelle *Anne de Boulen* paroît, pour la premiere fois, aux yeux du Roi, qui en devient éperdument amoureux. Volsey se sert de cette passion pour achever de perdre la Reine, & pour résoudre Henry à faire rompre son mariage avec Catherine. L'intention de ce ministre n'est pourtant pas que le Roi épouse Anne de Boulen : c'est sur la sœur du Roi de

France qu'il a jetté les yeux, pour se vanger en même tems de l'Empereur Charles-Quint, qui lui a refusé l'Archevêché de Tolede. Le Cardinal Campége, Légat du Pape, arrive; & l'affaire du Divorce est entamée. Volsey qui craint que Henri n'épouse Anne de Boulen, avant que sa négociation en France soit achevée, est d'intelligence avec Campége pour allonger les procédures. Quelques lettres interceptées instruisent le Roi des menées secrettes de son Ministre, & l'indisposent contre lui. Les Seigneurs Anglois, à qui le Cardinal est odieux, s'apperçoivent du déclin de sa faveur, & s'unissent pour hâter sa chute. Mais le hazard l'achéve. Volsey, à qui le Roy avoit demandé certains papiers, se trompe, & remet à ce Prince un état des richesses immenses qu'il a accumulées pendant le cours de son Ministére. Cette découverte occasionne la disgrace de Volsey, que le Roy chasse de la Cour, après avoir confisqué tous ses biens. * Crammer remplace ce Ministre, prononce

* Archevêque de Cantorbery.

la sentence du divorce *, & le Roy épouse Anne de Boulen. Mais Gardiner, Evêque de Winchester, ennemi de Crammer, forme une ligue contre ce dernier, sous laquelle il est prêt à succomber, lorsque le Roy convaincu par ses propres yeux de l'innocence de ce Prélat, & de la passion des Juges, le sauve de leurs persécutions, & leur ordonne de le respecter à l'avenir. La Piéce finit par le Baptême de la Princesse Elisabeth, dont la Reine vient d'accoucher, & dont le Roy veut que Crammer soit le Parein.

Il y a de belles Scenes dans cette Piéce, & beaucoup de Spectacle. La mort du Buxingham, ainsi que celle du Cardinal disgracié, sont traitées dans le grand Patétique. Le Concile, pour la dissolution du mariage du Roy, se tient sur le Théâtre, avec toute la pompe dont une pareille assemblée peut être susceptible. Les Chœurs célestes chantent & dansent au trépas de Catherine d'Arragon, qui meurt de

* En 1534.

douleur. Toute la Cour d'Angleterre passe processionnellement à travers le Théâtre, pour le couronnement de la nouvelle épouse de Henry; & le Baptême d'Elisabeth occasionne une autre cérémonie, qui n'est pas moins éclatante. Le vieil Archevêque Crammer, prend l'enfant dans ses bras, & dans un entousiasme Prophétique, annonce à l'Angleterre toute la gloire qu'elle répandra un jour sur la Nation Britannique.

On prétend, que Shakespéare n'a pas médiocrement fait sa Cour à la Reine Elizabeth, lorsqu'il fit jouer cette Piéce devant elle; & qu'elle ne fut pas ingrate envers l'Auteur.



LE ROY LEAR,

TRAGEDIE.

LEar, Roy des anciens Bretons, a trois filles, Gonerille, Regane, & Cordelia. Les deux aînées sont mariées, l'une au Duc d'Albanie, l'autre au Duc de Cornoüaille : Cordelia est recherchée par le Roy de France, & par le Duc de Bourgogne, tous deux en personnes à la Cour de Lear. Le vieux Monarque, dont l'âge a affoibli l'esprit, projette d'abdiquer sa couronne. Il appelle ses filles, qu'il interroge sur la tendresse & le respect qu'elles ressentent pour lui. Gonerille, & Regane, aussi flatteuses que politiques, épuisent toutes les expressions pour convaincre leur Pere de la vivacité de leurs sentimens. Le Roy, dans un transport de joye, leur donne à chacune un tiers de son Royaume. Il s'adresse ensuite à Cordelia, dont le caractére noble & sincere ne peut se plier aux basses flateries dont elle

vient d'être témoin. Lear, qui ne juge que par les apparences, croît être moins aimé de Cordelia que de ses autres filles. Il s'irrite d'autant plus contre elle, que les autres redoublent leurs caresses ; & cédant aux mouvemens de sa colere, il deshérite cette jeune Princesse, & partage le reste de ses Etats entre ses deux aînées. Les deux Amans de Cordelia paroissent alors ; & le Roy l'offre à celui qui voudra la prendre, avec sa malédiction. Le Duc de Bourgogne, dont la recherche étoit intéressée, se retire : Le Roy de France, plus généreux, reçoit Cordelia des mains de Lear avec transport, l'épouse, & l'emmene dans ses Etats.

L'ingratitude des sœurs de Cordelia, envers leur pere, ne tarde guére à éclater. Chacune d'elles devoit alternativement défrayer ce Prince dans leur Cour, pendant un mois, avec cent Chevaliers qui lui restoient attachés. Gonerille s'acquite si mal de cette obligation, que Lear sent bientôt toute l'étendue de la faute qu'il a faite. L'explication qu'il a là-dessus avec

elle, ne sert qu'à lui dévoiler toute la méchanceté du caractere de sa fille. Ce malheureux pere la quitte, en l'accablant de reproches, & se met en route pour aller chez Regane, dont il se flate d'être tendrement aimé. Lear arrive dans cette nouvelle Cour, qu'il trouve déserte. Gonerille qui n'avoit agi que d'intelligence avec sa sœur, lui avoit envoyé un courrier, pour l'avertir de la prochaine arrivée de son pere: surquoi Regane & son mari étoient partis sur le champ pour le Comté de Glocestre. Lear les suit, & y arrive presqu'en même-tems qu'eux. L'accueil qu'il reçoit de Regane, les outrages qu'on fait aux Officiers qui le suivent, & l'arrivée subite de la furieuse Gonerille, achevent d'accabler cet infortuné Monarque. Il sort de ce château, en maudissant ses enfans, qui défendent au Comte de Glocestre de le laisser rentrer, quoiqu'un orage épouvantable se soit élevé depuis la sortie du Roy, à qui les environs du château ne peuvent offrir aucun abri. Ce dernier trait d'inhumanité, qui force ce bon vieillard à se réfugier dans

une tanniere, après avoir essuyé longtems toute la fureur de la tempête, le pénétre au point de lui faire perdre le reste de raison que la caducité de l'âge lui avoit laissé. Parmi les Seigneurs qui l'accompagnent & qui le consolent, on voit le Comte de Kent déguisé. Le Roi l'avoit banni à perpétuité de ses Etats, pour avoir osé prendre le parti de Cordelia contre les sœurs de cette Princesse. Ce sujet fidéle n'a pû se rendre à abandonner son maître : il a même donné avis à Cordelia des malheurs de son injuste pere ; & cette Reine, pénétrée de tendresse & de douleur, a engagé le Roy son époux à porter la guerre en Angleterre, pour vanger Lear, & le tirer d'oppression. Le Comte de Glocestre qui en est instruit, & qui découvre en même-tems, que les Ducs d'Albanie & de Cornoüaille ont résolu la mort de leur beau-pere, se détermine à le sauver, en le faisant partir pour *Douvre*, où le Roy de France vient de débarquer avec Cordelia & son armée. Mais le Comte de Glocestre est trahi par Edmond, son fils bâtard, qui pour s'élever sur les ruines de son

pere, va tout découvrir à Gonerille, & à Regane. Ce perfide avoit déja trouvé le moyen de faire chasser, de la maison paternelle, Edgar fils légitime du Comte, qu'il avoit accusé de mille crimes supposés. Gonerille & Regane, au désespoir de la fuite de Lear vers Cordelia, font arrêter le Comte de Glocestre à qui on arrache les yeux, en lui apprenant que c'est son bâtard qui l'a trahi. Un domestique du Comte vange son maître, en tuant le Duc de Cornoüaille ; & celui d'Albanie, déja pressé de ses remords, se sert de cet évenement pour rappeller Gonerille à des sentimens plus humains envers le Roy son pere. Mais cette indigne créature n'en devient que plus criminelle. Le bâtard Edmond lui a inspiré de l'amour ; & la crainte que Regane, devenue veuve, n'épouse ce scélérat, est le seul objet qui l'occupe. Elle écrit à Edmond, à qui elle offre sa main & ses Etats, s'il veut la défaire de son mari : mais sa lettre tombe dans les mains d'Edgar, fils légitime de Glocestre, qui s'est raccomodé avec son pere. Cependant Cordelia

pénétre dans le Royaume, avec les troupes Françoises ; & sa vive tendresse pour son pere, n'épargne rien de tout ce qui peut le ramener à la vie, & à la raison. Gonerille & Regane, donnent le commandement de leur armée à Edmond, qui remporte une victoire si complette, que le Roy Lear & Cordelia sont faits prisonniers. Regane déclare alors, qu'elle choisit Edmond pour son époux. Le Duc d'Albanie, à qui Edgard déguisé a remis la lettre que Gonerille avoit écrite à Edmond, s'oppose à ce mariage. Il accuse Edmond de haute trahison, & déclare que s'il ne se présente aucun Champion pour soutenir la vérité de cette accusation, il la soutiendra lui-même. Edmond accepte le défi ; la trompette sonne, la lice est ouverte ; il paroît un Chevalier armé. Gonerille, tremblante pour son amant, veut s'opposer à ce combat : son mari la fait taire, en lui montrant la lettre fatale qu'elle a écrite ; elle se sauve épouvantée. Edmond vaincu, avoue tous ses crimes, & demande le nom de son adversaire ; il reconnoît Edgar, ce frere

dont il avoit causé tous les malheurs. Un autre évenement augmente la surprise de l'assemblée : Gonerille se poignarde, & déclare en mourant que la jalousie l'a porté à empoisonner Regane, qui expire un instant après elle. Le Duc d'Albanie admire la justice céleste. Edmond se convertit, & prie le Duc d'Albanie d'envoyer au plutôt au château chercher le Roy, & Cordelia, dans la crainte que les ordres funestes qu'il a donnés ne soient exécutés. Mais ç'en étoit fait ; & le vieux Roy arrive en *rugissant* sur le Théâtre, avec le corps mort de Cordelia dans ses bras. Edmond sort, & va se tuer ; le Duc d'Albanie remet tous ses Etats au Roy Lear, qui meurt peu de momens après ; & le fidéle Comte de Kent ne survit point à son maître.

Cette Piéce est peut-être à la fois le chef-d'œuvre du génie, & de l'extravagance. C'est un contraste perpétuel, de grandeur & de bassesse, de patétique & de frivolités, de sublime & de ridicule. Le caractére du Roi Lear, à n'en juger que par ses actions telles

qu'on vient de les rapporter, doit paroître peu intéressant : un vieillard entêté, injuste envers sa fille, ingrat envers le plus zélé de ses sujets, victime d'une prédilection stupide pour deux enfans indignes de sa tendresse, & rassemblant tous les défauts de l'enfance avec ceux de la vieillesse la plus décrépite, semble devoir être un objet plus digne de mépris que de pitié fondée. Cependant ce même personnage n'arrive presque jamais sur la scene, sans arracher des larmes au spectateur le moins sensible. L'excès de son malheur, l'amertume de son repentir, ses transports partant du sein de la nature, tout enfin jusqu'à sa démence, remuë, intéresse, attendrit. Le mépris, l'indignation même qu'on avoit d'abord conçûs pour lui, se dissipent par degré à proportion que sa misere augmente : on se souvient qu'il est homme, & malheureux ! Les vertus de Cordelia opposées aux vices de ses sœurs, l'innocente candeur d'Edgard vis-à-vis les noirceurs d'Edmond, le noble désintéressement du Duc d'Albanie relevé par l'avidité féroce de

ſon beau-frere, les infortunes méritées de Gloceſtre, & la vérité injuſtement perſécutée du Comte de Kent, ſont autant de tableaux qui ſemblent peints par la nature même, & dont la réfléxion ſeule peut dévoiler tout l'art. Mais ſi cette vive peinture des vertus & des vices de l'humanité a attiré à Shakeſpeare les éloges de ſon ſiécle, la juſte délicateſſe du nôtre ne peut lui pardonner les indécences dont ces mêmes tableaux ſe trouvent ſouvent ſurchargés, ni la fidélité ſervile avec laquelle il s'attache à peindre également ce qui peut plaire, & ce qui doit révolter. Le goût n'eſt pas de tous les ſiécles : plaignons Shakeſpeare de n'avoir pas vêcu dans le nôtre!

TITUS ANDRONICUS,

TRAGEDIE.

CEtte piéce eſt peut-être la plus ſanglante, & la plus épouvantable qui ait jamais paru ſur aucun Théâtre. C'eſt

principalement cet ouvrage que j'avois en vuë, quand j'ai dit, * *qu'il est telle Tragédie de Shakespeare, dont la lecture seule est capable de faire frémir l'homme le plus ferme.* Je l'ai éprouvé moi-même, quoique plus familiarisé qu'un autre avec les atrocités de la scene Angloise. On verra bientôt si j'avois tort.

La Scene s'ouvre devant le Capitole, où les Sénateurs & les Tribuns Romains sont assemblés pour l'Election d'un Empereur. Les deux fils de l'Empereur défunt, Saturninus, & Bassianus, ont chacun une Armée pour appuyer leur prétention au trône. Le Sénat est embarassé, & prend le parti de proposer un troisiéme candidat chéri du peuple par ses vertus, & par ses exploits. C'est Titus Andronicus, Vainqueur des Gots, & qu'on attend à tout moment avec son Armée victorieuse. Ce nom calme les séditieux, & en impose aux deux Princes, qui renvoient leur soldats. Titus arrive avec toute la pompe d'un Triomphateur, traînant après son char Tamora Reine des

* Dans le Discours sur le Théâtre Anglois.

Gots, & ſes trois fils enchaînés. La marche eſt fermée par un cercueil, qui renferme le corps d'un des fils de Titus tué dans cette guerre. Ce Héros s'arrête vis-à-vis le tombeau de vingt autres de ſes fils qu'il a également perdus au ſervice de la République. Il ordonne, pour appaiſer leurs Mânes, que l'aîné des Princes Gots ſoit immolé ſur ce même tombeau. Tamora prie, & ſupplie en vain : Titus eſt infléxible ; ſes fils s'emparent de celui de la Reine, & vont l'égorger derriere le Théâtre. Elle jure de ne plus vivre que pour tirer une vangeance affreuſe de Titus, & des ſiens. Après cette lugubre cérémonie, le Sénat procéde à l'Election de l'Empereur. Titus obtient tous les ſuffrages : mais il ne s'en ſert que pour nommer à l'Empire Saturninus, fils aîné du dernier Empereur. Ce Prince ſenſible à cette généroſité, croit ne pouvoir mieux la reconnoître qu'en épouſant Lavinie, fille de Titus; & Titus pénétré de reconnoiſſance, remet au nouvel Empereur tous les priſonniers Gots.

La beauté de Tamora frappe Satur-

ninus, qui lui rend la liberté ainsi qu'aux deux Princes ses fils. Bassianus frere de l'Empereur, amoureux de Lavinie qui lui avoit été promise, profite d'un moment où il voit Saturninus s'attendrir auprès de Tamora, pour réclamer son amante, qu'il enléve avec l'assistance de Mutius & Lucius, tous deux fils de Titus, qui dans un mouvement de fureur tuë Mutius. L'Empereur déja séduit par les charmes & par les artifices de Tamora, accable Titus de reproches & de menaces, renonce à son alliance, & épouse la Reine des Gots. Cette femme prend bientôt un empire absolu sur l'esprit de son mari, qu'elle engage à pardonner au Prince Bassianus époux de Lavinie, à Titus, & à ses fils, en attendant qu'elle trouve une occasion plus favorable pour les perdre tous.

Chiron & Demetrius, fils de Tamora, deviennent amoureux de Lavinie. Aaron, esclave More que la Reine aime depuis longtems en secret, promet à ces deux Princes barbares de leur procurer les moyens de satisfaire leur passion, & de se défaire du Prin-

ce Baſſianus. Tout cela s'exécute dans une partie de chaſſe, dont Titus régale l'Empereur & ſa Cour. Baſſianus qui s'étoit écarté dans la forêt avec Lavinie, eſt tué par les deux Princes Gots qui le jettent dans un précipice, & violent ſa femme, après lui avoir coupé la langue & les mains. Quintus & Marcus, fils de Titus, arrivent dans cet endroit de la forêt, conduits par Aaron, & tombent dans le même précipice où eſt le corps de Baſſianus; & l'Empereur averti par une lettre ſuppoſée, d'un attentat formé par les fils de Titus, contre le Prince ſon frere, accourt au même endroit où tout lui confirme la réalité de l'avis qu'il a reçu. Quintus & Marcus ſont arrêtés, & condamnés à mort par le Sénat. Tandis qu'on les mene au ſupplice, & que Titus en pleurs demande leur grace, Lavinie paroît à ſes yeux dans l'état affreux où l'ont miſe les deux Princes Gots. Qu'on ſe peigne les tranſports de ce malheureux pere, interrogeant ſa fille qui ne peut lui répondre, & voyant deux de ſes fils prêts à périr par la main d'un boureau! Aaron arrive alors

qui lui annonce, de la part de l'Empereur, que ce Prince fait grace à ses fils, si Titus veut lui envoyer une de ses mains. Titus écarte son frere, & son fils Lucius, qui s'offrent eux-mêmes pour victimes au ressentiment de l'Empereur, & présente sa main à Aaron qui la lui coupe. Ce tendre pere croit à ce prix avoir sauvé ses fils : mais un Messager de l'Empereur vient lui apporter leurs têtes dans un bassin. Son désespoir est alors au-dessus de toute expression : il sort, en ordonnant à Lucius, le seul fils qui lui reste, de se sauver de Rome, & d'aller lever une armée chez les Gots. Lavinie, qui brûle d'être vangée de l'outrage qu'elle a reçu, en fait connoître les auteurs à son pere, en écrivant avec la bouche leur nom sur le sable : nouveau surcroît de douleur pour le malheureux Titus.

Cependant Tamora, qui étoit déja enceinte, accouche d'un Négre qu'elle envoye secrettement à Aaron avec ordre de le faire périr. Ce scélérat se trouve sensible au sentiment de la nature, & s'obstine malgré les menaces

des deux Princes Gots à vouloir conſerver les jours de ſon fils. Mais l'honneur de l'Impératrice, ſa ſureté, & la leur exigeant ce ſacrifice, le More demande à la Nourice qui lui a apporté l'enfant, quels ſont les témoins de l'accouchement de Tamora; & apprenant que ce ſecret n'eſt encore connu que d'elle, & d'une des femmes de l'Impératrice, il poignarde cette Nourice, & ſe défait de même de l'autre témoin. Il ſauve ſon fils, par ce moyen, ſubſtituë en ſa place celui d'un Muletier, & fuit de Rome avec ſon enfant.

L'Empereur apprend alors que Lucius arrive à Rome, à la tête d'une armée formidable. Ce Prince en eſt épouvanté : mais Tamora le raſſure, & lui promet d'appaiſer la fureur du vieux Titus. Elle ſe rend en effet chez ce Général, dont elle croit que la douleur a abſolument aliéné l'eſprit. Il feint de ſe rendre aux propoſitions qu'elle lui fait d'un raccomodement avec l'Empereur, qui doit dit-elle venir le ſoir-même ſouper chez Titus, & réparer tous les maux qu'il lui a fait,

Elle le fait consentir, en même-tems, à appeller à cette fête son fils Lucius arrivé le jour-même devant Rome. Titus consent à tout, à condition que Tamora laisse chez lui les deux Princes Gots qui l'accompagnent, pour lui tenir compagnie jusqu'à ce qu'elle revienne. A peine est-elle sortie, que Titus appelle sa fille & ses domestiques, fait lier les deux Princes, & les égorge. Lucius paroît avec quelques Officiers de son armée, & le More Aaron, qu'ils ont arrêté dans sa fuite, & à qui ils ont fait avouer tous ses crimes. L'Empereur entre ensuite avec Tamora, & sa Cour : on se met à table ; Titus sert les plats lui-même ; & Lavinie voilée se tient au fond de la sale. Titus demande alors à l'Empereur, ce qu'il pense de l'action de *Virginius*, qui tua sa fille pour l'arracher à la honte qui lui étoit préparée ? . . . *Il a bien fait de l'immoler* (répond Saturninus) *la présence d'une fille deshonorée, est un supplice pour un pere.* Meurs donc, ma chere Lavinie, replique Titus en la poignardant, & que ta honte meure avec toi ! . . . Ce

Spectacle fait frémir tous les convives ; & l'Empereur demande à Titus la cause de cette action cruelle. Titus lui dévoile l'horrible attentat des deux Princes Gots, dont il vient de leur faire manger les membres dans un pâté ; & finit cet affreuse histoire, en poignardant l'Impératrice. L'Empereur vange la mort de sa femme en tuant Titus, & Lucius vange son pere en poignardant l'Empereur. Aaron est livré aux plus cruels supplices, & la piéce finit par la nomination de Lucius au Thrône Impérial.

Si cette Tragédie est de Shakespeare (plusieurs Auteurs en doutent, & je serois assez de leur avis) ne peut-on pas présumer que cet Auteur ne l'a composée que dans la vûe de surpasser tout ce que l'antiquité historique, ou fabuleuse, nous raconte des Terée & Philomele, des Atrée & Thieste, des Diomedes, & des Buziris ? Si tel étoit son but, il n'a sans doute que trop bien réussi ; & je déclare avec franchise ; que j'aurois très-volontiers passé sous silence ce sinistre

ouvrage, si l'engagement où je me trouve de rendre compte de tous les Poëmes de cet Auteur, avoit pû me le permettre. Mais on est aussi curieux des foiblesses des grands hommes, que de leurs vertus : les unes nous consolent, les autres excitent notre émulation.

CORIOLAN,

TRAGEDIE.

CE sujet est trop connu, pour exiger un long détail. Quiconque a lû l'Histoire Romaine, sçait que Coriolan, vainqueur des Volsques, victime de la jalousie des Tribuns, & de la haine du peuple de Rome, a été obligé de chercher un azyle chez ces mêmes Volsques qu'il avoit vaincus tant de fois ; que prêt à triompher de Rome & de ses ennemis, il s'est laissé toucher par les pleurs de sa femme & de sa mere ; & que les Volsques irrités contre ce Héros, l'ont fait périr.

Shakespeare ne s'est point écarté de

de la vérité historique dans cette Tragédie, dont il a pris le sujet dans Plutarque. Ainsi je ne rendrai compte que des détails qui m'ont paru dignes d'exciter la curiosité. Le caractére noble, infléxible, & même un peu féroce de Coriolan, est peut-être un de ceux que Shakespeare a le mieux frapé. On admire le Héros, on plaint son entêtement à ne jamais céder au peuple, on gémit de sa chûte. La simplicité des mœurs Romaines, dans ces premiers tems de la République, est partout dessinée de main de maître, & prouve que le Poëte avoit non-seulement lû les Auteurs Latins, mais encore qu'il les avoit médités à fond. Les scenes de Coriolan, avec sa mere, & avec son épouse, sont pleines de sentimens de tendresse & de grandeur : On ne peut lire sans émotion celle où ces deux femmes vont se jetter aux pieds de Coriolan, pour lui demander le salut de Rome, en lui présentant son fils : c'est le chef-d'œuvre de la Rhétorique de Shakespeare ; & la piéce semble n'avoir été faite que pour donner lieu au Poëte de peindre

cette ſituation, la plus théâtrale que l'Hiſtoire & la Fable puiſſe fournir, mais dont les antécédens & les ſuites ſont peu ſuſceptibles de cette chaleur intéreſſante, qui fait l'ame des bonnes Tragédies.

TROILUS, & CRESSIDA.

TRAGEDIE.

C'Eſt de cette Tragédie que Mr Pope entend parler lorſqu'il dit, *qu'il paroît, par une des piéces de notre Auteur, qu'il avoit lû Darès-Phrygius.* Je crois qu'il auroit pû ajouter, que cette même piece prouve que Shakeſpeare avoit encore mieux lû Homére. En effet, à la réſerve des noms des perſonnages, & de quelques fait s particuliers qu'il a pris dans Dars-Phrygius, tous les caracteres des Héros Grecs, & Troyens, leurs actions

& leurs diſcours ſont preſque exactement copiés d'après Homére. Agamemnon, Neſtor, Ulyſſe, Achille, Hector, Paris, & Therſite même, ſont ici repréſentés comme dans l'Iliade ; & je n'y trouve rien de different, que ce qu'il a plû à Shakeſpeare de retrancher de leurs caractéres, ou d'y ajouter, pour rendre ſa Tragédie plus propre à flater le goût des Anglois.

Quant à l'intrigue principale, qui ſont les amours de Troïlus & de Creſſida, elle eſt toute de l'invention de Shakeſpeare : il eſt même probable qu'il ne l'a imaginée que pour avoir lieu d'amener ſur la ſcene tous les Héros immortaliſés par Homere;& cette conjecture eſt d'autant plus vraiſemblable, que ces grands perſonnages,qui ne ſont occupés que de la guerre de Troyes, n'entrent pour rien dans les intérêts particuliers des deux amans qui ſont cenſés faire le ſujet de cette Tragédie. Ajoutez à ceci,que les amours de Troïlus & de Creſſida n'occupent pas la ſixiéme partie de la piéce;qu'on les perd ſouvent de vûe pendant des actes en-

tiers ; & que ſans le titre du Poëme, qui les rappelle à la mémoire du Lecteur, on ne ſongeroit pas plus à eux qu'aux autres perſonnages épiſodiques dont cette piéce eſt remplie. Deux mots de leur intrigue feront juger ſi l'intérêt que ces Amans font naître peut être bien vif.

Creſſida, fille de Calchas, priſonniere dans Troye, inſpire de l'amour à Troïlus fils de Priam. Ce jeune Prince gagne Pandarus, oncle de ſa maîtreſſe, qu'il trouve diſpoſé à le ſervir. Creſſida, qui n'eſt pas cruelle, conſent à recevoir Troïlus chez Pandarus. Les deux amans ſont bientôt d'accord : l'oncle ſe retire, & les voilà heureux. Mais leur félicité n'eſt pas longue ; Calchas obtient l'échange de ſa fille, contre un priſonnier Troyen. Creſſida retourne dans le Camp des Grecs, ſous la conduite de Diomede, qui devient amoureux d'elle, & qui parvient bientôt à la rendre infidelle à Troïlus. Une Tréve, entre les Troyens & les Grecs, fournit à Troïlus l'occaſion de paſſer une nuit dans le Camp de ces derniers, & de

ſe convaincre par ſes yeux de la perfidie de Creſſida. Il s'en vange ſur ſon Rival, qu'il combat ; & ſur Pandarus, qu'il chaſſe pour jamais de ſa préſence.

Therſite, & Pandarus, jettent beaucoup de comique dans cette piéce. Le premier, toujours lâche, envieux, cynique, accable tous les Grecs de l'amertume de ſes brocards ; l'autre, ſtupidement malin, réjouit les Troyens par des naïvetés, qui décélent (autant qu'il le croit à propos pour ſes intérêts) tout ce que ſon caractére complaiſant eſt capable de faire pour les plaiſirs de ſon prochain.

Je ne ſçai à quel propos Shakeſpeare fait ici périr Hector par une trahiſon d'Achille, qui publie enſuite dans le Camp des Grecs que ce guerrier eſt mort de ſa main, tandis qu'il l'a fait accabler par les Myrmidons. C'étoit apparemment pour rehauſſer la gloire du Héros Troyen. Au reſte on trouve ici, comme dans toutes les piéces de Shakeſpeare, des morceaux

amusans, & des scenes surprenantes : mais c'est celle de toutes ses Tragédies qui m'a le moins intéressé.

ROMEO, & JULIETTE.

TRAGEDIE.

DEux des plus illustres maisons de Verone, celle des Montaigus, & celle des Capulets, étoient ennemies depuis long-tems. Les Chefs de ces deux familles n'ont qu'un enfant chacun, Montaigu un garçon nommé Romeo, Capulet une fille appellée Juliette, promise par son pere au Comte Paris Seigneur Veronois. Une fête que le vieux Capulet donne chez lui dans le carnaval, procure à Romeo l'occasion de s'introduire masqué, avec quelques amis, dans la maison de l'ennemi de sa famille. Il voit Juliette, dont il devient amoureux. Il lui déclare la passion qu'il ressent pour elle, & s'apperçoit que cette jeune beauté n'y sera pas insensible. Une seconde entrevue ache-

ve de rendre ces deux Amans enchantés l'un de l'autre au point de chercher à s'unir pour jamais ensemble, malgré la haine implacable qui anime leurs parens. Romeo gagne un Religieux, nommé *Frere Laurent ;* Juliette, sous prétexte d'aller à confesse, se rend à son Couvent, où elle trouve Romeo ; & le Frere Laurent les marie. Les deux Amans se séparent alors ; après avoir pris des mesures pour se voir le soir. Mais une rencontre fatale que fait Romeo, le jette dans le plus grand embarras. Quelques amis de sa maison viennent de se battre avec des Partisans de celle des Capulets : Mercutio, parent du Prince de Verone même, a été tué par Thibalde, cousin de Juliette. A cette vûe, Romeo transporté de colere cherche Thibalde, l'attaque, & vange dans son sang la mort de Mercutio. Le bruit de ce combat parvient jusqu'au Prince de Verone, qui banit Romeo de ses Etats ; & cette nouvelle plonge Juliette dans le dernier désespoir. Romeo, refugié chez le Frere Laurent, n'est pas dans un état plus tranquile : l'idée de

ſon baniſſement l'accable, & il ſe croit haï de Juliette depuis qu'il a eu le malheur de tuer Thibalde. L'arrivée de la nourice de Juliette, qui lui apprend qu'on veut le voir avant qu'il parte de Veronne, lui apporte quelque conſolation. Dès le ſoir-même, il s'introduit dans la maiſon de Capulet, au moyen d'une échelle de corde ; & après avoir paſſé la nuit avec Juliette, il part pour Mantouë, qu'il a choiſi pour le lieu de ſon exil. Cependant le vieux Capulet fixe le jour du mariage de ſa fille avec le Comte Paris, & ordonne à Juliette de s'y préparer. Elle a en vain recours aux larmes, & aux ſupplications les plus vives : le pere eſt infléxible, il faut obéïr. Dans cette extrémité, Juliette a recours au Frere Laurent. Ce Religieux, qui craint auſſi pour lui-même, ſe détermine à tout riſquer. Il lui donne une liqueur, dont l'effet ſera de lui glacer les ſens au point de la faire croire morte ; & dès qu'on l'aura inhumée dans le tombeau de ſa famille, il ſe propoſe de l'en aller retirer, avec l'aide de Romeo, à qui il va écrire de ſe

rendre ſur le champ *incognito* dans Verone. Juliette, charmée de l'eſpoir de revoir ſon cher Romeo, & de ſe ſauver de Verone avec lui, conſent à tout : la drogue eſt priſe, on la croit morte, on la pleure, on l'enterre.

Romeo apprend la nouvelle de cette mort, dès le jour même, par un de ſes domeſtiques qui arrive à Mantouë. Il ſe munit d'un poiſon violent, & part pour Verone, dans l'intention d'aller mourir ſur le tombeau de ſon épouſe. Le frere Laurent qui ne le voit point arriver au Couvent, & qui juge qu'il eſt tems de retirer Juliette du ſéjour de la mort, ſe rend la nuit dans l'Egliſe. D'un autre côté, le Comte Paris déſeſperé du trépas de Juliette qu'il aimoit, a trouvé le ſecret de s'y introduire auſſi, dans la ſeule vûe d'aller couvrir le tombeau de ſa maîtreſſe de larmes & de fleurs. Mais à peine y eſt-il arrivé, qu'un flambeau qu'il voit venir de loin, le force à ſe cacher. Ce ſont deux hommes, qui travaillent avec ardeur à ouvrir le tombeau de Juliette, & dans l'un deſquels

il croit reconnoître Romeo. Frapé de ce ſpectacle, & ſe rapellant tout à coup la haine inveterée des deux familles, il croit que Romeo vient inſulter aux cendres des Capulets. L'amour & la vangeance animent Paris; il fond l'épée à la main ſur Romeo, qui ſe met en défenſe, & bleſſe l'aſſaillant d'un coup mortel. Paris mourant, demande à ſon vainqueur la ſatisfaction d'expirer ſur le tombeau de Juliette : ce que l'autre qui le reconnoît alors, lui accorde en gémiſſant. Romeo achéve d'ouvrir le monument; & après avoir épuiſé tout ce que la douleur & le déſeſpoir ont de plus énergique, avale le poiſon qu'il avoit apporté de Mantouë, & meurt ſur le corps de Juliette, qu'il tient embraſſé. Le frere Laurent vient enfin, & frémit à la vûë de ce ſpectacle déplorable. Il rappelle Juliette à la vie, qui voyant ſon mari mort à côté d'elle, ſe ſaiſit d'un poignard, & ſe tuë. Les gardes de l'Egliſe arrivent, attirés par le bruit : ils arrêtent le domeſtique de Romeo, & le frere Laurent. On envoye éveiller le Prince de Verone, les

Montaigus, & les Capulets. Tous se rendent à l'Eglise, où le frere Laurent, & le domestique de Romeo, leur font le détail de cet affreux évenement. Le Prince saisit cet instant, pour représenter aux deux malheureux peres de Romeo & de Juliette les suites funestes de la division de leurs familles, & pour les réconcilier. Ces deux vieillards, baignés de larmes, s'embrassent, & promettent d'élever à frais communs un monument, qui transmette à la postérité l'histoire malheureuse de leurs enfans.

Ce que j'ai fait connoître du génie, & du stile de Shakespeare, par les piéces de cet Auteur que j'ai traduites, met le Lecteur François en état de préjuger combien les détails de cette Piéce doivent être attendrissans. Ce que l'amour a de plus doux, la haine de plus cruel, la vengeance de plus rafiné, & le désespoir de plus affreux, y est dessiné par un pinceau que la terreur & la pitié semblent avoir conduit. Ici, tout est action, tout est sentiment, tout est situation,

tout intéresse ; & si j'ai quelque regret, en quittant Shakespeare, pour passer aux autres bons Auteurs du Théâtre Anglois, c'est de ce que des raisons qu'il importe peu au Public de connoître, m'ayent empêché de traduire cette piéce. J'y reviendrai peut-être un jour. Cet espoir me console, & m'empêche de m'étendre davantage sur tout ce qui m'a frapé dans cette Tragédie *.

* Ce même sujet a été traité par *Lopès de Véga*, sous le titre des *Castelvins & des Montéses.* Théatre Espagnol, de M. du Perron de Castera. Paris 1738, chez la veuve Pissot.

Fin du Tome troisiéme.

